COLLECTION
GABRIEL NADEAU

Léopold LAMONTAGNE

ARTHUR BUIES

HOMME DE LETTRES

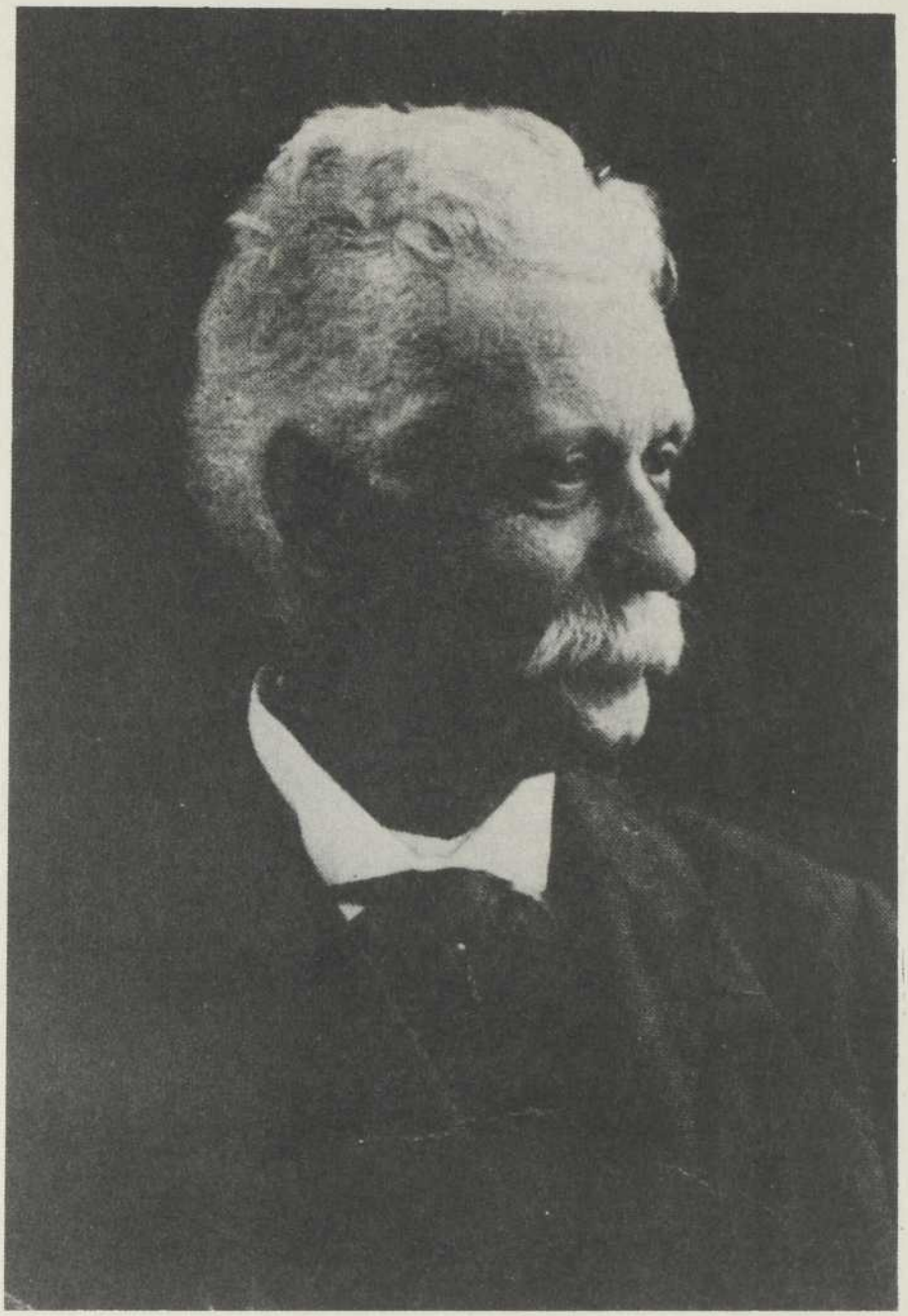
LES PRESSES UNIVERSITAIRES LAVAL
QUÉBEC
•
1957

Bibliothèque Nationale du Québec

COLLECTION
GABRIEL NADEAU

ARTHUR BUIES

Historiographe, monographe,
chroniqueur, etc....
Chevalier errant
Membre d'aucune société
Décoré d'aucun ordre



ARTHUR BUIES

Léopold LAMONTAGNE

ARTHUR BUIES
HOMME DE LETTRES

* L'auteur a pu terminer la présente étude grâce à une bourse de recherches outre-mer accordée par le gouvernement canadien et attribuée par la Société royale du Canada.

LES PRESSES UNIVERSITAIRES LAVAL
QUÉBEC
•
1957

PQ
9453
L33Z5
L35
1957

AVANT-PROPOS

Le présent ouvrage n'a pas la prétention de remplacer le monument que ses concitoyens auraient pu élever à la mémoire d'Arthur Buies lors du centenaire de sa naissance en 1940 ; il vise tout au plus à constituer l'épitaphe sur laquelle on pourra retracer les grands traits de sa vie et de son œuvre. Même restreint à ces modestes proportions, le projet ne cesse pas d'être difficile, car Buies a sûrement été l'écrivain le plus controversé de toute notre littérature. Veut-on faire son éloge ? Certains répondent qu'il a été le plus ardent champion du libéralisme au Canada, disciple de Voltaire, émule de Rochefort, garibaldien, ennemi juré du pape, des évêques et du clergé. Et ils n'ont pas complètement tort. Veut-on dénoncer son œuvre ? D'autres voix s'élèveront pour prétendre qu'il a été l'ami intime de plusieurs prêtres, l'apôtre infatigable de la colonisation, l'antagoniste déclaré de l'émigration aux États-Unis ; au demeurant, le plus pur écrivain canadien de son siècle et le plus spirituel défenseur des droits de la langue française en Amérique. Et ils ont raison. Il serait difficile de confondre les uns ou les autres.

C'est le protégé de l'abbé Hamel, le cousin de M^gr^ Casault qui s'attaque au clergé, à l'épiscopat, à la papauté. C'est le pamphlétaire radical qui adore ce qu'il a brûlé, qui fait trève à ses diatribes contre

l'Église pour s'attacher au curé Labelle, le suivre partout, le défendre, le compléter. C'est le « vicaire » du curé Labelle qui fait réimprimer sa *Lanterne*, œuvre impie. C'est le sceptique qui écrit de fort belles pages sur Dieu, sur la Providence, sur l'immortalité de l'âme. C'est le célibataire endurci qui chante les joies de la famille et le bonheur que procurent les enfants. C'est lui qui aime tant ses compatriotes mais qui ne cesse de pester contre eux, contre leurs institutions, leur langue, leurs travers.

Ces oppositions et peut-être même ces contradictions expliquent facilement pourquoi Buies a connu tant d'amis ardents et à la fois tant d'adversaires passionnés ; il a pleinement joui des honneurs de la controverse. Au seul bruit de son nom, des batailles de plume ont éclaté et la paix n'est sans doute pas encore complètement rétablie.

Mais alors pourquoi réveiller ces échos lointains ? D'autres écrivains retiennent aujourd'hui l'attention du public ? Pourquoi lui plutôt qu'un autre ? Tout d'abord une sympathie d'ordre géographique m'a porté vers lui ; il a passé son enfance, une partie de son âge mûr et de sa prime vieillesse sur les bords du Saint-Laurent, à Rimouski, où j'ai moi-même laissé de bien chers souvenirs. D'autres considérations, évidemment, sont venues soutenir cet orgueil régional ; l'une, d'ordre tout à fait pratique : la fille de Buies, M^me^ Auguste Côté, vivant à Rimouski, j'obtenais sur place une documentation inédite et d'extrême importance ; l'autre, d'ordre national : Buies a été un grand professeur d'énergie patriotique ; enfin, la troisième, d'ordre artistique : Buies m'a semblé, sinon le plus grand, sûrement le plus attachant de nos écrivains.

Assurément, je ne suis pas de ceux qui l'admirent sans réserve ; mais je suis encore bien moins de ceux qui l'attaquent sans retenue. L'impartialité

exige plutôt une étude objective de la vie intellectuelle et littéraire, des œuvres, des intentions, des mobiles d'un auteur, des influences qui ont pu conditionner ses écrits.

Mal élevé, pas élevé ou élevé par lui-même, il a rarement subi et toujours difficilement accepté tout genre de contrainte, que ce soit dans son éducation, dans ses goûts littéraires, ou dans ses tendances politiques et même religieuses. Fier, il l'a été devant les hommes, et jusque devant la mort.

Si donc il est difficile de relever dans la vie de Buies de grands principes directeurs inculqués par les parents et par les maîtres dès le jeune âge, des lignes de force qui orientent vigoureusement une existence, on peut cependant discerner trois influences générales dominant son œuvre : la France libérale, l'Institut Canadien de Montréal, le curé Labelle. On verra par la présente étude qu'en pratique on peut rapprocher, sans toutefois les confondre, la première et la deuxième, puisque l'Institut Canadien se réclame constamment de l'école libérale française où pontifie à cette époque Victor Hugo. Le troisième courant est à peu près constant et plus ou moins manifeste. Un patriotisme agissant en deux sens : réforme de l'enseignement, conquête du sol. Ces directions divergent en apparence seulement ; elles convergent en réalité vers un point commun : une patrie plus française et, partant, plus civilisée.

Surtout ne perdons pas de vue que Buies a vécu à une époque de grande émancipation : en France, contre l'empereur Napoléon III ; en Italie, contre le pape ; et au Canada, contre le clergé en général et M^gr^ Bourget en particulier. Il a participé éperdument aux trois mouvements. Au Canada, c'est aussi le temps de la grande misère, de l'émigration à flot vers les États-Unis qui s'industrialisent. Buies a pitié de son peuple et il décide de vouer le reste de

son âge à garder ses compatriotes au pays et à réclamer pour eux un meilleur sort.

Parallèlement à ces grandes constantes se dessinent d'autres lignes encore assez marquées. Il a aimé la France jusqu'à lui sacrifier une éducation paisible, une jeunesse bien rentée et probablement une fortune assez importante devant lui venir de son père. Il a essayé d'y vivre, mais la France tourmentée et déchirée n'avait que faire de lui. Rentré au Canada, il travaillera de toutes ses forces littéraires à y transplanter la pensée et la langue françaises. Il s'efforcera de rénover la première en y insufflant les bouffées de libéralisme qu'il avait lui-même aspirées ; échec complet ! Par la suite, il tentera au moins de corriger la seconde ; succès relatif ! Quand on parle de Buies, on insiste trop sur les défauts de sa philosophie et pas assez sur les qualités de sa langue ; car enfin, il a été l'un des premiers à fustiger nos anglicismes et nos canadianismes. Tant qu'il a vécu, on ne pouvait impunément écrire sans prendre garde. S'il a peut-être été notre petit Voltaire, il a certainement été aussi notre grand Vaugelas.

M. Marcel Trudel [1] a cherché à établir, sans en découvrir de preuves concluantes, que Buies avait l'esprit voltairien. D'autres critiques moins honnêtes, sans même essayer de présenter l'ombre d'un témoignage, ont appelé Buies le Voltaire canadien. Peine perdue ! À qui veut le serrer de près, il échappe comme un poisson glisse des mains du pêcheur. Pourquoi d'ailleurs s'acharner à remonter cent ans en arrière pour lui donner comme père un homme qui a détesté cordialement son cher Canada, alors que le siècle même où il vit retentit du nom de nombreux autres écrivains dont la pensée dirige la France et, de plus en plus, l'univers. Si l'on veut absolument

[1] TRUDEL, Marcel, *L'Influence de Voltaire au Canada* (2 vol.), Montréal 1945.

comparer l'enfant prodigue canadien aux chefs de file français, disons tout au plus que le Buies de la première manière pourrait se rapprocher du Victor Hugo de la deuxième manière et que le Buies de la deuxième manière ressemble parfois au Chateaubriand de toutes les manières. Puis empressons-nous d'ajouter que dans son style des deux manières il n'a sûrement pas la sécheresse ni la précision du XVIII[e] siècle.

Mais, n'insistons pas pour le moment. Pourquoi du reste chercherions-nous à mettre de l'unité dans une vie qui n'en comporte pas. Ainsi réduite, l'œuvre serait sûrement plus simple à comprendre et à expliquer, mais ce ne serait plus l'œuvre. Car elle est multiple comme l'auteur. Il y a en effet deux et même trois ou quatre Buies ; il y a celui de *La Lanterne*, celui des *Chroniques*, il y a l'économiste et encore le géographe et puis le linguiste. Et quand on a dit que Buies était voltairien, on a dit bien peu, parce qu'il faudrait ajouter, et il serait facile de le prouver, qu'il a aussi été disciple de Victor Hugo, de Rochefort, de Chateaubriand, de Taine, de Cousin, de Comte et de bien d'autres. Bref, il a été de son temps tout comme Fréchette et comme Lemay, et il n'a appartenu au siècle précédent que dans la mesure où le siècle précédent a influé sur le siècle suivant. Il est avec Hugo à une époque pleine de Hugo et il appartient bien plus au siècle des « sentiments » qu'à celui des « lumières ». Comme l'œuvre de Montaigne, celle de Buies a été « un fagotage de pièces décousues ». On n'y retrouve donc pas une seule tendance mais plusieurs ; qu'on n'y cherche pas de dessein principal, de but unique.

Qu'on ne s'attende pas non plus à une énumération imposante de chefs-d'œuvre d'envergure. S'il avait eu un père et une mère pour veiller à son éducation, des maîtres et des amis de tout repos ; s'il avait

connu le curé Labelle trente ans auparavant, si ses rentes lui avaient permis une existence moins précaire, la face de la littérature canadienne en eût peut-être été changée. Mais, voilà ! Aucune de ces circonstances ne s'est réalisée, de sorte que nous sommes en face d'un écrivain qui occupe une place à part dans notre ciel littéraire, mais une place encore assez loin du Très-Haut.

Nous aimerons Buies à la condition de ne pas être plus exigeant pour lui que pour ses contemporains canadiens et nous comprendrons son œuvre si nous la considérons comme un produit des divers milieux qu'il a fréquentés. Voilà pourquoi, dans son cas, la biographie prend une importance capitale. Pour admirer *Les Anciens Canadiens*, on peut se passer des quelques jalons qui ont marqué la vie de Philippe Aubert de Gaspé. Mais pour expliquer les transformations de Buies, il faut scruter l'empreinte que son « quotidien » a laissé dans ses écrits. C'est donc en suivant une chronologie rigoureuse que nous pourrons examiner l'expression de cette existence.

Qu'on l'admire ou qu'on le condamne, Buies n'en est pas moins un écrivain qu'il faut accepter et laisser entrer dans notre histoire parce qu'il s'y est conquis une place bien à lui, flamberge au vent, à la Cyrano ; il n'y a eu qu'un type de ce genre dans notre littérature.

Paris, septembre 1955.

CHAPITRE I

ARTHUR BUIES

NAISSANCE, ENFANCE, ADOLESCENCE

« Je suis né il y a trente ans passés, et depuis lors je suis orphelin. De ma mère je ne connus que son tombeau, seize ans plus tard, dans un cimetière abandonné, à mille lieues de l'endroit où je vis le jour . . . Mon père avait amené ma mère dans une lointaine contrée de l'Amérique du sud en me laissant aux soins de quelques bons parents qui m'ont recueilli. Ainsi mon berceau fut désert ; je n'eus pas une caresse à cet âge même où le premier regard de l'enfant est un sourire ; je puisai le lait au sein d'une inconnue, et, depuis, j'ai grandi isolé au milieu des hommes, fatigué d'avance du temps que j'avais à vivre, déclassé toujours, ne trouvant rien qui pût m'attacher, ou qui valût quelque souci, de toutes les choses que l'homme convoite . . . » [1]

Cette autobiographie, fortement teintée de mélancolie, esquisse en rétrospective les malheurs du début de l'existence de cet Arthur qui ressemble à René comme un frère.

Joseph-Marie-Arthur Buies est né à la Côte des Neiges, à Montréal, le 24 janvier 1840, d'un père récemment arrivé

---

[1] Buies, Arthur, *Chroniques, Voyages, etc.* (Québec 1875) « Desperanza » 64.

d'Écosse,[2] en quête de fortune, et d'une mère canadienne de la plus pure ascendance française, Marie-Antoinette-Léocadie d'Estimauville de Beaumouchel.[3]

Le père, appelé à New-York par ses affaires, n'assiste même pas au baptême de son fils.[4] À son retour des États-Unis, sa femme étant rétablie, il presse le départ pour la Guyane anglaise, à New-Amsterdam, où il doit exploiter de riches plantations. M^me^ Buies, la mort dans l'âme, abandonne sa fille Marie-Victoria,[5] âgée de trois ans, et le poupon Arthur aux soins des seigneuresses Drapeau, grand'-tantes des enfants : Luce-Gertrude Drapeau, épouse de feu le notaire Thomas Casault de Kamouraska, et M^lle^ Louise-Angèle. La mère, atteinte des fièvres, meurt en Guyane l'année sui-

---

2 William *Buie*, venu au Canada en 1825 de l'île de Wiay, Hébrides, près des côtes d'Écosse. Courtier à Montréal, à Québec, puis à New-York. Revient à Montréal en 1839. Nommé gouverneur à la Guyane anglaise en 1840. Ami de Francis Hincks, Louis-Hippolyte Lafontaine, Robert Baldwin. Épouse, le 23 janvier 1837, à Sorel, M^lle^ Marie-Antoinette-Léocadie d'Estimauville de Beaumouchel qui meurt à New-Amsterdam, Guyane anglaise, le 29 avril 1842. Épouse en seconde noce Eliza Margaret Shields en 1842. Meurt le 28 avril 1865 en Guyane.

Voir DOUVILLE, Raymond, *La vie aventureuse d'Arthur Buies* (Montréal, 1933). C'est une biographie romancée comportant maintes erreurs de détail mais offrant un portrait d'ensemble assez fidèle.

3 Marie-Antoinette Léocadie *D'Estimauville* de Beaumouchel. Née à Québec le 13 mars 1811. Fille de Jean-Baptiste-Philippe d'Estimauville et de Marie-Josephte Drapeau (héritière, par son père Joseph Drapeau, des seigneuries de Rimouski et de l'île d'Orléans).

Jean-Baptiste-Philippe d'Estimauville, né à Saint-François-du-Lac, le 12 février 1783. Fils de Jean-Baptiste-Philippe-Charles d'Estimauville sire et baron de Beaumouchel, lui-même né à Louisbourg le 21 mai 1750 du mariage de Jean-Baptiste-Philippe d'Estimauville sire et baron de Beaumouchel né à Trouville le 12 mars 1714, page de la duchesse de Bourbon, venu à l'île Royale (Cap-Breton) en 1748 en qualité de capitaine d'infanterie, époux de Marie-Charlotte d'Ailleboust, fille de Charles-Joseph d'Ailleboust.

Les d'Estimauville de Beaumouchel sont originaires de la Normandie. Leur noblesse remonte aux premières années du XIV^e^ siècle. L'un d'eux, Jacques d'Estimauville, sire de Genneville a été l'un des fondateurs du Havre. *Voir*, ROY, Pierre-Georges, *La famille d'Estimauville de Beaumouchel* (Lévis, 1903).

4 *Bulletin des Recherches historiques*, vol. XXXVII, 331. Acte de naissance d'Arthur Buies.

5 Marie-Isabelle-Victoria *Buie*. Née à New-York le 17 octobre 1837. Mariée à Québec, le 12 novembre 1861 à Édouard Lemoine, notaire. Décédée à Québec le 28 septembre 1898.

vante, soit le 29 avril 1842. C'est alors que le père confie définitivement les petits orphelins à la garde de cette veuve éplorée et de cette vieille fille aussi sourde que dévote.

Les seigneuresses passent l'hiver à Québec mais, en été, elles viennent habiter ce que les Rimouskois appelaient, naguère encore, le manoir Tessier,[6] admirablement situé sur une pointe baignée par le Saint-Laurent d'un côté et la rivière Rimouski de l'autre. Il passe donc ses premières années à jouer avec le sable et le flot, de Rimouski à Sainte-Luce où ses tantes se rendent quelquefois pour affaires, à courir les grèves, à tomber à l'eau ou à y jeter les autres. Il grandit dans une nature sauvage, au gré de sa fantaisie, comme l'Émile de Rousseau. Ses premiers pas au grand air se font sur cette plage qu'il a tant parcourue par la suite, à la recherche de l'inspiration. Au large, l'île Saint-Barnabé, mince ligne de verdure masquant l'immensité des flots. Vers l'intérieur des terres, les monts Notre-Dame étagent régulièrement leurs sommets couverts de forêts. À cet endroit, la rivière Rimouski accomplit un détour comme pour venir baigner de plus près la cour du manoir et elle se jette là, tout près, dans le grand fleuve. Le jeune Arthur apprend ainsi à aimer la mer « comme sa mère et sa grand'mère », tout autant que Chateaubriand. Il s'intéresse également à la vie des paysans qu'il commence à visiter en jouant avec ses petits camarades. Il les revoit d'ailleurs chez ses tantes lorsqu'ils viennent payer leurs redevances et chanter leurs doléances. Au fond, toute sa vie, il restera un terrien très attaché aux campagnards. Ils ont été ses premiers amis et il voudra encore mourir au milieu d'eux.

Cependant, cette existence de plein air très salutaire à sa formation physique est certes moins favorable à son éducation intellectuelle et morale. À huit ans, son instruction se borne à ce que ses protectrices ont réussi à lui montrer ; ce petit être n'est pas dressé : les recommandations, les supplications, les prières, les faiblesses de ses tantes plus dévotes qu'éclairées

6 Le manoir Tessier est malheureusement disparu lors du désastreux incendie de Rimouski, le 6 mai 1950.

n'ont certes pas réussi à briser cette nature indépendante, à former cette petite volonté qui s'affirme déjà si fièrement. Par contre, la perte de sa mère, l'indifférence de son père, les cajoleries et les lamentations compassées de M^me^ Casault, triste et seule depuis la mort de son mari, contribuent largement à développer la sensibilité du jeune Arthur ; son imagination, « aussi vive qu'ardente », au témoignage même de sa tante,[7] s'exaltait dans ce manoir désert, dans les grands bois, devant l'immensité du Saint-Laurent. La fièvre intime qui a toujours rongé le cœur de Buies aurait donc sans doute été calmée par l'éducation maternelle. Mais comme Chateaubriand, il n'avait qu'une sœur pour partager sa solitude et pour comprendre ses petits malheurs. Moins sombre que le château de Combourg, le manoir n'avait rien de bien gai et les deux orphelins ont dû y passer des heures assez tristes entre la récitation du *Miserere* et la venue du sommeil.

Toutefois, je soupçonne Arthur d'en avoir souvent déserté les murs gris et épais pour aller chez les voisins, les Chauveau, qui ont laissé fort joyeuse mémoire dans toute la région. La cour et parfois la maison se remplissent de tous les petits polissons du voisinage. Arthur, un jour, va jusqu'à faire monter les marches du portique à un cheval, menaçant de le faire entrer dans la maison, si on ne lui accorde pas l'argent demandé. Son langage et ses manières laissent grandement à désirer et scandalisent les seigneuresses chargées de l'éduquer, mais hélas ! aussi de raccommoder les déchirures aux habits, de repriser les trous aux bas, de débarbouiller le visage et les mains du petit chenapan.

Au reste, elles craignent sans cesse pour sa vie ; il ne faut pas le quitter de l'œil, car la rivière, devant la maison, est profonde et rapide. Les courses et les jeux peuvent s'y terminer de façon tragique. Et puis notre héros a déjà le mal de Panurge ; il demande un peu trop souvent de l'argent. Espiègle et mélancolique, tel se montre déjà notre garçonnet.

---

7 Papiers Buies, chez sa fille, M^me^ Auguste Côté, Rimouski-Montréal. Lettre M^me^ Casault à Buies, 18 novembre 1856.

Il aurait fallu toute l'énergie éclairée d'un père et la ferme douceur d'une mère pour réussir à dompter ce petit bout d'homme si vif, si fantasque et si ingénieux. M^me^ Casault sent bien que la tâche dépasse ses forces et elle décide de confier aux prêtres l'éducation de ce garnement. Elle s'adresse d'abord au Séminaire de Québec, sans doute trop tard, puisqu'on ne peut l'accepter. Il faut donc l'envoyer à environ soixante-quinze milles en aval de Québec, au collège de Sainte-Anne de la Pocatière ; il s'y inscrit le 4 septembre 1848.[8]

Notons dès maintenant que cette institution a été fondée en 1827 par l'abbé Painchaud, celui-là même qui écrivait à Chateaubriand après la lecture du *Génie du Christianisme* : « . . . Plus d'une fois, ne pouvant plus lire, j'ai mis là votre livre pour aller à l'église sécher d'abondantes larmes de religion et d'admiration . . . Je dévore vos ouvrages dont la mélancolie me tue, en faisant néanmoins mes délices : c'est une ivresse . . . Toutes les âmes sensibles et religieuses dans les âges à venir le liront avec des larmes, et malheur à celui qui aura la force de retenir les siennes . . . » [9] Dès 1825, le même abbé Painchaud écrivait du petit Cap de Saint-Joachim que c'était « un lieu tout *romantique* . . . surtout pour celui à qui il rappelle si vivement les beaux jours passés de l'innocence et du bonheur ».[10] N'est-ce pas, longtemps chez nous avant 1860, de la pure veine lyrique ?

Ajoutons que les études, au Collège, sont dirigées par un abbé français, grand admirateur lui aussi de Chateaubriand, ancien élève de Stanislas à Paris, l'abbé Pierre Bouchy.[11] En outre, la maison est située dans un décor naturel des plus pittoresques, en plein bocage, sillonné de sentiers et répondant

---

8 Archives, Collège de Sainte-Anne de la Pocatière. Raymond DOUVILLE, *La vie aventureuse d'Arthur Buies* (Montréal, 1933) indique le 14 septembre 1849.

9 Archives, Collège de Sainte-Anne de la Pocatière.

10 DIONNE, N.-E., *Vie de C.-F. Painchaud* (Québec 1894), 380.

11 L'abbé Pierre Bouchy rentre bientôt en France et va habiter à Nîmes où il est nommé précepteur chez la comtesse de Régis. CRÉMAZIE, *Œuvres complètes* (Montréal 1882) 84.

d'assez près aux descriptions grandioses des forêts du Nouveau Monde. Est-il étonnant que cette institution ait été le berceau du romantisme au Canada et qu'elle ait formé l'un des plus brillants chefs de notre école de 1860, l'abbé Henri Casgrain et l'un de ses plus célèbres poètes, Louis Fréchette ?

Les bulletins du jeune élève indiquent qu'il était faible en arithmétique, bon en instruction chrétienne et en composition française, très bon en récitation française et anglaise. Il est aussi facile de suivre la courbe descendante de son application :

De 1848 à 1850 : 7e ou 8e ; 28 élèves ;
En 1850-1851 : 3e, 4e, 5e et 6e ; 18 élèves ;
En 1851-1852 : 9e ; 12 élèves ;
En 1853 : 8e ; 10 élèves.

Ses notes de conduite indiquent une baisse à peu près correspondante :

De 1848 à 1850 : Bonne ;
De 1850 à 1853 : Assez bonne, légère, peu respectueuse.

Dans nos collèges, la classe de Belles-Lettres est fatidique à plusieurs élèves qui, parvenus à ce qu'on appelle l'âge ingrat, doivent souvent émigrer dans une autre maison, par suite d'une incartade ou d'un acte d'indiscipline. Buies n'a pas réussi à franchir l'obstacle ; le 18 décembre 1853, il fait ses malles et arrive à Québec chez ses tantes éplorées.

En janvier 1854, Mme Casault repart avec son trop pétulant neveu, cette fois pour Nicolet, où il fut « un élève brillant mais indiscipliné ». Il quitte ce séminaire le 9 novembre 1855 [12] et, le lendemain, nous le trouvons sur la liste des rhétoriciens du Séminaire de Québec, où il ne demeure guère plus d'un mois puisqu'il ne reste aucun de ses bulletins parmi ceux de ses condisciples.[13]

---

12 Archives du Séminaire de Nicolet. DOUVILLE, Raymond, *La vie aventureuse d'Arthur Buies* le fait aller au Séminaire de Québec avant celui de Nicolet. HALDEN, Charles Ab der, *Nouvelles études de littérature canadienne-française* (Paris 1907) ne mentionne pas ce séminaire.

13 Archives du Séminaire de Québec.

M^me^ Casault est désespérée : elle se rend bien compte qu'elle ne viendra jamais à bout de ce diablotin. Aussi, décide-t-elle de le remettre à son père, toujours à New-Amsterdam. Arthur quitte ses tantes, sa grande sœur de dix-neuf ans, ses amis et le Canada en janvier 1856. Il se présente chez son père qui le regarde des pieds à la tête et le fait voir à la nouvelle famille. Sa mère est morte des fièvres depuis plus de 14 ans.

William Buies, propriétaire de la plantation Smith-Son's Place, s'est remarié à une irlandaise, Margaret Shields. L'enfant est bien accueilli sous le toit paternel, « avec une tendresse si affectueuse », écrit la tante.[14] Il ne semble pourtant pas montrer de dispositions très rassurantes : il ne parle que le français et il ne s'intéresse qu'à jouer avec les nègres et les négresses de la plantation. Il faut songer à réformer ce grand garçon de seize ans, dissipé, espiègle, exalté, en faire un honnête homme. D'ailleurs, le fils ne tient pas à demeurer à New-Amsterdam. On ne parle qu'anglais à la maison et il n'a étudié encore que le français. Son père ne le connaît que pour ses fredaines ; il ne peut pas l'aimer. Sa belle-mère lui est étrangère et elle diffère trop de ses tantes, à n'en pas douter, pour attirer à elle cet être indompté. Reste sa propre mère qu'il n'a pas connue et dont il a eu peine à trouver le tombeau, petite pierre déjà noire, presque cachée sous la mousse, loin des regards, sans doute oubliée depuis longtemps :

« Peut-être seul dans le monde y suis-je venu pleurer et prier.

« Je fus longtemps sans pouvoir retracer (*sic*) son nom gravé dans la pierre ; une inscription presque illisible disait qu'elle était morte à vingt-six ans, mais rien ne disait qu'elle avait été pleurée.

« Le ciel était brûlant, et, cependant, le sol autour de cette pierre solitaire était humide. Sans doute, l'ange de la mort vient de temps en temps verser des larmes sur les tombes

---

14 Papiers Buies, M^me^ Casault à Buies, 11 avril 1857.

inconnues et y secouer son aile pleine de la rosée de l'éternité ».[15]

Ces quelques lignes peignent nettement l'attitude de la nouvelle famille Buies à l'égard de la première femme. On a même oublié d'entretenir son tombeau. De toute évidence, il n'est plus question de sa mère au foyer et c'est le seul lien qui pourrait y retenir l'orphelin.

Le père, de son côté, ne veut pas garder à la maison cet enfant qui a reçu une éducation aussi étrange. Il en discute avec sa femme et l'on décide de l'envoyer à une institution où il pourra apprendre d'abord l'anglais. C'est une condition essentielle, si essentielle que le jour où Arthur s'enfuira à Paris, le père lui coupera tout net les subsides et ne s'en occupera jamais plus. Quant au choix de l'institution, c'est l'avis de la belle-mère qui l'emporte, obéissant par là au souvenir de son premier mari, ancien étudiant à l'université de Dublin. C'est en effet à Trinity College qu'on décide de l'envoyer. Mais jusqu'ici on n'a pas consulté les goûts de l'enfant.

Le père lui annonce sa décision ; Arthur fond en larmes, supplie, se cabre. Il avait bien prévu qu'il faudrait un jour reprendre les études abandonnées ; ce jour-là, il l'attendait avec ferveur, mais il s'était déjà forgé sa propre félicité : c'est en France qu'il voulait aller, en cette France qui nourrit de grands écrivains comme ce Voltaire dont il a lu quelques œuvres au Séminaire de Québec et qui a probablement été la cause de son renvoi ; comme Chateaubriand encore qu'il a tant aimé au collège de Sainte-Anne. Plus particulièrement, c'est à Paris qu'il veut se rendre, ce Paris dont l'a si longuement entretenu l'abbé Bouchy, durant les longues heures de promenade sur la « butte » [16] et en classe où le professeur, pour piquer l'intérêt de ses élèves, leur parle volontiers de Stanislas et de la ville lumière.

---

15 BUIES, Arthur, *Chroniques, voyages, etc.*, (Québec 1875) « Desperanza », 64.

16 Fameuse promenade sous les bois avoisinant le collège de Sainte-Anne de la Pocatière. Pépinière d'arbustes et de jeunes romantiques.

Mais voilà que devant lui le père le tire de sa rêverie pour lui imposer inflexiblement sa volonté. Devant cette décision maintenant irrévocable, le fils n'a qu'à se plier, mais en lui-même il reste insoumis et il projette dès l'instant de ne pas obtempérer même si son père doit lui couper les vivres comme il l'en a menacé. En effet, de Dublin, il écrira à sa tante cette lettre significative où il veut ramasser toutes les miettes de sa fortune dans le but évident d'échapper à la tutelle de son père : . . . « J'espère que tu as reçu ma lettre datée de la Guyane et que tu l'as mise à exécution. Je te prie de faire un compte détaillé des revenus de mon partage, de prendre sur le profit autant que tu en auras besoin et de m'envoyer le reste ».[17] Cependant, juillet arrive et il s'embarque pour l'Irlande. Tous les biographes, je ne sais trop pour quelle raison, l'inscrivent à Trinity College, université de Dublin.

A-t-il jamais été accepté à Trinity College ? Ses lettres datées de Dublin, numéro 14 ouest, de la rue Molesworth, n'en font aucune mention. Il y demande de l'argent à sa tante et à sa sœur, son héritage en quelque sorte. Il s'attend donc à perdre sa pension de 125 louis (environ $400.) et à ne pas rester à Dublin. Il a dû céder à son père sur place, mais il est loin maintenant ; il peut agir à son gré. D'ailleurs, aurait-il été accepté dans une université de langue anglaise, alors qu'il ne peut s'exprimer qu'en français ? Une lettre du secrétaire de Trinity College vient confirmer tous ces doutes ; il ne trouve aucune trace du nom de Buies dans ses registres.[18] Il y aurait fait l'école buissonnière !

Mais c'est une vie qui devient si monotone et le petit Canadien trouve l'Irlande fort triste. Élevé par des femmes tendres, habitué depuis six mois à une vie libre, au grand

---

17 Papiers Buies, Buies à Mme Casault, s.d. 1856. Cette version diffère totalement de l'opinion exprimée par Mme Huguenin dans la *Revue Canadienne*, septembre 1905, p. 250 et acceptée par Charles Ab der Halden dans *Nouvelles Études* p. 59 : « Le père laissa à son fils le soin de choisir cette université et Arthur n'hésita pas une minute à se déclarer pour celle de Dublin ».

18 Trinity College, Registrar's Office — Dublin — November 2nd, 1948, K. C. Bailey.

soleil de la Guyane, Dublin lui paraît sombre et horrible. Cependant, ses premières lettres à sa tante témoignent de fort beaux sentiments de reconnaissance pour sa mère nourricière ; il n'y fait aucune mention du père : « Bien souvent me suis-je reproché mes nombreux torts, mes injustices, mes ingratitudes, j'ose dire, trop souvent répétés . . . Me voilà lancé seul au milieu d'un monde vaste et inconnu ; je ne crains pas de m'y égarer car j'ai confiance dans mes destinées ; je crois que c'est la Providence qui m'y a appelé pour jouer quelque rôle futur . . . » [19]

Toutefois, il lui semble que ce n'est pas dans l'ennui qu'on prépare son « rôle futur ». La hantise de l'évasion le reprend et, après un séjour de quelques mois en ce « pays si éminemment catholique » qui ravissait sa vieille tante, il s'enfuit en décembre 1856, voyage quelque temps en Irlande, en Écosse et en Angleterre pour passer enfin en France au début de janvier. Il se rend directement « dans ce lieu de perdition et funeste aux mœurs d'un jeune homme : Paris ».[20]

Il est difficile, humainement, d'expliquer cette fugue. C'est en effet un avenir assuré que le jeune homme vient de sacrifier. A-t-il obéi à l'influence secrète du passé, au rappel de la race ?

Ce qui est certain, c'est qu'Arthur n'aimait pas l'anglais et qu'il a invoqué cette répugnance pour motiver sa fuite, car sa tante lui écrit : « . . . avec de la soumission à ton père, et de la persévérance, tu t'aurais défait de cette répulsion pour la langue anglaise qui, *quoique tu en dises*, est d'une nécessité essentielle et impérieuse ».[21]

Mais la véritable raison, c'est qu'il voulait apprendre le français et pas ailleurs qu'à Paris. Il confie en effet à sa sœur le 15 septembre 1857 : « . . . Tu sais que c'était à Paris que je voulais venir terminer mes études ; *ce vœu, je l'avais assez fortement exprimé en partant du Canada.* » [22]

---

19 Papiers Buies, Buies à Mme Casault, 2 octobre 1856.

20 *Id.*, Mme Casault à Buies, 18 novembre 1856.

21 *Id.*, *ibid.*, 11 avril 1857.

22 *Id.*, Buies à sa sœur Victoria, 15 septembre 1857.

Ce qui est non moins sûr, c'est que le fils a de nouveau insisté auprès du père en vue de quitter Dublin pour Paris ; ayant essuyé un refus catégorique, il a passé outre à l'autorité paternelle, habitué qu'il était à n'accepter aucune discipline.

Mais, cette fois, la faute est plus grave. Le père, irrité, coupe les vivres et c'est la rupture irréconciliable. La tante, désolée et craignant le courroux de M. Buies, fait une sévère mise au point : « Mon devoir et ma conscience me font une loi de ne plus m'immiscer entre toi et ton père et je ne le ferai jamais, ni en t'envoyant de l'argent, ni en te recevant au Canada ».[23]

On avait raison d'être inquiet sur le sort de ce jeune homme abandonné dans Paris à ses seules ressources. Il était bien jeune pour se jeter au milieu de cet « effroyable gouffre ». Dix-sept ans ! Un cœur ardent, une intelligence curieuse, sans cesse en éveil, une volonté peu formée, des oreilles et des yeux bien ouverts. Toute une éducation à refaire. Nul doute, ses tantes ont récité pour lui force *miserere*, des quantités de chapelets. Elles l'ont bardé de médaillles et d'images saintes, l'ont nourri de sages recommandations et de bons conseils. Mais c'est une partie de la formation qu'on pourrait appeler passive. Exhorter n'est pas éduquer ; prier n'est pas corriger. Désormais, il sera plus difficile d'étancher cette soif d'indépendance et de contrôler ce besoin d'affranchissement. Ses illusions et sa naïveté même constituent un danger. Comment va-t-il s'en tirer ?

23 *Id.*, Mme Casault à Buies, 9 janvier 1857.

CHAPITRE II

LES ÉTUDES

1. PARIS 2. SICILE ET ITALIE 3. PARIS

« Hier, nous avons vu un jeune homme qui a fait sa rhétorique à Québec l'année dernière ; son nom est Buies. Après avoir été voir son père dans l'Amérique du sud (Guyane anglaise) il a visité l'Angleterre, l'Écosse, l'Irlande et est enfin à Paris depuis cinq semaines. Il désire terminer ses études à Paris. Il doit aller voir chez les RR.PP. Jésuites. Ce jeune homme nous a paru assez aimable, du moins dans le temps qu'il a été avec nous ; et j'ai auguré assez bien de lui en voyant qu'il cherchait à terminer ses études dans une maison religieuse. Dans tous les cas, il faut croire que les ressources ne lui manquent pas . . . » [1]

Tout beau ! Quel riche seigneur qui peut se permettre de visiter ainsi tant de pays et surtout de vivre à Paris en songeant à s'y installer pour continuer ses études commencées au Séminaire de Québec. Voilà bien un certificat de bonne famille et de haute moralité. Surtout qu'il cherche à s'inscrire dans une maison religieuse ! C'est probablement parce que, au Canada, il ne pouvait s'instruire que dans cette sorte d'institution. Il n'a pas songé qu'il en était autrement en

---

1 Archives du Séminaire de Québec (abréviation ASQ). Correspondance de prêtres canadiens étudiant à Paris. L'abbé Hamel à l'abbé Casault, 12 février 1857.

France. De fait, il alla voir les Jésuites à leur maison de la rue de Vaugirard et, pour une raison qui semble impossible à déterminer, on ne l'accepta pas. Il avait pourtant un certificat de l'abbé Horan, professeur au Séminaire de Québec. Manquait-on d'espace ? Le semestre était-il trop avancé en février ? Le jeune Canadien a-t-il été incapable de justifier sa présence à Paris ? Ses ressources pécuniaires ont-elles été jugées plus légères par les religieux que par l'abbé Hamel ? Le postulant a-t-il été refusé ou rebuté ? Il serait tentant de proposer que la réception a été au moins assez froide, si l'on pouvait accepter comme indication que Buies attaquera plus tard bien sévèrement les Jésuites, alors que, par exemple, il admire une autre communauté, les Oblats.

Évidemment, au Canada, le pieux destinataire de la présente lettre, l'abbé Louis-Joseph Casault, supérieur du Séminaire de Québec, cousin de Buies, sait à quoi s'en tenir sur l'oiseau rare qui vient de rejoindre, à Paris, le groupe canadien placé sous la direction spirituelle de l'abbé Hamel. Il l'a vu à l'œuvre au Séminaire l'année précédente et sa tante, M^me^ Casault, est sans doute venue souvent lui demander conseil sur la façon d'élever son pupille ; surtout, il connaît ses moyens. Toutefois, de Paris, ce voyageur fortuné, qui a si favorablement impressionné ses compatriotes étudiants, écrit des lettres désespérées à sa tante, menaçant même de se suicider en se jetant dans la Seine, s'il ne reçoit pas d'argent.

À Québec, l'émotion est à son comble. C'est certain, Arthur a commis une bêtise, se dit sa sœur, la sage Victoria. Mais il ne faut pas le laisser périr pour cela. Elle vient prier l'abbé Casault de lui faire parvenir les dix dollars qu'elle lui apporte. Touché par ce beau geste et n'écoutant que sa pitié sacerdotale, le digne prêtre double cette somme avec cette recommandation de la plus sainte prudence : « Ne lui parlez pas du tout de moi. » [2] Et la tante ? Il est vrai qu'elle a promis de ne fournir aucun numéraire au fils révolté pour éviter les reproches du père et pour ne pas fermer la

---

2 ASQ – Casault à Hamel, 27 mars 1857.

porte à toutes négociations. Mais de là à laisser son cher neveu rouler dans les eaux de la Seine . . . Résister plus longtemps serait participer au crime. Et d'ailleurs il y a peut-être moyen de lui faire tenir de l'argent sans qu'il en sache la provenance ? Allons voir l'autre neveu, se dit-elle. Heureusement, celui-ci lui procure en consolations ce que l'autre lui apporte en inquiétudes.

Et voilà que la pauvre vieille va se confier à ce brave abbé Casault : « Parce que j'ai conseillé à Arthur de se réconcilier avec son père, que je lui ai déclaré nettement qu'il ne peut compter sur moi ni pour lui fournir de l'argent, ni pour le recevoir au Canada, ne m'a-t-il pas accusée d'insulter à son malheur, de rire de ses larmes ? D'ailleurs, vous savez comme j'étais soulagée de le confier à son père qui ne défrayait même pas les dépenses de l'éducation de ses enfants : $150 dollars par année pour les deux petits, c'était bien peu et Arthur a toujours été si exigeant. Aujourd'hui, il veut se remettre à ma charge, après avoir renversé d'un coup de tête le brillant avenir que son père lui préparait. Il va jusqu'à écrire maintenant que son père n'est plus son tuteur ; il rejette complètement son autorité. Le croiras-tu, mon cher Joseph, il m'a fait déshonneur ; il a écrit à mon neveu, M. Tessier, de lui envoyer 40 dollars . . . Tiens, lis plutôt sa lettre ! » Et elle éclate en sanglots. L'abbé Casault parcourt des yeux cette diatribe qu'il trouve bien folle ; il console sa chère tante du mieux qu'il peut. Tous deux s'entendent sur la conduite à tenir et, après le départ de la visiteuse rassérénée, le digne supérieur propose à l'abbé Hamel la solution arrêtée, toujours accompagnée de la « précaution inutile » : « Ma tante . . . voudrait que vous eussiez la charité de lui avancer 12 à 15 francs par semaine durant une couple de mois, mais elle désire que vous le fassiez de manière à ce qu'il ne puisse soupçonner aucunement qu'elle est pour quelque chose dans vos largesses. C'est un écervelé mais il faut lui fournir le strict nécessaire. » [3]

---

[3] ASQ – *Id.*, 11 avril 1857.

Pendant ce temps, à Paris, Buies tâche d'intéresser quelque protecteur à sa cause et l'abbé Hamel se fait son avocat : « Ce petit fou (entendez lui qui a laissé une pension de 125 louis pour venir vivre à Paris sans le sou) se trouve ici dans un état qui ressemble à la misère. Il a été voir M. de Puibusque, lui a brodé une histoire en lui demandant sa protection pour entrer dans quelque collège, s'est contredit, a prétexté des malheurs de famille ; bref, il a accepté avec reconnaissance une première fois 20 francs, une seconde fois 10 francs que ce monsieur lui a donnés » . . .

L'abbé Hamel trouve que M^me^ Casault pourrait augmenter la somme fournie, surtout à présent qu'Arthur « est résolu coûte que coûte de rester à Paris, dût-il y mourir de faim ».[4]

M. de Puibusque, un grand ami des Canadiens, intervient à son tour et M^me^ Casault augmente la pension hebdomadaire. Il était temps, car l'étudiant était à la ration minimum de trois ou quatre sous de pain par jour. Il n'avait pas mangé de viande depuis longtemps. Avec les quelques dollars qu'il reçoit, il paie l'hôtel et s'en va habiter « aux environs de Paris » où la vie est beaucoup moins chère. L'abbé Hamel lui propose de se réconcilier avec son père mais il se butte à une résolution inflexible. Son protégé — forcé — lui expose même un programme bien déterminé : il veut rester trois ou quatre ans dans un collège, puis rentrer au Canada. Il a confiance en son étoile. L'abbé a tenté de le confesser ; le jeune homme ne refuse pas mais il remet à plus tard ; aujourd'hui, sa tête est remplie de trop de pensées sinistres. « Les souffrances physiques ne comptent pas en comparaison des peines morales qu'il a endurées à Paris. » Les mœurs du jeune homme n'ont pas encore souffert et « il a l'air d'être sincère dans son désir d'étudier ».[5]

C'est un témoignage assez sympathique de l'abbé envers son pupille. Hélas ! ses illusions tombent bien vite. Trois mois plus tard, il déclare sans ambages : « Je vous avouerai

---

4 ASQ – *Id.*, 23 avril 1857.

5 ASQ – *Id.*, 7 mai 1857.

pour ma part que si ses opinions religieuses ne changent pas ou mieux, s'il n'en acquiert pas, je n'en voudrais pas comme élève de l'université. Mieux vaut le protestant le plus fanatique qu'un jeune homme qui nie tout et rit de tout. Nous sommes toujours en bons termes . . . Je ne sais pas ce que nous en ferons ! » [6]

Il ressort donc que Buies, s'il n'est pas perdu de mœurs, n'a pas su conserver la foi de son enfance. Il confirme lui-même ce témoignage dans une lettre à sa sœur Victoria : « . . . il me reste un peu de cette foi de mes premières années que le vent et les orages du monde n'ont pu encore flétrir tout à fait. » [7] Ces nouvelles n'étaient pas sans provoquer des réactions fort sérieuses dans la parenté. On s'en désole. On craint de le laisser mourir de faim évidemment et de l'acculer à une décision funeste. Cependant, on ne veut pas trop risquer avec lui puisqu'il est si peu sûr ; la tante demande une quittance de toutes les sommes avancées, payables à la majorité et elle exige un billet payable à trois ans « s'il lui venait un jour ou l'autre l'idée d'être mis à la porte du Lycée » ; le cousin Casault déclare avec une perspicacité inspirée : « Ce jeune homme ne doit pas revenir au Canada ; il y ferait mourir sa tante. » [8]

Et comme pour éloigner ce fléau, chacun y va de quelques dollars, tant et si bien que le néo-parisien pourra s'inscrire au lycée, à l'ouverture des classes. Il compte y passer un baccalauréat sciences qui lui permettra d'être admis à l'École de droit de l'université de Paris ou de l'université Laval, à son retour au Canada. Ce n'est pas le Pérou ; mais, après avoir battu le pavé pendant neuf mois, le jeune homme éprouve un immense soulagement.

C'est le comble du bonheur, la réalisation du rêve si longtemps caressé ; il exulte : « Oui, toutes mes tribulations vont enfin finir ; j'entrevois le terme prochain de mes longues

---

6 ASQ – *Id.*, 9 août 1857.

7 Papiers Buies, Buies à Victoria, 15 septembre 1857.

8 ASQ-Casault à Hamel, 11 septembre 1857.

souffrances et cette vie d'angoisse que j'ai passée à Paris va bientôt s'effacer sous une ère de bonheur et de satisfaction ».[9]

Le 1er octobre 1857, il s'inscrit au lycée impérial Saint-Louis (ancien collège d'Harcourt), en qualité d'interne, pour y suivre « les classes de Rhétorique (lettres) et de Logique (sciences) ».[10] Même si la situation financière n'est pas rose — il a dû mettre en gage certains effets d'habillement et son « trousseau est réduit au strict minimum nécessaire » [11] — le « jeune fou » semble bien décidé à se montrer reconnaissant et à se mettre sérieusement à l'œuvre. Le 25 novembre 1857, il écrit, en effet, à sa tante cette lettre si consolante : « Je veux travailler, compter chaque minute de mon temps comme une perle de plus jetée dans le trésor de l'avenir, comme un grain fertile qui produira des épis . . . j'ai été contraint d'écrire cette lettre pendant la récréation et je travaille 13 heures par jour, sans relâche. » [12]

D'ailleurs puisqu'il a si peu étudié jusqu'ici, il lui reste énormément à apprendre : « Ne vas pas croire, confie-t-il à sa sœur, qu'il soit facile d'écrire le français correctement. Les fautes les plus grossières contre la langue passent fort bien au Canada parce qu'on n'y sait pas le français . . . Je me fais corriger des tournures, des phrases, des expressions qui passaient pour superbes aux yeux de mes professeurs du Canada et qui ne sont pas même françaises ; j'ai une peine infinie à écrire le français correctement . . . parce que je n'ai pas bien le génie de la langue . . . Ce n'est pas . . . au Canada qu'on apprend le français. » Il est bien sévère pour ses compatriotes ce jeune étudiant de dix-huit ans. Mais on peut facilement déduire de ces constatations qu'il éprouve une grande difficulté en français. De là cette rancune bien explicable contre ses anciens maîtres. Il n'oublie de blâmer que lui-même, le paresseux, le dissipé qui a changé de collège quatre fois en quatre ans.

---

9 *Id.*, 15 septembre 1857.

10 *Id.*, Certificat du proviseur du lycée Saint-Louis, Paris, 15 mai 1866.

11 ASQ – Hamel à Casault, 3 octobre 1857.

12 Papiers Buies, Buies à Mme Casault, 26 novembre 1857.

Enfin mieux vaut tard que jamais et voyez comme il assimile bien les savantes leçons qu'il reçoit « . . . pour avoir le génie d'une langue, pour s'en servir sous toutes les formes qu'elle est susceptible de revêtir, il faut vivre au milieu du peuple qui la parle . . . on peut écrire une langue selon les règles de la grammaire et n'avoir pas du tout le sentiment des variétés, des différents sens, en un mot du génie de cette langue . . . Qu'est-ce qui fait la langue? Ce ne sont pas tant les hommes que le pays, le caractère des lieux, les changements qui surviennent dans une nation, les circonstances, le caprice . . . C'est ce qui fait que nous qui ne vivons pas en France ne parlerons jamais le même français que les Français véritables ; nous pourrons l'avoir aussi pur, mais ce ne sera jamais le même, car nous n'éprouvons pas les mêmes modifications, nous ne subirons pas les mêmes influences locales. »

Il conseille ensuite à sa sœur la lecture des modèles classiques du XVII[e] siècle, l'étude sérieuse de la grammaire et de l'étymologie. Puis il poursuit : « Une autre chose à faire, c'est de bannir les anglicismes et lorsqu'enfin nous serons parvenus à parler correctement et purement nous pourrons donner libre cours à notre langue et la laisser subir en sûreté les influences des lieux, le caractère, le génie des habitants, le caprice des circonstances ; toutes ces choses n'altèrent pas la pureté d'une langue mais lui donnent au contraire un caractère original, une physionomie qui lui est propre. Et notre langue, devenue ainsi originale et adaptée aux habitudes, aux tendances des habitants, au cachet des lieux, tout en étant la langue que l'on parle en France, n'en sera pas moins notre langue maternelle. » À l'appui de cette théorie, il cite comme exemple l'Angleterre et les États-Unis. Enfin, il s'excuse à sa sœur de cette longue tirade sur les langues . . . « rien que le sujet est un peu au-dessus de mes forces mais j'aime à m'essayer de bonne heure aux rudes tâches, ce sera plus facile alors dans quelque temps. » [13]

---

13 *Id.*, Buies à Victoria, 29 avril 1858.

Cette lettre, dans son négligé, revêt une importance singulière. C'est en quelque sorte la clef de voûte de l'existence même de son auteur. C'est la maquette de bien des travaux futurs. D'abord, on y discerne clairement les grandes lignes de l'enseignement que l'élève suit en littérature et en histoire : c'est la théorie à la mode, proposée il y a bien longtemps par Commynes, relevée par Montesquieu et exploitée par Taine dans son *Essai sur La Fontaine* (1853), son *Essai sur Tite Live* (1854) et son *Histoire de la littérature anglaise* (1856). Il ne s'agit que de bien écouter en classe pour comprendre les explications du professeur Gréard, l'ami intime de Taine, sur l'influence de la race, du milieu et du moment. Mais ici l'élève canadien se fait disciple et il applique les lois dégagées par le maître, au fil de ses leçons.

Les succès en classe correspondent fort bien à l'effort. À la distribution solennelle des prix, Buies reçoit le deuxième prix de langue anglaise, le deuxième prix de conférence et le cinquième accessit en composition française ; il est 7e en classe.[14] Dans les couloirs moyenageux du collège, dans les dortoirs encombrés, dans la cour pavée donnant sur la Sorbonne, le lycéen n'a qu'une pensée : réussir ! C'est dans le travail aussi qu'il trouve consolation à tous ses malheurs.

La journée d'ailleurs est très chargée. Lever à six heures au son du tambour. Cinq heures de cours et quatre heures d'étude. Les récréations sont courtes et rares. Quant aux sorties, les autorités sont généreuses : deux sorties réglementaires par mois, de huit heures du matin à dix heures du soir et deux sorties de faveur consenties à la demande des parents ou des correspondants.[15]

C'est probablement cette liberté qui va coûter cher à Buies. La première année, sans amis, sans argent et décidé à étudier, Buies passe la plupart de ses dimanches au lycée. Cependant, il se fait des relations et non pas des moins libres. Dès la rentrée d'automne, son ardeur scolaire ralentit, hélas ! consi-

---

14 Lycée Saint-Louis, Distribution solennelle des prix, 10 août 1858.

15 BOUQUET, H.-L., *L'ancien collège d'Harcourt et le lycée Saint-Louis* (Paris 1891).

dérablement. Il ne manque plus une sortie et il prend vite goût à cette vie des cafés de la rue de la Harpe (aujourd'hui boulevard Saint-Michel) et du boulevard Saint-Germain, où l'on s'amuse fort allègrement.

Après les vacances de Noël, le témoin inexorable, l'abbé Hamel, rapporte : « Or il faut dire maintenant que Buies est plutôt un des plus chétifs chenapans que la terre ait portés. Pas l'ombre d'un sentiment noble ; le cœur est rendu aussi bas qu'il est possible ; la volonté est sciemment perverse ; l'amour filial ou fraternel, l'amour honnête ne sont plus au fond de ce cœur que toutes les passions ont abruti ; deux choses seulement y restent : une ambition effrénée et une soif ardente des plaisirs . . . Gagnon (Ernest) lui a dit un jour qu'il lui faisait horreur — Buies a ri ! » [16]

L'abbé Hamel se montre sans doute un peu sévère pour l'homme qui rit, mais il est certain qu'au cours des réunions dominicales auxquelles tous les jeunes Canadiens étudiant à Paris sont convoqués, Buies se montre frondeur. Il discute haut et fort. Il est à l'âge où l'on cherche à conquérir la gloire par la bravade et parfois le scandale. Il critique tout, se moque de tout, fait même profession d'impiété. Il dépasse sa pensée pour se donner des airs de libertin. L'abbé en est tout scandalisé et il s'inquiète de sa conduite au point de lui signifier ce contrat en bonne et due forme : « Je ne puis vous faire sortir la semaine prochaine (jours gras) qu'à la condition expresse que vous me promettiez sincèrement, sans arrière-pensée et sur votre honneur que vous ne fréquenterez ni de vous-même ni par entraînement, aucun bal soit masqué, soit non masqué, ni aucun autre lieu où vous soyez en contact avec les grisettes des étudiants ou autres. » [17]

Le jeune homme semble écouter les conseils de son protecteur puisque l'abbé en deux lettres subséquentes note une amélioration chez le jeune Arthur et qu'il l'autorise à sortir treize fois entre la mi-mars et la fin de mai. Mais il veut se libérer

16 ASQ – Hamel à Casault, 14 janvier 1858.
17 ASQ – Hamel à Buies, 13 février 1858.

de ses fonctions de « correspondant » d'un si mauvais sujet et il recommande qu'on le remplace par un civil, vu qu'Arthur « n'aime pas les ecclésiastiques ».[18] En guise d'adieu à la vieille tante du bouillant neveu, il offre cette consolation : « Nouvelle Monique, madame, vous obtiendrez sans doute de la divine miséricorde la conversion entière et la persévérance d'un nouvel Augustin. » [19]

Le protecteur civil, M. Jouby [20] est non moins sévère que son prédécesseur ecclésiastique. Au jeune homme qui veut des habits de citadin pour changer la défroque de collégien, les jours de congé, il oppose un refus catégorique. Il sanctionne toutefois certaines permissions en honnête compagnie. Durant le carnaval de 1859, nous raconte Ernest Gagnon, « j'avais fait sortir Arthur Buies du lycée . . . et, le lundi gras au soir, je reprenais avec lui le chemin de l'hôtel lorsque nous fûmes cernés par trois ou quatre pierrots qui se mirent à gambader autour de nous en se tenant par la main et en criant : Québec ! Québec ! Québec ! . . . Nous sûmes plus tard que c'étaient des compagnons de lycée d'Arthur Buies (qui) n'était connu, parmi les élèves, que sous le nom de Québec. » [21]

Ce surnom lui vient probablement d'une aventure qu'il avait eue en classe. Il avait choisi comme sujet de dissertation de commenter les péripéties et les conséquences de la guerre de Sept Ans, ingénieux prétexte pour entretenir ses confrères français de son cher pays, le Canada. « Ma voix tremblait bien un peu en citant, à côté de grands historiens comme Martin (Henri) et Michelet, notre populaire et bien-aimé Garneau, dont le nom, hélas ! était encore bien peu connu en France, à cette époque. Je sentais bien, sans avoir besoin de lever les yeux sur eux, que mon émotion gagnait et le professeur et mes condisciples qui m'écoutaient dans un silence avide, qui dévoraient cette page retrouvée de l'histoire de

---

18 ASQ – Hamel à Mme Casault, 30 mai 1858.

19 ASQ – *Id.*, 27 juin 1858.

20 M. Jouby, ami de la famille Tessier, en particulier de M. Auguste Tessier, cousin de Buies.

21 GAGNON, Ernest, *Pages choisies* (Québec 1917) 53.

France, et qui sentaient l'humiliation et l'orgueil leur monter au front, au souvenir de ce qu'une poignée de héros abandonnés, sans ressources, sans secours, sans appui, sans vivres et presque sans munitions, avaient pu accomplir pour elle sur une plage lointaine, et à l'idée que la France est toujours aimée, partout où elle a passé, n'importe où, malgré tout, malgré toutes ses fautes, comme une femme, parce qu'elle n'a jamais cessé d'être mère ». Le jeune conférencier tient la classe, professeur et élèves, bien en mains. Tous écoutent avec avidité, ce qui fut d'autant plus funeste, car en citant Garneau, le mot « passation », pris au sens d'« adoption d'une loi », lui échappe. « Ce fut un holà général. Mon professeur . . . en eut un haut-le-corps des plus escarpés et mes camarades se précipitèrent de leurs sièges et roulèrent jusqu'à moi. En un instant, je fus entouré, pressé, serré. Chacun voulait voir Passation, contempler Passation : « Qu'est Passation ? Montre-nous Passation. Qu'est-ce que c'est que ça Passation ? Les plus réservés disaient : Passation ! . . . pas vu, connais pas. L'as-tu vu, toi ? » [22]

Cette scène et bien d'autres semblables donnent au jeune Canadien une certaine notoriété. Il reçoit sûrement quelques invitations et le petit « Québec » prend goût à ces sorties ; de plus en plus, à n'en pas douter, il tâche d'esquiver toute surveillance gênante pour aller quelquefois en plus allègre compagnie que celle des prêtres. À son correspondant, M. Jouby, il demande « un chapeau et un paletot . . . des souliers . . . élégants » qui lui sont refusés. Et pourquoi, s'il vous plaît ? « Il fait encore des siennes ; il a fait une dette dans un café et peut-être encore d'autres . . . j'ai refusé . . . parce que je sais que c'est pour les jours de sorties qu'il veut ces objets, pour faire le jeune homme et ne pas paraître un collégien. » [23]

L'un de ses confrères, Étienne-Henri Parent, un autre étudiant de Québec, se plaint, lui aussi, à l'abbé Hamel, que

---

22 Buies, Arthur, *Anglicismes et canadianismes* (Québec 1888), 101.

23 ASQ – Jouby à Hamel, 4 janvier 1859.

Buies lui a emprunté jusqu'à 50 francs et qu'il ne l'a pas revu depuis quatre mois, c'est-à-dire depuis juin.[24]

Ce sont des indications peu rassurantes. Buies fait des dettes il sort en compagnie un peu louche et il va en des endroits où l'on discute beaucoup plus de politique et de religion que des matières du baccalauréat. Aussi, dans le palmarès de 1859, il est beaucoup moins brillant. Arthur n'est mentionné qu'une fois et encore est-ce pour un troisième accessit en récitation grecque et latine.

Hélas ! sa tante a beau lui envoyer « une médaille bénie de la Mère de Dieu », Buies échoue lors de son examen et quitte le lycée le 25 juillet 1859.

Cependant, échec n'est pas défaite ; Arthur songe à se reprendre puis, s'il réussit, à s'inscrire à la Faculté de droit. Il travaille d'abord dans une étude d'avoué tout en préparant sa reprise d'examen. Mais la vie coûte trop cher et il doit aller s'installer « à Versailles, près de Paris, dans une pension où il donne des leçons d'anglais et de latin » afin de sortir de ses dettes.[25]

Ce curieux précepteur, sans doute trop accaparé par ses élèves, manque de nouveau son examen à la reprise. Hé quoi ! ce beau rêve qu'il avait nourri de devenir un homme instruit, savant, et de rentrer au Canada où il se taillerait une réputation qui ferait l'orgueil de ses tantes et de sa sœur, qui ferait aussi le remords de ce père inflexible ! Aujourd'hui, tout est ruiné. Plus d'espoir, partant plus de joie. Dans ce Paris où il a tant souffert, quatre ans plus tôt, se dessine de nouveau à chaque coin de rue le spectre menaçant de la faim. M. Jouby, fort déçu de son échec, lui fait la vie dure. Il faut renouveler le complet ; pas d'argent ! Il faut suivre la troupe légère ; pas d'argent ! Et demain ? Ce sera la même dèche, les mêmes tiraillements, les mêmes frusques. Et puis il commence à se lasser de l'existence monotone des brasseries, des salles de lecture et de conférence. Non vraiment, la vie est intenable à Paris.

---

24 ASQ – Parent à Hamel, 31 octobre 1859.

25 ASQ – Jouby à Hamel, 13 février et 14 mai 1860.

Mais justement ce soir, au café où l'on a si fortement critiqué l'attitude de Napoléon III à l'égard de l'Italie, on lui a proposé, entre deux verres de rouge, de s'enrôler. Garibaldi, qui est en train de former son armée en Sicile, va s'élancer bientôt sur l'Italie qu'il parcourra en vainqueur. « Voir l'Italie, se dit-il? Être habillé, nourri, soigné et payé? Vivre en joyeuse compagnie? Quelle bonne fortune ! Il y a bien la vieille tante, le sévère cousin Casault, l'austère abbé Hamel et le rèche monsieur Jouby. Que diront-ils en apprenant cette nouvelle? Bah ! Qu'à cela ne tienne. Ils ne veulent plus m'aider? Ils m'abandonnent? Tant pis ! D'ailleurs, je serai majeur dans quelques mois ; il est temps que je me débrouille. »

Comment résister à ce courant qui entraîne la jeunesse, courant de libération universelle. Avec quel enthousiasme on répond à l'appel de Garibaldi. De juin à septembre 1860, il s'enrôle 21,000 hommes qui partent pour la Sicile. Les victoires viennent encore aviver ce mouvement.

Partout ailleurs dans le monde souffle un vent de liberté. En Russie, 23 millions de serfs sont affranchis en un jour. Aux États-Unis, c'est la lutte contre l'esclavage. La France arrête le fanatisme musulman. L'Asie accepte de toutes parts les idées modernes. La Syrie, les Indes, la Sibérie, la Chine reçoivent des colonies européennes.

Ces triomphes du progrès et de la liberté soulèvent les jeunes républicains français. Buies veut faire sa part et il se joint au contingent qui se rend à Turin. Il s'y enrôle dans le 1er régiment, 2e brigade, 16e division de l'armée d'Italie méridionale. Il est inscrit « sur un rôle sans date, comme *Buies* ou *Buzzo* (Arthur) né à Paris en 1840 ».[26]

Il s'embarque ensuite sur le *Washington* à destination de la Sicile. Il continue à se dire étudiant et il raconte qu'il profite « de ses vacances pour faire un petit voyage de plaisir en

---

26 Lettre du Consul général d'Italie à Lyon, citée par Charles Ab der Halden, *Nouvelles études de littérature canadienne-française* (Paris 1907) 72.

Sicile ». Il fait bientôt connaissance d'un Français, authentique celui-là, Ulric de Fonvielle (ami de Henri de Rochefort) et ils deviennent inséparables.

Le navire mouille sur les côtes de la Sicile le 12 juin, ce qui établit la date du départ de Buies de Paris aux tout premiers jours de juin 1860. Le 30 du même mois, M. Jouby reçoit une lettre de son « protégé » et il écrit immédiatement à l'abbé Hamel pour lui confirmer que le disparu est bien dans le camp de Garibaldi, 2e compagnie des Volontaires, et qu'il attend « avec impatience le moment d'une bataille. Il disait aussi que Naples n'était pas leur but et qu'il leur faudrait aussi la Veneta et Rome. Il paraît enchanté ; il croit que son avenir est là . . . » [27]

Et quel avenir ! Il vient d'échanger ses vêtements civils pour de quoi manger, car le ravitaillement de l'armée républicaine n'est pas encore d'une régularité absolue. Tout de même, il porte fièrement sa tunique d'étoffe rouge, képi noir avec passepoils écarlates, ceinture et cravate cramoisie, pantalon et guêtres en toile grise. Une carabine anglaise, un sac à provision, une giberne, un bidon et une gamelle complètent le fourniment.

Commence alors une marche longue et monotone à travers la Sicile : Alcamo, Partenico, Villa-Reale, Palerme, Bagaria, Termini, San Stephano, Patti, Barcelona, Méri.

Heureusement, des haltes, souvent agréables, viennent interrompre le cours de cette pénible opération : soirées heureuses, soupers au macaroni arrosé de madère, randonnées risquées en dehors du camp. Tous ces petits manquements au règlement aboutissent un jour à un acte d'indiscipline très sérieux. « L'œil hagard, la figure décomposée, courant la baïonnette à la main, comme un homme qui vient de faire un mauvais coup », il rencontre son ami de Fonvielle. « Je déserte, lui dit-il, avec un accent fiévreux ; il a plu à mon capitaine de consigner toute la compagnie . . . Ma foi, la

---

27 ASQ – Jouby à Hamel, 30 juin 1860.

fureur m'a saisi et je suis sorti du casernement en le bousculant, lui et la sentinelle qui cherchait à me barrer le passage. » [28]

Dans une armée libérale, Buies, à la suite d'un tel délit, eut la chance d'obtenir la faveur qu'il demandait. Il changea simplement de compagnie !

Il est vrai que cette inaction et ces déplacements continuels n'ont rien de bien guerrier. L'armée royale est introuvable et Buies s'abandonne aux délices . . . de Palerme. « Si je n'étais soldat de Garibaldi, je voudrais être prêtre de Palerme », disait-il en soupirant.

Enfin, à Melazzo, les deux armées viennent en contact et la bataille s'engage dans les rues de la ville. Soudain, un orage éclate si violent qu'il interrompt l'engagement. Le lendemain, on échange encore quelques coups, puis plus rien. La marche reprend, mais avec plus de prudence. C'est à Policastrel que les troupes s'accrochent ensuite. Buies se bat bravement et sa compagnie subit un assaut irrésistible. Lui-même passe pour mort. Il reparaît tout déguenillé, couvert de poussière et de gloire.

Le régiment parvient enfin à Messine et prépare l'assaut de la côte italienne. Il traverse le détroit, débarque en Calabre et se dirige vers Naples.

Buies a vu Naples et il ne veut pas mourir. Il en a assez de cette marche même triomphale. Il a connu la faim, la soif, la chaleur, l'humidité, le bombardement, la fusillade, le corps à corps, l'inaction ; il déclame mieux que quiconque les tirades libérales les plus enflammées. Il a participé à la libération de la Sicile et du royaume de Naples. Que les Italiens fassent le reste. Pour lui, ses vacances sont terminées ; il doit rentrer !

Le 16 septembre 1860, après avoir entrepris les démarches nécessaires auprès du consul de France, il se fait « rapatrier » avec un groupe d'amis aux frais du gouvernement impérial.

Sur le bateau qui le ramène, il se fait encore remarquer par sa désinvolture. Il porte toujours, faute d'autre chose, sa

---

28 FONVIELLE, Ulric de, *Les Aventures d'une chemise rouge* (Paris 1861) *passim*, surtout 67 et 86.

chemise rouge, et chaque fois qu'il en a l'occasion, il nargue le général napolitain Bosco, au grand amusement des passagers. L'un des voyageurs eut l'idée de payer le transport de Buies en première classe et, le lendemain matin, il prend place à table en face du général qui, à sa vue, se lève aussitôt et s'enferme dans sa cabine jusqu'à Marseille.[29]

Nous suivons notre héros au débarcadère. Il s'empresse d'annoncer son retour à son correspondant, M. Jouby, qui transmet sa joie mais aussi ses alarmes à Québec. « Il est dépouillé de toutes choses, dans le dénuement le plus complet ». Il explique son retour en prétextant « le désir de continuer ses études et de se présenter de nouveau aux examens du baccalauréat ».[30]

M. Jouby l'habille des pieds à la tête car il ne lui reste que la chemise rouge de l'uniforme garibaldien ; il lui achète aussi des livres pour travailler à son examen. Troisième échec en juillet. « Il va se présenter de nouveau au mois de novembre pour la quatrième fois », écrit son protecteur.[31]

Notre étudiant demeure en banlieue, à Palaiseau, dans une pension où il donne encore des leçons d'anglais et de latin. À partir d'avril 1861, sa tante lui verse 150 francs par mois ; ces revenus ne lui suffisent pas d'ailleurs, puisqu'il cherche encore à emprunter de M. Tessier, son cousin. M^me^ Casault lui rappelle qu'il est majeur et qu'il peut disposer de lui comme il l'entend, aller où il veut mais, en guise d'encouragement, elle ajoute : « Pense à l'auréole de gloire que tu auras en revenant au Canada avec le titre de bachelier. »[32]

En août, toutefois, il semble vouloir tenter un nouvel effort car, M. Rameau de Saint-Père, dans une lettre à M. Tessier, donne de très bonnes nouvelles de lui ; il l'a vu dans les dispositions « les plus désirables pour un jeune homme : celles de se tourner à l'étude avec ardeur, pour (se)préparer à l'examen du baccalauréat ».[33]

---

29 Anecdote citée par Charles Ab der Halden, *Nouvelles études . . .*, 117.

30 ASQ – Jouby à Hamel, 8 octobre 1860.

31 ASQ – *Id.*, 24 septembre 1861.

32 Papiers Buies, M^me^ Casault à Buies, 12 avril 1861.

33 *Id.*, 12 août 1861.

Les biographes de Buies mentionnent qu'il s'est inscrit à la Faculté de droit de Paris. Or, rien n'est bien sûr à cet égard. Le nom de Buies ne figure pas au registre des étudiants ; il fut peut-être auditeur bénévole. Il est cependant certain que, n'étant pas bachelier, il se voyait refuser l'admission régulière à la Faculté de droit. Il est possible qu'il ait assisté à quelques cours puisqu'il voulait faire son droit à Paris, mais rien de plus. Toutefois, il a « travaillé dans une étude d'avoué » en 1860, à Paris ; de là à s'inscrire en pensée à la Faculté de droit, il n'y a qu'un pas !

Cependant, la Sorbonne comporte d'autres Facultés, notamment celle des Lettres que Buies a sûrement connue. Il y est même allé assez souvent assister à des cours de Patin, de Saint-Marc Girardin, de Demogeot, durant les deux années d'études libres qu'il a suivies après ses trois années d'études à peu près régulières du lycée.[34]

Enfin, en novembre 1861, après un quatrième échec à l'examen du baccalauréat, il n'y a guère lieu de songer à une reprise heureuse. Buies se décide donc à revenir au pays qu'il a quitté depuis plus de six ans. Le 14 janvier 1862, M^me^ Casault, sans doute dans l'espoir de mettre fin à une vie si aventureuse, envoie à son neveu « le numéraire nécessaire à son retour au Canada », en lui recommandant de prendre une place de deuxième classe, de choisir un bâtiment solide et bien commandé, de ne pas monter sur le pont le soir, et surtout, *d'aller à confesse* avant de quitter Paris. Elle le prévient de son peu de moyens et l'encourage à se mettre à l'œuvre dès son arrivée.[35]

Buies, d'ailleurs, lui avait dit qu'il prenait sur lui la responsabilité de son retour et qu'il revenait avec l'espoir de se créer un avenir.

Que sera cet avenir ? De quoi demain sera-t-il fait ? Buies ne devait jamais jurer du lendemain qui n'a guère été sûr, pour lui, durant toute sa vie.

---

34 BUIES, *Revue Nationale* 1895, « Chronique ».

35 Papiers Buies, M^me^ Casault à Buies, 14 janvier 1862.

CHAPITRE III

DE PARIS À MONTRÉAL

Depuis son départ du Canada, en janvier 1856, Buies a vu de nombreux pays : la Guyane, l'Angleterre, la France, l'Italie. Il a visité plusieurs villes importantes de l'époque : Nouvelle-Amsterdam, Dublin, Londres, Paris, Turin, Messine, Naples, Marseille. Il est désormais connu en France, puisqu'il est l'un des personnages principaux des *Souvenirs d'une chemise rouge*, paru en 1861. C'est à Paris qu'il a passé la plus grande partie de ces six années dont quatre hors des murs du lycée, donc en toute liberté. Même au lycée, l'agitation politique et anticléricale pénètre largement dans les salles d'étude. Les externes apportent aux heures de classes des nouvelles orales ou écrites. On se passe en secret le *National* et la *Réforme* ou le *Charivari* de Rochefort. La lutte politique et religieuse n'est pas encore ouverte mais c'est uniquement parce que la censure de Napoléon III est extrêmement sévère. En dehors du collège, notre étudiant a vécu véritablement le roman d'un jeune homme pauvre, dans un climat intellectuel et moral qui imprègne toute sa vie.

Quel est ce climat ? Quelles sont les idées qui ont cours en France vers 1860, les théories qu'on enseigne dans les chaires d'universités, qu'on répand dans les journaux et les livres, qu'on discute dans les cafés ?

C'est une ère d'inquiétude, de confusion, d'agitation et de divisions ; même les doctrines catholiques s'accommodent

assez bien d'un libéralisme hautain. On croit, mais encore d'une foi toute romantique. Lamennais, Montalembert, Dupanloup, Lacordaire cherchent à unir la religion et la liberté, à détacher la religion du pouvoir temporel, à rapprocher l'église du peuple.

Républicains et royalistes, libéraux et ultramontains, partisans de la culture païenne et protagonistes de la culture chrétienne s'entre-déchirent à qui mieux mieux. Aux parfums de Rome s'entremêlent les odeurs de Paris. C'est Hugo contre Veuillot et Dupanloup contre de Gaume. On discute déjà âprement du dogme de l'Immaculée Conception et de l'infaillibilité du pape (contre laquelle tout de même se prononcent 136 évêques) ; la publication du *Syllabus*, condamnant les sociétés modernes, provoquera bientôt chez les catholiques des réactions déplorables qui iront jusqu'à de retentissantes défections. On ne parvient pas toujours à chanter à l'unisson le *credo* scientifique, le *credo* socialiste et le *credo* catholique.

Les ennemis de Rome ne manquent pas non plus. Ils demandent la séparation de l'Église et de l'État. Le prêtre à la sacristie où il doit se confiner à la lecture de son bréviaire. L'Église est trop riche. L'Église est gênante aussi, car elle combat avec ardeur les nouvelles doctrines ; elle retarde le progrès de la Science, de l'Art. Elle croit encore aux mystères.

Cette époque qui vient d'apprendre le *Catéchisme positiviste* de Comte est tout imprégnée de matérialisme ; il sévit surtout en histoire avec Taine qui lance des principes de ce genre : « Dès qu'un fait est miraculeux, il est faux. »[1] Rappelons que Taine, peu suivi aujourd'hui, a inspiré l'enseignement de l'histoire et de la littérature pendant la seconde moitié du XIX^e^ siècle. Nous avons vu que Buies connaît à fond sa théorie des conditions, théorie tout à fait matérialiste. C'est encore lui qui enseigne si nettement le panthéisme : « À travers eux (les eaux, le ciel, les montagnes) apparaît la puissance uniforme qui se déploie par la variété et les transformations des choses, la grande mère féconde et calme que rien

1 TAINE, *Introduction à l'Histoire de la littérature anglaise*, 1856.

ne trouble, parce que, hors d'elle, il n'y a rien. »[2] Pour lui, la religion et la science sont incompatibles ; on nuit à l'une et à l'autre en essayant de les confondre. Il prétend encore que la souveraineté pontificale est pernicieuse, « que si l'Italie ne veut pas rester une promenade à oisifs, un spectacle de curieux, un séminaire de chanteurs, un salon de sigisbées, une antichambre de parasites, elle est obligée de devenir une armée de soldats, une compagnie d'industriels, un laboratoire de savants, un peuple de travailleurs. »[3] Ajoutons que Taine appartient à l'époque romantique par le goût de la nature qu'il conserve délicat et puissant. La nature, c'est « la chimiste éternelle », « plus belle que la femme ». Il a trouvé des formes nouvelles pour décrire les mouvements et les aspects des eaux, la campagne avec ses bruits et ses couleurs, ses bois, ses rivières, ses rochers, ses herbes. Plus que tout au monde, il a aimé les arbres. Nous retrouverons plus tard, chez l'écrivain canadien, toutes ces traces.

Et d'autres encore qui viennent d'un auteur beaucoup plus dangereux que Taine, de celui qui représente vraiment Voltaire au XIX^e^ siècle, avec quelque chose d'encore plus raffiné. Point n'est besoin de remonter un siècle plus tôt. Nous retrouvons en lui tout l'arsenal du libéralisme ; ses tactiques sont même plus dangereuses parce qu'elles s'enveloppent de douceur et de sympathie. Voltaire rompait des lances avec ses ennemis. Renan les attire à lui pour mieux les détruire à l'aide d'un poison doucereux qu'il distille dans leur âme. Il a trouvé moyen de s'attaquer à la foi, aux dogmes, aux prêtres, de nier le surnaturel, le miracle. Selon lui, les religions sont toutes fausses ; seul le sentiment religieux est vrai ; il consiste en une sorte d'orientation vers la divinité, ce qui permet de trouver du divin partout dans le monde, même en l'homme, tout en niant Dieu.

Matérialiste, cette époque est encore socialiste. Les lettres viennent, avec la révolution, à la défense du peuple.

---

2 *Id., Voyage en Italie*, 1855, II, 553.

3 *Id., ibid.*, I, 408.

Au nom de l'égalité des citoyens, on interdit la mendicité. L'accent humanitaire, concevable dans le roman avec George Sand et Zola, envahit même le théâtre et l'histoire. L'homme du peuple est tout bon. On défend avec ardeur la liberté individuelle et collective. Michelet exalte Jacques Bonhomme et, de son rocher de Guernesey, Hugo dirige la campagne de fraternité universelle après avoir demandé pour son pays la liberté de l'enseignement et des écoles publiques gratuites. Karl Marx publiera bientôt son *Capital* (1867).

En poésie, le romantisme et le naturalisme se disputent les suffrages. Hugo et Lamartine l'emportent encore sur Leconte de Lisle et Théophile Gauthier, mais la « philosophie » remplace l'inspiration de l'âme et de la nature. C'est même en son nom qu'on essaie de faire descendre l'homme du singe, de peur de reconnaître son ascendance divine.[4] En critique littéraire, Sainte-Beuve publie ses *Causeries du Lundi*, sortes de chroniques touchant les questions littéraires du jour ; il y montre beaucoup d'aisance et de légèreté ; ses analyses pénétrantes et nuancées connaissent un succès général.

Le trait commun de l'époque, c'est que tous exaltent le progrès, l'avenir ; ils chantent leur foi en la Science qui connaît un essor triomphant. L'incrédulité est générale et le sarcasme facile contre l'empereur, le pape, l'Église, les prêtres, particulièrement les Jésuites. Voltairianisme ? Peut-être, car au fond de tout Français de toutes les époques connues, à partir de Jean de Meung et de Rabelais, en passant par Pascal et Molière pour aboutir à Renan et à Anatole France, il existe toujours un esprit qu'on se plaît à appeler voltairien mais qui est simplement gaulois. C'est le courant « libertin » qui s'oppose au rationalisme et surtout au jansénisme d'une si grande sévérité morale.

La vie mondaine est aussi très intense, mais les « salons » ne sont plus à la mode. La littérature est descendue parmi le peuple et elle habite maintenant les cabarets et les cafés. Buies les a fréquentés, peut-être plus que les salles de cours.

---

4 DARWIN, *De l'Origine des espèces*, 1859.

C'est là qu'il rencontre les railleurs, les boulevardiers qui amusent la nation et qui fournissent les plaisanteries qui tuent si bien leur homme en France, fût-il empereur, archevêque ou ministre. Partout la jeunesse s'agite, réclame des réformes, une place plus large dans l'administration, une liberté plus complète. À dix-huit ans, notre compatriote a beaucoup vu et beaucoup entendu. A-t-il bien retenu ?

Or, après avoir promené six ans durant sa curiosité presque universelle, son besoin de remuement, son imagination inquiète et ardente, son goût du plaisir, il rentre au pays.

Le décor change considérablement.

S'il a assisté, en France, comme à un élargissement de la morale, à un affranchissement de la religion, il tombe, au Canada, en pleine réserve ultramontaine et au milieu d'un état social que les Français avaient oublié depuis près d'un siècle. À Montréal, M^gr^ Bourget, le plus romain de tous nos évêques, domine la hiérarchie ; le clergé dirige seul l'instruction primaire, secondaire et supérieure ; il se mêle à la politique et souvent l'inspire ; il contrôle la presse. La population canadienne, en majorité rurale, lui est aveuglément soumise. C'est la France de l'ancien régime.

Au milieu de ce fief bien ordonné, se dresse, à Montréal où Buies s'installe, un centre de résistance, repaire du libéralisme français. La garnison descend en ligne directe de notre Académie voltairienne de 1778 ; elle se compose des fils spirituels de notre Révolution de 1837, c'est-à-dire de ces esprits réclamant l'indépendance universelle qui, autour de la métropole, ont essayé de secouer le joug anglais et la bureaucratie tyrannique. Écrasés sur les champs de bataille, les Canadiens français ont cherché à regrouper leurs forces sur un autre terrain et se sont efforcés de remédier à leur manque de ressources intellectuelles. C'est par l'esprit qu'ils résolurent de vaincre et ils ont multiplié les cercles littéraires. Ce fut chez nous une sorte de « Renaissance ». De jeunes fervents de la littérature française, parmi lesquels Antoine Gérin-Lajoie, fondent donc, le 17 décembre 1844, l'Institut Canadien de Montréal. D'autres villes imitent ce mouvement et, dix

ans plus tard, la province de Québec compte une centaine de ces cercles d'études, sortes d'Académies, où se réunissent les hommes les plus instruits de chaque localité ; c'est le rendez-vous des journalistes, des étudiants, des hommes de profession, des politiciens.

L'Institut de Montréal a été le berceau de cet éveil littéraire au Canada. Lors de la première séance, les membres avaient déterminé clairement le but de leur entreprise : « chercher la force qui naît du travail commun, s'instruire et s'habituer à la parole au moyen de la discussion ».[5]

Malheureusement, en prêchant l'étude des auteurs français, on est allé trop loin et l'on a voulu adopter leur philosophie, accomplir une sorte de « Réforme ».

En Europe, on sait que la Renaissance et la Réforme ont exercé l'une sur l'autre une influence considérable. Ainsi, la Renaissance met à la mode l'étude passionnée des Anciens qu'on se met à fouiller éperdument, sans discernement. D'autre part, les humanistes enfiévrés, très fiers de leur science, adhèrent en grand nombre au mouvement de Luther qui, après avoir dénoncé les indulgences et proclamé le libre examen, ira jusqu'à prêcher la révolte ouverte contre l'Église, le pape, les évêques. Ces courants divers rejoignent manifestement l'école libérale française du XIX^e^ siècle.

Or, c'est là que s'inspirent nos réformateurs de 1850.

Ils étudient et admirent les œuvres de Voltaire, de Diderot, des Encyclopédistes et, plus tard, du Victor Hugo de la deuxième manière. Tant que cette admiration se borne à la forme littéraire, c'est-à-dire à la correction du style, à la pureté de la langue, à la perfection artistique, l'Église ne proteste pas ; elle laisse publier dans les journaux de petits poèmes de Voltaire et même inscrit quelques-uns de ses ouvrages au programme d'étude du Séminaire de Québec par exemple.

Cependant, comme le constate Louis-Olivier David « le souffle de la liberté qui passait à travers le monde secouant

---

5 LAREAU, *Histoire de la littérature canadienne* (Montréal 1874) 55.

tous les pouvoirs, tous les trônes, avait pénétré sur nos rivages et agitait les esprits ».[6] On s'attachait à étudier les idées, la philosophie, la morale des auteurs libéraux français et c'est ce deuxième courant de la « Renaissance » canadienne que l'Église s'est appliquée à détruire.

Ces idées, au reste, venaient directement de la France, importées par des visiteurs ou transmises par diverses communications littéraires. On se rappelle qu'en 1760 nos pères sont restés assez isolés de l'ancienne mère patrie. Seuls quelques agents français réussirent à s'infiltrer chez nous au moment de la révolution américaine. Au début du XIX^e^ siècle, de rares productions françaises nous parviennent par la voie de l'Angleterre et des États-Unis ou par l'entremise de voyageurs. Les droits de douane sont prohibitifs. On copie les livres à la main et on ne les prête qu'aux amis les plus intimes. La diffusion va cependant croissante.

Parmi les Français les plus connus qui sont demeurés au Canada, nous pouvons signaler Fleury Mesplet et Valentin Jautard. Ils ont mené une lutte assez vive contre l'autorité civile et religieuse. D'autres sont venus, mais ne sont pas restés, comme Marmier et Ampère. Il faudrait aussi mentionner Isidore Lebrun, grand ami des Canadiens, qui publiait, sur notre compte, vers 1830, une série d'articles très flatteurs dans le *Constitutionnel* ; plus tard, il en fit son *Tableau des deux Canadas*. Il est même venu quelques missions culturelles françaises, notamment celle de Vattemare, envoyée par Louis-Philippe en 1847, en vue d'encourager l'échange de livres.

En direction inverse, bon nombre de nos compatriotes ont séjourné en France, et ils en ont rapporté des idées plus ou moins avancées. Ils appartiennent à peu près tous d'ailleurs à l'Institut, si l'on excepte quelques abbés.

En tête, vient M. Rodier, notre premier importateur canadien-français, ancien maire de Montréal qui, à son retour,

---

6 DAVID, L.-O., *Le clergé canadien – sa mission, son œuvre* (Montréal 1896), 29.

écrit un article très sévère contre les « moines féroces et fanatiques ».[7] François-Xavier Garneau rapporte lui aussi quelques idées républicaines et anti-jésuites. Louis-Joseph Papineau passe également cinq années en France de 1839 à 1844 ; il y devient l'ami et le confident de Lamennais qu'il visite chaque semaine dans sa prison. Le célèbre abbé est à ce moment en rupture ouverte avec l'Église et surtout avec Rome qui a condamné son libéralisme. Papineau fait aussi la connaissance de Béranger et de Louis Blanc. On sait tout ce que le révolutionnaire canadien a recueilli de ces relations.[8]

De 1845 à 1852, Garneau publie son *Histoire du Canada* qui attire les éloges de maints Français, entre autres Isidore Lebrun, Henri Martin, Montalembert. Nul ouvrage n'a plus fait pour répandre le nom du Canada et pour réchauffer les relations franco-canadiennes. Des visites s'organisent. De l'Institut Canadien de Montréal part Joseph-Guillaume Barthe, chargé d'amorcer des échanges avec l'Institut impérial de France ; il doit également solliciter de ses cinq Facultés quelque sympathie littéraire par une « fervente et patriotique prière ».

Le Dr J.-Émery Coderre, président de l'Institut Canadien, adresse une demande officielle d'incorporation à la célèbre académie : « L'Institut de France distribue la lumière à l'univers, tandis que l'Institut Canadien la demande au monde entier ; l'Institut de France n'admet dans son sein que les illustrations des sciences et des arts, l'Institut Canadien appelle à lui tous ceux qui ont besoin d'instruction ; l'Institut de France veille, non pas sur une nation, mais sur le monde, tandis que l'Institut Canadien travaille silencieusement à relever un tronçon de nationalité laissé comme une épave sur un point ignoré du globe. »

Pendant ce temps, Barthe poursuit son travail et il cherche des votes en faveur de son « association littéraire et d'arts et

---

7 *Le Canadien*, 3 juillet 1832.

8 *Nouvelles Soirées canadiennes*, octobre 1896, p. 433. LUSIGNAN, A., « Nos premiers rapports littéraires avec la France ».

métiers ». Guizot, sollicité de donner son appui, répond qu'il est à la campagne, à Val-Richer, et qu'il ne pourra assister à la séance à laquelle se discutera la question de l'affiliation.

Villemain se montre fort sympathique. Thiers approché répond : « mes travaux personnels absorbent tout mon temps, ceux de l'Institut me sont presque entièrement étrangers et, n'assistant que fort rarement à ses séances, je n'exerce aucune influence sur ses délibérations ». M. de Courlon, baron de Montgaudry, neveu de Buffon, fait don d'une gravure de son oncle illustre. La princesse Mathilde fait dire son regret de ne pouvoir être utile.

Enfin, malgré tant de froideur, Barthe réussit son entreprise et, en juin 1854, l'Institut de France sanctionne son alliance avec notre « corps littéraire mais national avant tout ».[9] Le livre blanc de cette mission, paraissant à Paris l'année suivante, vient mettre au jour toutes les négociations.

1855 est aussi l'année de l'Exposition universelle à Paris et le Canada y prend une part officielle. Il y est représenté par l'un de nos meilleurs publicistes de l'époque, Jean-Charles Taché qui, à cette occasion, prépare et distribue généreusement son *Esquisse sur le Canada*. C'est dans la même intention que Hector Langevin publie son *Essai sur le Canada*.

Il n'en fallait pas plus pour attendrir les cœurs français et créer un courant fort sympathique à l'égard de cette Nouvelle-France qui avait su ne pas mourir. Même le gouvernement s'émeut et Napoléon III envoie sa célèbre mission qui arrive au Canada le 13 juillet 1855 à bord de *La Capricieuse*. M. de Belvèze, le capitaine, est salué sur nos bords comme un sauveur et il conquiert tous les cœurs. Banquets, discours, poèmes (entre autres *Le vieux soldat* de Crémazie) saluent son passage. À Montréal, évidemment, le commandant français est invité à l'Institut Canadien ; il refuse la première fois,

---

9 BARTHE, J.-G., *Le Canada reconquis par la France* (Paris 1855), *passim*. RUMILLY, R., *Papineau* (Montréal 1944), *passim*.

craignant de trouver dans cette « nombreuse réunion d'hommes jeunes et ardents des tendances à aborder des questions politiques », mais il finit par céder : « Je n'ai voulu accepter qu'à la condition qu'on resterait dans les limites des idées littéraires et artistiques qui sont le but ostensible de l'institution. Tout a été parfait et convenable et le gouverneur général m'a même su gré d'avoir saisi l'occasion de ramener cette institution à son véritable caractère. »[10]

Sir Edmund Head, le gouverneur général, craint donc l'Institut, qui a assez mauvaise réputation puisqu'il sent le besoin de prévenir le distingué visiteur français contre lui. On y fait de la politique et de la politique fort dangereuse. En effet, on continue de s'en prendre à la constitution monarchique anglaise ; on prêche ouvertement l'annexion aux États-Unis, pays de la Liberté, du Progrès. On y discute d'une république canadienne, de démocratie universelle. *Le Pays*, organe libéral officiel, successeur de l'*Avenir* de Dorion, « représente dans la politique ce que l'Institut représente dans le corps social : l'indépendance de la raison humaine ».[11] À ce moment, d'ailleurs, l'Institut possède un immeuble, rue Notre-Dame, une bibliothèque de 7,000 volumes, une salle de lecture où parviennent les journaux les plus importants du monde, une cinquantaine ; il groupe 480 membres parmi lesquels s'en trouvent d'éminents par leur position sociale ou leurs connaissances : Louis-Joseph Papineau, L.-A. Dessaulles, Rodolphe Laflamme, Gonzalve et Joseph Doutre, le docteur Côté.

Il est aussi connu que l'Institut a des accointances avec la société politique secrète de Montréal, appelée les Francs Frères dont le siège est situé au coin nord-ouest des rues Sainte-Catherine et Sanguinet. Celle-ci n'admet que les libéraux authentiques et impose un rituel d'initiation semblable à celui des Francs-Maçons. Environ deux cents membres

---

10 Rapport du commandant de Belvèze, *La Capricieuse*, cabinet du ministre, Bureau des mouvements, 1er novembre 1855.

11 *Le Pays*, 6 février 1862.

de l'Institut, dont Joseph Doutre, en font partie en 1854. C'est une alliance des plus compromettantes.[12]

L'Institut Canadien forme donc un îlot de résistance qui défend les idées libérales avec ardeur mais sans espoir. C'est une sorte d'insurrection qui n'a guère plus de chance de succès que celle de 1837-1838. Le fort est battu en brèche de toutes parts. Aux premiers rangs des assaillants, montent le clergé dirigé par M^gr^ Bourget et les ultramontains ayant à leur tête Testard de Montigny, ancien zouave pontifical, qui fonde l'Institut canadien-français en face de l'autre et pour renverser l'autre. M^gr^ Bourget a déjà demandé à l'Institut d'accepter un aumônier et de ne pas recevoir les journaux qui combattent la puissance temporelle du pape. Ces requêtes sont refusées. En 1858, un mandement de l'évêque, première attaque, a déjà provoqué 140 défections.

C'est en plein milieu de cette querelle, maintenant engagée à fond, que Buies, jeune homme de 22 ans, descend du train à Montréal. Dans quel camp va-t-il se ranger ? Il ne peut sûrement pas rester neutre avec ce tempérament bouillant qu'on lui connaît. Quant à aller du côté de l'Institut canadien-français, clérical, ultramontain, conservateur, dirigé par un ex-zouave, il n'y faut pas songer.

Il ne reste qu'un parti : celui de l'Institut Canadien, champion de la liberté, du progrès, de la tolérance, de la démocratie. Buies l'embrasse avec fracas.

L'abbé Hamel avait fait à propos du jeune étudiant à Paris cette prédiction judicieuse : « Je suis persuadé que maître Buies, s'il ne fait pas plus tard le malheur du Canada, y travaillera activement ; il sera un des plus rudes fléaux de la société canadienne. Voici sur quoi je me base : Buies a des avantages extérieurs, beaucoup d'imagination, et il écrira bien ; il a bonne mine et fera certainement un orateur agréable ; enfin, il viendra de Paris avec un petit titre et avec un fatras d'érudition inconnu de nos orateurs politiques. Avec

---

12 *Bulletin des Recherches historiques*, XXXVI, 211.

tout cela et le prestige qui s'attache chez nous à tout ce qui vient de Paris, Buies fera certainement son chemin. » [13]

Sans hésiter, notre « retour de France » revêt sa chemise rouge et monte en première ligne, au journal *Le Pays*, où il « vide sa cervelle et son cœur pendant huit ans ».[14]

C'est dans cette sorte de barricade qu'il fait ses premières armes en terre canadienne.

---

13 Archives du Séminaire de Québec – Lettre Hamel à Casault, 14 janvier 1858.

14 BUIES, *Réminiscences. Les jeunes Barbares*, p. 38.

CHAPITRE IV

COUPS DE FUSIL ET DE CANON

Le jeune Ruy Blas entre donc sur la scène canadienne avec effraction. Il y affiche beaucoup de panache et de détermination. Voici bien son programme : « Mes convictions sont arrêtées (au sujet de Garibaldi) et je suis décidé à montrer ouvertement ce que je pense . . . Mon intention est de me produire dans les journaux ; l'hiver prochain, je donnerai des *lectures* (conférences) à l'Institut. » [1]

Pour faire scandale à cette époque au Canada français, Buies ne pouvait mieux choisir que de faire l'éloge de l'adversaire du pouvoir temporel du pape : Garibaldi. Notre « chemise rouge » ne recule pas devant ce danger ; mais inscrire son nom au bas d'une pièce de ce genre, c'était commettre le harakiri ! Il n'ose pas. Cependant, il est impossible de se tromper sur la paternité de l'œuvre. Si elle n'est pas signée, elle est facilement reconnaissable parce que nul autre que Buies au Canada ne pouvait écrire de la sorte à cette époque : « Au commencement du dix-neuvième siècle, il n'y avait dans le monde qu'une chose, l'empire ; qu'une idée, la révolution ; qu'un homme, Napoléon . . . On voyait dans l'ombre se remuer confusément une masse sombre, c'était le peuple. On ne connaissait que le pouvoir, on

[1] Papiers Buies, Buies à Tessier, Montréal 1862.

connut le droit . . . Garibaldi paraît ! À ce nom, les cœurs italiens s'ouvrent et tressaillent ; ce qu'ils veulent, c'est l'Italie-une ».[2]

Buies, au reste, ne cherche pas trop à se cacher. Il laisse à la Rédaction le soin de préciser dans une note que l'auteur « paraît être très au fait des événements dont il parle ». Il semble même vouloir dissiper toute équivoque dans la deuxième tranche de son article lorsqu'il affirme : « Je les ai vus de près (les zouaves à Castelfidardo) ; j'en ai connus un bon nombre . . . J'ai connu un bataillon entier (de chemises rouges) formé d'étudiants et de commis milanais. » [3]

Dans l'entre-temps, Buies ne vit plus qu'à l'Institut. « Nous étions des compagnons d'étude, de plaisirs, de . . . tout ce que vous voudrez, raconte-t-il plus tard . . . Les radicaux, les intransigeants, les irréconciliables, les enragés de la phalange de 1863 ne comprenaient que sept à huit furieux. »

« Nous étions une génération d'audacieux, des écrivains en germe, mais téméraires, qui ne reculaient devant rien, qui osaient tout aborder, à ce point que nous avions fondé un cénacle, oh ! le glorieux cénacle, dans lequel, j'étais chargé de faire, moi, . . . des cours d'économie politique . . . nous allions jusqu'à faire des vers anglais, nous, l'espoir de la langue française, mais nos vers finissaient toujours par la même rime, en *y*, telles que *my, sy, ty, py* et même un peu souvent en *rye*. » [4]

Buies professeur d'économie politique, quelle ironie ! Surtout qu'il compte, parmi ses élèves, le jeune Laurier qui va bientôt obtenir son baccalauréat *cum laude* de l'université McGill (en 1864).

Le 27 décembre, le jeune économiste donne une conférence sur *L'avenir de la race française en Amérique* dans la grande salle de l'Institut qui contient 7 à 800 personnes. Sur l'es-

---

2 *Le Pays*, 21 octobre 1862.

3 *Id.*, 31 octobre 1862.

4 BUIES, Arthur, *Une Évocation*, conférence faite à la salle de *La Patrie* (Montréal 1883) 4 et 5.

trade, en arrière de la tribune, pend un gigantesque candélabre, haut d'une vingtaine de pieds, qui lance 50 jets de gaz et qui éclaire magnifiquement les armes de l'Institut, peintes avec beaucoup de talent sur une toile de 19 pieds. *L'Apollon du Belvédère* et la *Vénus de Milo* sont placés aux deux extrémités de l'estrade ; la Nymphe de Fontainebleau et le groupe de Laocoon reposent sur des piédestaux, de chaque côté de la salle. C'est un don de Napoléon III.[5] Une multitude de gravures, don du prince Louis-Napoléon, ornent les murs du cénacle.[6] Sur l'estrade monte un grand jeune homme à la chevelure relevée, au visage noble. Il a déjà beaucoup de prestige et il débite des phrases à effet, à la Victor Hugo ; il est rédacteur au *Pays*, organe de l'Institut. Les murs de la salle frémissent quand résonnent des phrases de ce genre : « Un homme devient loi, la corruption se fait règle ». L'orateur exalte le peuple : « il est nous, nous sommes lui . . . chaque député canadien a sur son siège devant lui la nation, derrière lui la nation, à ses côtés la nation ; elle le suit, elle le presse, elle l'entoure partout ; elle se résume en lui, ils se pénètrent l'un l'autre. »

Voilà un élément nouveau dans la littérature canadienne : le style. Un écrivain nous est né. Particulièrement en économie politique, nous avions les études très sérieuses mais fort lourdes d'Étienne Parent. Toutefois, personne jusqu'à présent n'avait parlé d'agriculture, de fiscalité, de marchés, d'encouragement public aux entreprises, de la création d'industries, de fondation d'écoles de génie et d'agriculture avec autant de verve, de force et de correction.

Le seul danger c'est que l'esprit libéral que l'auteur rapporte de France et qu'il nourrit à l'Institut ne vienne gâter sa carrière. Mais, pour le moment, le jeune homme ne donne guère d'inquiétudes ; il semble écouter les conseils de ses tantes qu'il a visitées au cours de l'été et de ses anciens maîtres. Il

---

5 *Annuaire de l'Institut Canadien de Montréal*, (1886), 5.

6 *Le Pays*, 6 septembre 1862. Louis-Napoléon donne 5,000 gravures à l'Institut.

adresse donc au clergé cette noble apologie : « Admirable effet des volontés providentielles ! Lui qui devait être exposé aux premiers coups, lui qui devait être l'objet de toutes les violences, lui qui devait porter le poids de toutes les haines de l'étranger fut le seul qui sût concentrer la force vivante de la nation et résister aux empiètements de la conquête. Il fut le peuple, il fut la résistance, il fut l'avenir . . . Et pourquoi s'étonnerait-on de le voir aimé, vénéré, béni puisqu'avant tout, il fut national et dévoué ? Pourquoi s'étonnerait-on de son influence, si cette influence a été notre salut ? »

Mais, comme il est encore assez nouveau membre de l'Institut et qu'il ne veut pas trop déplaire aux anticléricaux Dessaulles, le président Doutre, le financier Blanchet, l'âme des lieux, il concède qu'en d'autres pays le clergé qui se met le nez dans toutes les branches de l'éducation abuse de ses pouvoirs. Pourtant, il se reprend vite : « Ce qui serait un abus chez un autre peuple est chez nous une force, un moyen, une des formes de notre nationalité. C'est à ce titre que nous devons nous rallier au clergé comme à un drapeau et le soutenir comme le meilleur appui, le principal défenseur de nos droits. »

Bien pourvue d'écoles, appuyée sur le clergé, notre nationalité doit s'inspirer aux sources françaises. À cet égard, l'orateur constate qu'un commencement de relations s'est prodigieusement développé depuis quelque temps. Tous les ans, un certain nombre de jeunes gens vont étudier, non pas à Oxford, non pas à Cambridge, non pas à Dublin, mais à Paris « dans la vieille, dans l'immortelle France et ils en reviennent pleins d'amour pour elle et, par conséquent, de dévouement pour leur pays ; ils en reviennent après s'être trempés dans les sueurs du travail et les éternelles espérances de l'avenir, rendre à leur patrie tout ce qu'ils ont acquis, lui donner avec joie le fruit de leurs travaux . . . ».[7]

Toutes les œuvres de Buies sont en germe dans cette première pièce. Sa vie entière, il la consacrera à son pays : C'est en faveur de ses compatriotes qu'il ne cessera de de-

---

7 *Id.*, 29 et 31 janvier 1863.

mander une meilleure instruction, de nouvelles écoles, des institutions politiques plus jeunes et plus vivantes. Quand le clergé s'opposera à ces projets, il n'hésitera pas à l'attaquer : quand il les secondera, il le défendra avec vigueur.

Son autre amour, c'est la France ; il découle du premier, car, pour lui, c'est en France que nous devons puiser notre nourriture intellectuelle. Les influences françaises, sur Buies, n'ont jamais cessé de s'exercer ; cependant, il est remarquable de constater qu'il est toujours resté profondément canadien. Il aime la France pour mieux aimer le Canada : il s'est formé aux disciplines françaises pour mieux servir son pays.

Et il continue de travailler fébrilement. En février 1863, il écrit deux articles contre la *Minerve*, journal conservateur et ultramontain. Le 12 mars, il donne une nouvelle conférence à l'Institut sur la *Situation politique au Canada* ; il y étudie notre régime éducatif, financier et administratif. Il est fort applaudi et si goûté que le citoyen Blanchet, pilier de la maison, appuyé par Gonzalve Doutre, propose que l'Institut offre des remerciements à M. Buies et fasse publier son étude. La résolution qui mentionne les efforts et le dévouement de l'auteur « à la cause de l'Institut et du Progrès », est adoptée à l'unanimité.[8]

La semaine suivante, autre conférence de Buies sur *la composition de la Législature et ses conséquences*.[9] Si bien que le 9 mai, il est élu secrétaire-correspondant de l'Institut. Puis, ce sont les vacances bien méritées.

À la rentrée d'automne, l'Institut tente un suprême effort en vue de régler avec l'ordinaire la question de sa bibliothèque. M^gr^ Bourget en a interdit l'usage. Or, en octobre, on nomme un comité composé du D^r^ Coderre, de M^e^ Joseph Doutre, de M^e^ Wilfrid Laurier, et du D^r^ L.-A. Dessaulles et on le charge de « s'enquérir des moyens propres à aplanir les difficultés survenues entre Sa Grandeur M^gr^ de Montréal et l'Institut ».

---

8 *Id.*, 14 mars 1863.

9 *Id.*, 19 mars 1863.

La liste des livres, soumise à l'évêque, comporte une vingtaine d'ouvrages philosophiques et scientifiques, mais pas de romans immoraux.[10] Par déférence et par esprit de conciliation, les délégués apportent le catalogue de la bibliothèque, le remettent à Monseigneur et lui demandent de marquer les livres à l'Index, lui promettant de les retirer ou de les mettre sous clef de façon que personne ne les lise sans autorisation spéciale de l'Église. L'évêque garde le catalogue, promet de l'étudier et laisse partir les envoyés non sans espoir de rapprochement.

La vie intellectuelle reprend intense. Le 12 novembre, conférence de Buies sur *Le Progrès et la Raison*. Quinze jours plus tard, soit le 28, il est le premier à prendre part à un débat sur la question suivante : « Le système actuel d'éducation est-il vicieux ? » On profite de l'occasion pour dénoncer l'ignorance, l'esprit d'envahissement et l'intolérance du clergé.

M^gr^ Bourget, en mars, renvoie le catalogue de la bibliothèque à l'Institut. Les pages sont intactes. L'évêque n'a indiqué aucun livre à retrancher ni à détruire. Il exige une soumission absolue et sans condition.[11] Les esprits s'échauffent et Buies ne peut certes rester au dernier rang. Le seul fait d'avoir porté la chemise rouge des armées de Garibaldi lui crée un grand prestige à l'Institut. Il est l'homme-drapeau du libéralisme canadien. Les attaques ne manquent pas contre lui. Une brochure vient de paraître, rédigée par un nommé Huot qui, lui aussi, est passé par la France, mais si peu. (L'abbé Hamel l'a renvoyé au pays avant qu'il ne subît une influence néfaste !) Dans son pamphlet contre le libéralisme, il s'en prend directement à Buies : « Tout dernièrement encore, un jeune Canadien du nom de Buies, dernièrement arrivé de l'armée de Garibaldi, et avec lequel il a contribué à chasser le roi de Naples, à menacer les états du Saint-Père, à crier : *Rome ou la mort*, lecturait

---

10 *Annuaire de l'Institut* . . . (1866) 23.

11 DAVID, L.-O., *Histoire du Canada* (Montréal 1867-87), 114 et suiv.

(*sic*) devant ce même Institut et les Rouges de l'écouter, de l'admirer, de prôner à qui mieux mieux ce jeune garibaldien que je rougis d'avoir pour compatriote. » [12]

L'insulte était par trop directe. On se concerta. On avisa sur les moyens de défense et même de contre-attaque. L'assaut avait été individuel ; la riposte devait être de même caractère. Et qui mieux que l'offensé pourrait s'en charger ? Au reste, l'école libérale de Montréal n'a encore rien produit, rien répandu dans le grand public. Il est temps qu'elle se fasse valoir, qu'elle propage les principes qui l'animent. Il lui faut un manifeste. Dès le 1er octobre 1864, paraît le premier fascicule des *Lettres sur le Canada*.

C'est une étude sociale, assez anodine, présentée sous forme de lettres d'un Français, Langevin, en visite au Canada, à un autre Français, M. d'Hauteville.

Buies s'y révèle davantage. On connaîtra mieux l'écrivain sincère qui aime son pays, terre de héros ignorés, qui, pendant cent ans, ont lutté contre les forces réunies de l'Angleterre et de ses colonies américaines. Et dans cette patrie, la ville qu'il préfère, celle qui lui a procuré l'impression la plus saisissante, c'est Québec ! Naples seule lui est comparable. Peu de Canadiens, à l'époque, peuvent se permettre un tel rapprochement.

Il se montre un chantre admirable de la nature ; pour lui, rien n'égale les splendeurs du Nouveau Monde. Comme nombre de Romantiques, il trouve dans toutes ces merveilles, notamment la chute de Montmorency, une preuve de l'existence de Dieu : « L'esprit . . . demande à se recueillir dans une contemplation muette du Maître de l'univers . . . »

Déïste à la façon de Chateaubriand ou de Lamartine, il est socialiste à la manière de Hugo ou de Sand : « . . . jusqu'à ce que la guerre ait disparu du code des nations, que la politique soit devenue l'art de rendre les hommes heureux et unis, au lieu de les asservir à l'ambition de leurs chefs, nous aurons

---

12 HUOT, *Le Rougisme au Canada* (Québec 1864), 38.

éternellement le même spectacle de calamités, de haines fratricides, de nations détruites les unes par les autres et de préjugés étouffant les plus simples notions d'humanité et de justice. Les hommes n'ont pas encore appris à s'aimer, malgré la grande parole du Christ . . . il n'est presque pas de héros d'un peuple qui ne soit en même temps les bourreaux d'un autre. C'est ainsi que tous les grands noms de rois, de conquérants, ont reçu le baptême du sang, c'est-à-dire qu'ils ont été les persécuteurs de l'humanité qui leur élève des autels. »

Évidemment, la Raison, le Progrès, les Sciences nouvelles, l'industrie, l'économie politique vont corriger cet état de choses et apporteront le bonheur aux hommes. « La principale cause de tous les malheurs humains, c'est l'ignorance ; mais aujourd'hui, ce Moloch ténébreux qui ne pouvait se rassasier des sacrifices des nations entières, a été brisé sur ses autels par tous les grands génies qui se sont succédés depuis deux siècles et qui ont éclairé les peuples. »

Un autre sentiment cher à l'auteur, c'est son admiration pour la France. Il lui sert encore ici un magnifique éloge, disant qu'elle sait partout se faire aimer même si elle fait souffrir, tandis que l'Angleterre, si généreuse qu'elle soit dans ses concessions d'ordre politique, ne réussit à soumettre les peuples que par les intérêts et la force des circonstances. Pour lui, la France restera toujours la mère des Arts, des Sciences et du Progrès.[13]

Jusqu'ici rien de répréhensible : de magnifiques descriptions de la nature canadienne, des envolées ardentes de jeunesse, une correction de style remarquable, toutes ces qualités fort nouvelles dans nos lettres étaient de nature à attirer l'attention sur le jeune auteur. Le couplet admiratif à la France réussirait peut-être également à lui créer des sympathies dans Paris ?

La tactique était de bon jeu. Une fois les défenseurs gagnés et endormis, il serait plus facile de faire passer les grosses pièces. En effet, six jours plus tard, paraît la deu-

---

13 BUIES, Arthur, *Lettres sur le Canada*, (Première, 1er octobre 1864).

xième *Lettre* qui reflète beaucoup plus fidèlement les idées philosophiques et sociales de l'Institut et de l'auteur.

La forme change quelque peu : il s'agit ici d'une conversation entre le Français Langevin et le Canadien d'Estremont ; mais la méthode ne varie guère : c'est une comparaison entre ce que l'auteur a connu en France et ce qu'il a retrouvé au Canada. On pouvait s'y attendre : il réclame une indépendance intellectuelle absolue. Tout admettre sans examen est le fait des ignorants : c'est la foi du charbonnier qui croit sans comprendre. Cependant, en serrant de près cette théorie, on arrive à exiger que chacun rejette les données de la foi sans examen, qu'il se fasse sa propre opinion, qu'il arrive à sa propre vérité. C'est prêcher le libre examen, la pensée libre, sinon la libre-pensée. En voulant libérer l'esprit de l'esclavage des vérités toutes faites, il le repousse dans une autre erreur, celle du protestantisme qui n'admet rien sans contrôle personnel.

Voici donc cette apologie du libre examen à laquelle Hugo n'aurait certes pas refusé l'*Imprimatur* :

« Chaque peuple a des instincts et des mobiles divers. En France, la tendance générale est vers le progrès social, vers une indépendance intellectuelle absolue qui permette à chaque homme de se rendre compte de ses pensées, de ses croyances et de n'admettre d'autre autorité en fait d'opinions que celle de la vérité péniblement acquise et irréfutablement démontrée. C'est là le fruit du libre examen, dont le but est de parvenir à la vérité, au lieu de vouloir la détruire. Une vérité qui n'a pas été étudiée, controversée, soumise à toutes les investigations, n'est pas digne d'être appelée telle : elle ne peut servir qu'au vulgaire et aux ignorants qui admettent tout sans rien comprendre, et qui n'ont d'autre guide que l'autorité ; tandis que la vérité qui naît de l'examen a le noble privilège de s'imposer même aux esprits les plus sceptiques et aux intelligences éclairées qui l'avaient d'abord combattue. » [14]

---

14 BUIES, deuxième *Lettre*, 14-15.

Belle tirade où le jeune « retour d'Europe » montre non seulement le bout de l'oreille mais la tête tout entière. Cependant, pour l'interlocuteur français, ces constatations tombent dans le vide puisque, à ses yeux, tout le monde admet cette vérité : « il y a longtemps que le libre examen est reconnu comme l'instrument essentiel du développement de la raison et du progrès de la science ». Vite d'Estremont, mais c'est toujours Buies qui écrit, s'empare du mot « reconnu » pour peindre la situation canadienne, en un tableau qui fait pendant à l'autre et qui met en regard du premier qu'on pourrait intituler *La Lumière*, un second appelé *Les Ténèbres*. Il faut aussi noter que ce contraste révèle, à n'en pas douter, les sentiments de Buies, lors de son arrivée au Canada.

« Reconnu, s'écrie-t-il, reconnu partout, oui, reconnu depuis longtemps, oui, mais non encore reconnu ici en Canada, chez nous qui nous appelons les descendants de ce peuple que la science et les lumières, c'est-à-dire le libre examen ont placé à la tête de tous les autres ; chez nous qui sommes à côté de cette grande république qui a tout osé et tout accompli parce qu'elle était libre ; chez nous qui recevons de toutes parts les vents du progrès, et qui, malgré cela, croupissons dans la plus honteuse ignorance, et la plus servile sujétion à un pouvoir occulte que personne ne peut définir, mais que l'on sent partout, et qui pèse sur toutes les têtes, comme ces despotes de l'Asie qui, sur leur passage, font courber tous les fronts dans la poussière. » [15]

Évidemment, le « pouvoir occulte », vous savez que c'est l'Église. D'Estremont le déclare plus loin. Elle tient tout dans sa main, fait et défait les fortunes politiques ; conduit et maîtrise l'opinion ; vise à la domination de l'intelligence par l'ignorance des masses et la peur . . . Toutefois, l'auteur ici emploie le procédé que j'appellerais la « restriction salutaire ». Il avance une constatation mais il en fait ou il y joint un cas d'exception. Cette méthode qui a laissé croire que Buies était voltairien existait bien avant le XVIII[e] siècle et on la

---

15 *Id.*, 19-20.

trouve assez fréquemment chez tous les polémistes, Pascal en particulier. D'Estremont souligne que cet état de choses n'a pas toujours existé ; il fut un temps où les prêtres étaient de vrais patriotes, de sincères et éloquents amis de toutes les libertés humaines. Notre peuple était « une grande famille dont le clergé était l'âme, les hommes politiques l'instrument et le peuple l'appui. Aujourd'hui le clergé, les hommes d'État et le peuple sont séparés ; le premier veut dominer tous les autres, ceux-là le servent par ambition et celui-ci, privé de ses guides désintéressés, se laisse aller au courant sans savoir où il le conduira . . . » [16]

Ainsi le fait est clairement établi : Buies s'en prend à la domination du clergé. Et le premier reproche dont il l'accable, c'est de maintenir le peuple dans l'ignorance.

Or, si l'éducation est insuffisante dans nos écoles, nos collèges et nos universités, à qui la faute si ce n'est à ceux qui dirigent exclusivement ces institutions d'enseignement ? Si l'on ne considère pas les difficultés d'ordre financier, ni les raisons d'ordre historique qui expliquent ces déficiences, il est facile de conclure que l'ignorance, pourrait-on dire nationale, est attribuable aux religieux, aux prêtres et aux évêques, seuls maîtres de l'éducation. Quand on joue un rôle si grand, exclusif, il faut s'attendre à des critiques. Et les attaques n'ont pas manqué :

« En tout temps, ils (les prêtres) se sont chargés de l'éducation et l'ont dirigée vers ce seul but : le maintien de leur puissance . . . En voulez-vous des preuves ? Ils n'admettent dans l'enseignement que les livres prescrits par eux, recommandés par leur ordre, c'est-à-dire qu'ils n'enseignent à la jeunesse rien en dehors d'un certain ordre d'idées impropres au développement de l'esprit. Tous les divers aspects des choses sont mis de côté ; l'examen approfondi, les indépendantes recherches de la raison qui veut s'éclairer sont condamnées sévèrement . . . » Deuxième motif d'en vouloir

16 *Id.*, 23.

au clergé c'est qu'il ne souffre aucune exception à sa domination : « Le clergé est partout, il préside tout et l'on ne peut penser et vouloir que ce qu'il permettra. Il y a une institution libre et généreuse qu'il a voulu dominer de la même manière ; et quand il a vu qu'elle ne voulait pas se laisser dominer, il l'a maudite. »

Ici, plus de doute, il s'agit bien de M^gr^ Bourget qui, en 1858, condamnait l'Institut Canadien et qui vient encore, en 1864, d'interdire l'usage de la bibliothèque. Cette deuxième lettre est comme la riposte à ce refus de discuter. Ce n'est d'ailleurs pas la dernière fois que le prélat subira les attaques du pamphlétaire.

Après l'évêque, la puissance la plus redoutable est celle des Jésuites « qui sont devenus les véritables maîtres des familles, ont rempli les villes d'institutions qui sont autant de succursales de leur ordre . . . » Les femmes ont le cœur tendre ; par elles, on pénètre dans les familles ; par les familles, on influe sur les hommes et sur l'État. « Mais avant tout, ayons l'air constamment humbles, modestes, tenons les mains jointes, les yeux sans cesse tournés vers le ciel et comme ne faisant tout que pour la plus grande gloire de Dieu. » Ce sont les Jésuites encore qui recrutent les jeunes pour les enfouir dans l'Union catholique, « l'antichambre du paradis ».

Et comment Buies aimerait-il le clergé ? Les prêtres des maisons d'éducation qu'il a fréquentées n'ont pas compris ce jeune homme qui ne rêvait que de liberté ou bien, s'ils ont discerné cette tendance, ils ont voulu la réprimer et, y réussissant mal, ils ont chassé l'élève. Le prêtre qui le conduisait à l'étude, en classe, à la chapelle, au dortoir, qui le morigénait d'importance à cause de son manque d'application, de ses distractions, de ses incartades, prend aux yeux de Buies l'allure d'un garde-chiourme auquel il ne pense qu'à échapper. En France, il n'a guère été plus heureux. Les Jésuites chez qui il se présente le refusent. Il a bien rencontré l'abbé Hamel qui l'aide parfois mais qui le sermonne vertement, à n'en pas douter, puisqu'il le traite même de « jeune fou » en

essayant de le persuader de retourner à Québec. Il pouvait donc difficilement sympathiser avec les prêtres, eux qui n'ont su que le rebuter.

Buies se rend compte tout de même qu'il s'attaque à des ennemis puissants, que les orages vont s'accumuler sur sa tête : « tu ne pourras trouver nulle part dans ta patrie un asile contre la calomnie et la méchanceté ». C'est une sorte de malédiction prophétique. Il consent à s'immoler au bonheur de son peuple, à se sacrifier pour la cause du progrès et il entrevoit déjà sa récompense : « À toi l'avenir, à tes ennemis le présent. À toi la liberté offre une couronne ; à eux, le mépris de tous les hommes garde un châtiment éternel. » Il s'offre au martyre pour répandre ses convictions et sauver sa patrie. Il ne verra peut-être pas les fruits de son dévouement, mais il veut au moins éprouver la gloire de les avoir préparés. « Je veux que ma vie entière soit un holocauste au triomphe de l'avenir. »

L'effet de cette deuxième lettre fut considérable. Effet de stupeur chez les uns ; effet de scandale chez les autres ; geste sauveur pour certains ; geste satanique pour d'autres. L'auteur a-t-il atteint son but ou a-t-il rencontré une résistance menaçante ? Le résultat est difficile à préciser. Ce qui est certain, c'est qu'il faudra attendre plus de deux ans la troisième et dernière *Lettre sur le Canada*.

Buies n'en continue pas moins de travailler avec ardeur dans cette atmosphère stimulante ; c'est la période la plus intense de sa vie. L'Institut, d'ailleurs, est bien considéré en France puisqu'il reçoit une lettre fort encourageante de Son Altesse impériale le prince Napoléon.[17] Il est aussi en excellente situation financière disposant d'un capital de $30,000. C'est une fortune pour l'époque.[18]

Le jeune homme est tout fier de faire œuvre utile, d'être écouté, d'être applaudi. La vigueur qu'il communique à l'Institut lui revient comme par rayonnement ; il s'y réchauffe

---

17 *Le Pays*, 10 novembre 1864.

18 *Id.*, 11 juin 1864.

à son tour. Il participe à toutes les discussions. En novembre, il parle en faveur des confédérés américains ; il présente une étude sur la Révolution française dont la cause principale a été « l'éducation donnée en France depuis plusieurs siècles » et, un autre soir, en compagnie de Wilfrid Laurier, il soutient que « le Progrès est réellement la condition de l'humanité ».[19] Décembre et l'approche des fêtes ne ralentissent pas son enthousiasme. Les sujets restent à peu près les mêmes : « Le Progrès et la Science » qui, pour amener des résultats positifs et fructueux, doivent se fonder sur la méthode . . . La méthode a son secret dans la raison. C'est la raison qui détruit les vieilles théories, les routines d'école, les hypothèses qui prétendaient arrêter la science en la restreignant, en ne lui donnant pour domaine que des futilités imaginaires ; c'est la raison qui a fait de l'homme le véritable roi de la nature . . . La science plus productive et plus efficace a remplacé les arts tels que les cultivaient les anciens . . . La raison, la morale, la science et la religion nous rendent supérieurs à tous les âges qui nous ont précédés . . . Il en appelle à Newton, à Kepler, à Bacon, à Descartes, à Cuvier. Il cite Lacordaire et Jean-Jacques Rousseau. Ses historiens sont Gibbon, Thiers, Thierry et Guizot. Et pourquoi pas Michelet qui inspire le fond de toutes ces tirades ? [20]

Après quelques mois de repos, il revient en avril présenter une série d'études portant sur l'instruction. Il en expose l'importance pour notre jeunesse et notre peuple. « Nous sommes vieux de 300 ans, mais nous n'avons rien, pas de littérature, pas de lecteurs, . . . pas de goût de l'étude, pas d'instituteurs. Les livres . . . c'est le levier d'Archimède ; cela soulève le monde. » Il faut réformer l'enseignement pour qu'il devienne, comme aux États-Unis, libre, gratuit, obligatoire. Mais comment y parvenir ? « Voilà le point difficile, tellement difficile que je défie bien qui que ce soit de le tenter aujourd'hui sans se perdre, sans y laisser à jamais

---

19 *Id.*, 19, 21, 29 novembre 1864.

20 *Id.*, 6, 13 décembre 1864.

sa réputation. » Il faut attendre que la lumière nous régénère.[21]

Prenons donc exemple sur les États-Unis « la terre à jamais inviolable de la liberté, l'horizon du progrès, le séjour de la fraternité pour toutes les races confondues dans les mêmes destinées et les mêmes aspirations ». À côté de ce grand pays, que sommes-nous ? Un peuple jeune, c'est vrai, mais qui gaspille sa jeunesse à attendre. Il faut à tout prix réformer notre système scolaire en vue d'y inclure l'enseignement des sciences industrielles et l'économie politique « qui éclaire les peuples sur leurs véritables besoins . . . N'allons plus chercher nos ingénieurs à l'étranger, formons-les nous-mêmes . . . Ayons des artisans qui puissent travailler dans les manufactures et des industriels qui puissent les conduire sans être obligés d'aller apprendre tous ces arts divers aux États-Unis. Ayons des hommes enfin, des citoyens utiles qui puissent servir le pays, et qui ne soient pas obligés de l'abandonner pour aller chercher fortune ailleurs, parce que les carrières manquent aux aptitudes, et qu'il n'y a pas de créations industrielles qui puissent mettre à profit nos ressources nationales. » [22]

Pour avoir mis un demi-siècle et plus à entendre ces conseils, nous avons perdu près de trois millions de Canadiens français aux États-Unis.

À la rentrée de l'automne 1865, Buies délaisse quelque peu l'économie politique pour entreprendre une série d'études linguistiques qu'il publie sous le titre général de *Barbarismes canadiens*.[23]

Il est élu vice-président de l'Institut le 11 novembre. C'est un signe de popularité grandissante. Au reste, le travail ne l'empêche pas de mener joyeuse vie. Il habite une moitié de maison de garçon, juste en face du Couvent de la Congrégation de Notre-Dame, dans une rue étroite, sombre et déserte qui s'appelait Saint-Jean-Baptiste . . . Les principaux membres du groupe sont Wilfrid Laurier, Alphonse Geoffrion,

---

21 *Id.*, 3, 5, 7, 12 avril 1865.

22 *Id.*, 9, 13 mai 1865.

23 *Id.*, 26, 31 octobre ; 7, 28 novembre 1865 ; 5 janvier 1866.

Alphonse Lusignan, Gonzalve Doutre, Ovide Perrault, Oscar Archambault, Joseph Turgeon, Robidoux, Arthur Letendre . . . « groupe serré et presque indivisible qui mangeait à la même table et habitait à peu près sous le même toit . . . troupe de jeunes audacieux et de téméraires qui ne reculaient devant rien, qui abordaient toutes les questions surtout les inabordables . . . C'était de notre âge et de notre tempérament. » [24]

Dans l'entre-temps, Buies n'avait pas abandonné l'idée de faire son droit. Nous le retrouvons, en compagnie du jeune Laurier, dans l'étude de M^e^ Rodolphe Laflamme, membre actif de l'Institut, en train de réaliser le rêve qu'il avait dû abandonner à Paris. Il n'existe pas encore d'école de droit à Montréal, puisque l'Institut ne fonde la sienne qu'en octobre 1867. Il faut donc à cette époque faire un stage chez un avocat.

Au Canada, l'étudiant fut plus heureux ou le jury d'examen fut moins difficile. En effet, après trois années de cléricature, n'ayant passé qu'une quinzaine de fois au bureau de son avoué, il obtient de Laflamme un certificat d'assiduité qui lui permet de se présenter devant les examinateurs. Ils « n'étaient pas, heureusement, des tigres altérés de sang . . . Ils se contentaient d'un examen oral, souvent réduit à d'infirmes proportions ».

« Quel est le principal fonctionnaire du mariage » demande le juge ? Et Buies de répondre : « Le mari ». Il est alors accepté dans le docte corps « avec espoir de conseiller la reine un jour, ou de devenir magistrat stipendiaire et, en attendant, avec pouvoir de défendre la veuve privée de son principal fonctionnaire et de cultiver le patrimoine de l'orphelin. » [25]

C'était en 1866. Il se fait « avocat au criminel », défend deux clients, perd la première cause mais gagne la seconde, grâce à l'intervention de son ami Geoffrion, son généreux protecteur de toujours. Sa carrière judiciaire se termine à ce demi-succès.

---

24 BUIES, *Réminiscences, les Jeunes Barbares, passim.*

25 *Id.*, 6.

Mais il fallait de la monnaie pour mener si joyeuse vie et les articles de journaux ne rapportaient guère, surtout au « *Pays*, organe des Rouges, des rouges vrais, aussi maigre que la *Minerve* était grasse, ne paraissant que tous les deux jours, vivant de souscriptions et de sacrifices, faisant une lutte héroïque avec les seuls ressources que lui apportaient et que renouvelaient les convictions ardentes et l'amour exalté des principes . . . » [26]

Quand on est en si grand mal d'argent, on n'a pas le droit de faire le héron et de laisser passer les occasions honnêtes de garnir son gousset, surtout en s'instruisant. Or, le ministère de la Milice, en 1865, avait créé dans les grands centres des écoles d'aspirants. Les élèves-officiers pouvaient y obtenir un certificat ; celui de 1re classe donnait droit à une gratification de $100 ; celui de 2e classe, de $50. Buies qui adorait l'escrime, qui avait appris le maniement du fleuret à Paris et des éléments d'exercice et de tactique en Sicile, ne se croit pas en droit de refuser une offre aussi alléchante, surtout quand les cours n'exigent pas de scolarité rigoureuse. Cependant, notre aspirant a beau faire venir l'instructeur à son appartement et prendre des leçons particulières, il est désespérément faible en manœuvres et il s'embourbe de piètre façon avec sa compagnie, au jour de l'examen.

« On m'appela devant le conseil des examinateurs. Là, l'avis quelque peu mitigé prévalut qu'évidemment je m'étais embrouillé, que j'avais perdu momentanément la tête, que je ne pouvais être absolument ignorant de l'art militaire, après des études si suivies, qu'on ne devait pas se montrer sévère pour les aspirants, dès les débuts de l'école et qu'il valait mieux, en somme, se débarrasser de moi en me laissant toucher mon certificat de deuxième classe, pourvu que j'abandonnasse toute prétention à celui de la première. Que pouvais-je faire sinon acquiescer ? J'acquiescai et voilà comment je me trouve aujourd'hui l'un des officiers les plus anciens et je n'oserai dire des plus distingués de la nouvelle milice canadienne. » [27]

---

26 *Id.*, 21.

27 *Id.*, 56 et suiv.

Devenu plus vite sous-lieutenant que conseil de la reine, Buies continue ses études sociologiques et ses œuvres à l'Institut. Dessaulles, « le plus grand ennemi de l'Église » est toujours président ; Laurier est vice-président et Buies, secrétaire-correspondant. Il s'en fait également le dévoué propagandiste en s'adressant à tous les jeunes : « Voulez-vous étudier au lieu de vous dégrader dans les caboulots et de bailler dans l'ennui des longues soirées ; voulez-vous être des hommes, venez à nous, venez à nos séances, venez y recueillir le fruit de vos études dans les discussions ; venez vous former à la vie publique qui vous attend . . . venez à l'Institut pour confondre tous les outrés, tous les exagérés, et moi encore plus que les autres, et je battrai des mains. »[28] Cet appel a été entendu, car l'année 1867 est particulièrement remplie au cénacle. D'après le rapport annuel, parmi les membres qui ont le plus souvent pris part aux discussions, les deux premiers qu'on mentionne sont Blanchet et Buies. On accepte 81 nouveaux membres. La bibliothèque, sous l'habile direction de l'anticlérical Alphonse Lusignan, compte maintenant près de 7,500 volumes et reçoit 69 journaux.

C'est ainsi que le libéralisme fait son chemin, fort de sa jeunesse et de ses convictions. Le courage, la confiance et l'étude ne manquent pas. On entreprend des discussions parfois fort risquées pour l'époque. « La jeunesse doit-elle être laissée libre dans le choix de ses lectures ? » C'est une provocation on ne peut plus directe à l'autorité de l'évêque qui continue de refuser cette liberté à l'Institut. Buies résume la discussion en partant de ce principe que la liberté de lire, comme toutes les autres libertés, ne doit avoir d'autres bornes que la raison et la justice. Il développe vivement sa thèse, passe en revue l'histoire générale et conclut par ces paroles fort méprisantes : « Les excès de la liberté sont toujours moins dangereux que les excès de l'arbitraire ; les premiers en effet ne résultent que de la surexcitation des bons instincts, tandis

---

28 *Le Pays*, 29 décembre 1866.

que les seconds sont le triste fruit du développement de tous les mauvais instincts des hommes. » [29]

Deux jours plus tard, le sujet à l'étude est « la légitimité de la peine de mort ». Évidemment Buies, en fidèle adepte de l'école libérale, demande l'abolition de cette coutume barbare.

C'est aussi au cours de février que paraît l'œuvre probablement la plus audacieuse publiée jusqu'à ce jour sur les bords du Saint-Laurent : la troisième de la série des *Lettres sur le Canada*. Elle est datée du 9 février 1867. Elle n'est pas signée du nom de l'auteur, mais il est impossible de s'y tromper puisque le *Pays*, en annonçant la nouvelle de cette publication, affirme que « c'est la continuation de ces fameuses lettres sur le Canada qui créèrent une si vive sensation dans le public de Montréal. C'est l'histoire à grands traits du libéralisme depuis quinze ans, sous une forme oratoire qui s'éloigne de la monotonie ».[30] D'ailleurs la pagination commence au chiffre 33, ce qui correspond bien à la suite de la deuxième *Lettre*.

L'œuvre n'est donc pas aussi anonyme qu'elle le paraît et elle révèle chez l'auteur un état d'esprit symptômatique. Parce qu'il s'est érigé contre la puissance occulte, les anathèmes ont plu sur lui ; son nom a été livré à l'horreur, à la haine ; sa vie entière, à la rage du fanatisme. C'est encore une riposte à ses adversaires, mais en des accents beaucoup plus prononcés que dans les deux lettres précédentes. Si l'on considère que la première est *piano*, la deuxième serait un *forte* et la troisième un *fortissimo*.

Les considérations générales sont à peu près les mêmes que dans la deuxième lettre, mais les applications sont plus précises. Il serait pourtant difficile de dégager de ces tirades, non toujours exemptes de déclamation, un système philosophique homogène. Contentons-nous de relever certaines tendances qu'on retrouvera plus tard dans l'œuvre du pamphlétaire.

---

29 *Id.*, 19 février 1867.

30 *Id.*, 9 février 1867.

Le gros de l'attaque porte encore contre le clergé d'où nous vient tout le mal. Il n'y a qu'une chose vivante au Canada, c'est le clergé ; c'est lui qui impose les préjugés, le fanatisme, l'intolérance, la misère. L'auteur va jusqu'à adapter à la situation canadienne le couplet de l'Inquisition si cher à Rabelais, à Voltaire, à Hugo, à Michelet et à tous les anti-cléricaux. Ici, « elle n'a pas de bûchers qui engloutissent des milliers de vies humaines, mais elle corrompt et avilit les consciences. Incapable d'atteindre les corps, elle persécute les âmes, elle brise les carrières, elle apporte la misère et le découragement aux penseurs trop hardis qui veulent s'affranchir du méphitisme intellectuel où tout se corrompt. » [31]

La rengaine serait incomplète si elle ne touchait pas au moyen âge et à ses moines, ni surtout aux Jésuites et à leur « noir essaim » d'agents. « Le jésuitisme représente l'hypocrisie, l'intrigue, la malhonnêteté, le mensonge ! » C'est vraiment beaucoup d'honneurs !

L'attitude de Buies à l'égard du prêtre reste à peu près constante malgré les apparentes contradictions. Ce qu'il louait autrefois dans le clergé canadien c'était le patriotisme, la ténacité, sa fidélité au peuple canadien depuis la conquête. Aujourd'hui, il lui reproche de n'être plus assez instruit pour enseigner aux autres. Le clergé canadien qui n'a pas suivi le Progrès, qui ne s'intéresse pas suffisamment aux Sciences, qui ne connaît pas la philosophie moderne de Comte et de Cousin, ne se transforme pas assez rapidement et, de ce fait, retarde l'émancipation du peuple.

La faute la plus grave que commettent les prêtres, c'est de tout absorber : la politique, la presse et surtout l'éducation aussi bien primaire que secondaire. Les écoles de filles ne valent pas mieux que les écoles de garçons : « Les écoles primaires ne sont pas libres, puisque l'intolérance y est consacrée en fait et en principe ; les instituteurs ne sont pas libres, puisqu'ils sont sous la férule de chaque curé de village qui dirige l'école à son gré, et auquel il faut bien se soumettre, si

---

31 BUIES, *Lettres sur le Canada* (3e), 34.

l'on veut échapper à la persécution, au dénigrement, à la perte de son modeste gagne-pain. Les collèges ne sont pas libres, oh ! encore moins, puisqu'ils sont conduits tous, tous, par le clergé qui en bannit la plupart des œuvres intellectuelles, s'ingénie surtout à prêcher la soumission, à abêtir, aveugler la jeunesse, à lui inspirer la haine de tout progrès en lui disant sans cesse que l'humanité est en décadence, parce qu'elle s'affranchit sous toutes ses formes, et commence à connaître et à glorifier la puissance de la raison. »

Le cours secondaire n'échappe pas à la colère de l'auteur. Il lui en veut probablement de ne pas l'avoir préparé suffisamment à absorber l'enseignement du lycée français :

« Voyez-moi ces rhétoriciens à moitié enfroqués qui sortent de ces pieux collèges. Ne sont-ils pas nourris à l'école de l'absolutisme ? Ne sont-ils pas certains de la vérité que tous les grands esprits cherchent depuis si longtemps, et qui ne leur coûte, à eux, d'autres efforts que cinq ou six *mea culpa* par jour, et beaucoup de génuflexions! Aussi, ne raisonnez pas avec ces produits-là : il faut croire ou nier ; croire sans savoir pourquoi ; nier sans raisons. »

Il est également fort bien, à l'époque, de s'en prendre à la scolastique et à ses subtilités, au vide des syllogismes, aux anathèmes de l'ignorance. On le faisait déjà au moyen âge. Cependant, notre littérature comporte très peu de textes aussi verts ou peut-être aussi rouges que celui-ci :

« Qu'est-ce en effet que toute l'éducation des collèges cléricaux ? Un apprentissage à la soutane. On n'y a jamais fait et on n'y fera jamais des hommes . . . on y passe les trois-quarts de la vie à genoux, dans l'adoration de l'autorité.

« C'est ainsi que les intelligences se sont endormies et se plaisent dans cette sorte de léthargie ; nous n'avons aucune œuvre intellectuelle, pas de presse, pas de littérature si ce n'est quelques essais tournant à la flagornerie à l'égard du clergé ; chez nous, la paix s'étend comme un vaste linceul sur les intelligences . . . le bonheur pèse sur les populations comme la lourde atmosphère de jours chauds qui endort toute la nature. »

Ce qu'il nous faut, c'est l'éducation libre, gratuite pour tous les enfants. Le projet a été proposé en chambre dès 1866 mais il a été rejeté. Au nom de la tolérance, l'auteur réclame l'enseignement neutre qui ne heurterait les croyances de personne. C'est vouloir imiter nos voisins du Sud un peu trop fidèlement. Il est vrai que le progrès matériel des États-Unis à cette époque coïncidait avec une ère de liberté et de tolérance qui pouvait s'expliquer par une foule d'autres motifs d'ordre industriel et commercial. Il n'était certes pas opportun de priver les catholiques du Québec de tout enseignement religieux sous prétexte que les différences de croyance entraînaient certaines querelles chez les écoliers. D'ordinaire, ce ne sont pas les raisons qui manquent à ces derniers de se chicaner.

En 1867 donc, il était impie de réclamer des réformes à l'enseignement et Buies courait à la condamnation épiscopale en utilisant des moyens trop compromettants. Pour secouer la torpeur de ses compatriotes, il leur conseillait le pire : « Aujourd'hui, il n'est plus qu'une chose qui puisse sauver le Canada, c'est le radicalisme, des demi-mesures n'amèneront que des avortements. » Au besoin, il faudrait recourir à la révolution pour survivre : « Acceptons-en la salutaire horreur, les barbaries nécessaires, moins odieuses que ces despotismes . . . On ne transige pas avec l'absolutisme clérical, on l'attaque de front : il faut savoir mourir quand on ne peut vaincre. » [32]

La situation que Buies nous dépeint est sûrement différente de la nôtre. De son temps, le clergé contrôle de façon à peu près absolue la vie canadienne. En politique, il fait choisir ses propres candidats en participant activement aux élections. Mais, il s'effectuera des réformes nécessaires. Il dirige également la presse. Les journaux les plus puissants sont entre ses mains : *La Minerve, Le Courrier du Canada, La Presse.* En matière d'éducation, on prétendait encore à cette époque que les parents étaient les seuls chargés d'élever les enfants, l'État n'y ayant aucune part. De ce fait, l'instruc-

---

32 *Id.*, 37.

tion ne peut être obligatoire. De nos jours, l'instruction gratuite et obligatoire s'est imposée petit à petit dans l'esprit des dirigeants et du peuple, si bien que dans la province de Québec un gouvernement a pu la mettre en œuvre, vers 1940, sans trop d'opposition.

L'Église impose aussi l'autorité de son magistère à la jeunesse en sa qualité de gardienne de la foi et de la morale. En somme, l'Institut et les libéraux du temps lui demandent de se retirer de l'État, de l'enseignement et de la vie sociale qu'elle a dirigée depuis la conquête. Aucune révolution n'est venue la priver de ses pouvoirs. Pourquoi irait-elle sacrifier son influence à un groupe d'esprits, pour le moins dire, avancés qui visent à laïciser l'enseignement. Elle s'est défendue par tous les moyens à sa disposition ; elle a maintenu ses positions, et elle est encore à peu près maîtresse de l'instruction à tous les degrés.

Aujourd'hui, c'est un fait accompli. Au moment de la Confédération, c'était une situation un peu plus surprenante. Les Anglais protestants, alliés des libéraux, ne voulaient pas reconnaître cette influence de l'Église romaine. Les libéraux de l'Institut, grands admirateurs des institutions françaises et partant étatsuniennes ne comprenaient pas que le clergé puisse exercer ici une telle influence alors qu'il en était complètement dépourvu ailleurs.

Ne rappelons ici qu'en passant l'énorme ascendant de Victor Hugo sur nos libéraux du temps. C'est pour le mage universel l'époque de Guernesey, le moment de ses interventions orales et écrites contre la peine de mort, contre le pape, en faveur de la fraternité des peuples, de Garibaldi, des misérables, de l'instruction gratuite et libre. À Montréal, *Le Pays* est rempli de textes de Victor Hugo.[33]

Comme Victor Hugo, Buies cherche, à n'en pas douter, l'ostracisme épiscopal, s'il ne peut obtenir l'exil : « On doit attaquer le mur par la base. Qu'il s'écroule sur vous, s'il le

---

33 *Le Pays*, 18 février, 22 juillet, 9 août, 14 octobre 1862 . . . 1865 : avril : *Les Travailleurs de la mer* . . . 1867 : 26 janvier, 9 mars, 13 juillet.

faut, mais du moins vous aurez frayé le chemin à la jeunesse qui demande des exemples. » [34]

La troisième *Lettre sur le Canada* est restée inachevée. Elle finit, sans conclusion, sur une énumération d'articles du programme libéral de *L'Avenir*. La quatrième lettre, annoncée mais jamais parue, devait continuer l'histoire glorieuse de l'Institut.

L'auteur, probablement déçu de ne pas attirer les foudres de l'autorité ecclésiastique, désormais assuré de l'inutilité de ses efforts, n'ayant pas même reçu l'ordre de s'exiler, décide de partir de lui-même. Papineau et Crémazie ont eu bien de la chance !

---

34 BUIES, *Lettres sur le Canada* (3e), 37.

CHAPITRE V

UN CANADIEN ERRANT

Brusquement, Buies repart pour la France. De nombreux amis vont le reconduire à la gare Bonaventure. De New-York, il écrit le 29 mai 1867 :

« Ne pleurez pas sur moi, mais pleurez sur vous, ô habitants du Canada ! . . . Je te promets, ma chère sœur, d'être le plus grand écrivain de mon siècle avant trois ans » . . . [1]

À Montréal, on lui a dit qu'il écrivait bien et c'était relativement vrai. Cependant, il n'a pas réussi à s'imposer parce que ses concitoyens ne sont pas prêts intellectuellement et moralement à accepter ses théories que tous reconnaissent à Paris. Il n'y a pas de public. C'est donc en France qu'il se créera un avenir.

De Brest, il prédit le 12 juin :

« Me voilà donc de nouveau dans ma vieille France et, cette fois, je le pense bien, pour ne plus en sortir . . . L'âge des illusions est passé, celui de l'ambition est venu » . . . [2]

Enfin, de Paris, où ses illusions sont vite tombées, il est déjà découragé le 19 juin :

« Non, ma sœur bien-aimée, non, je ne t'ai pas dit un adieu éternel en quittant le Canada ; je te reverrai ! . . . Si, le

---

1 Papiers Buies — Buies à Victoria, 29 mai 1867.

2 *Id.*, 12 juin 1867.

printemps prochain, je n'ai pas réussi à me faire une bonne position, alors je devrai songer à retourner au Canada . . . Dis à ton mari de me ménager $100 d'ici au premier mai . . . De cette façon, j'aurai toujours mon retour assuré . . . » [3]

Le contraste est assez frappant entre ces bribes de lettres. Il est parti, comme Jérôme Paturot, à la recherche d'une position sociale, de la renommée littéraire. Persuadé qu'il ne pourrait la trouver au Canada où « disparaît de jour en jour la langue de la France », il s'exile « sans espoir de retour ». « Le gouffre des grands noms et des grandes chutes », comme il appelle Paris, lui réservait un profond désenchantement. Tout est changé. Plus d'amis : ils sont dispersés. Il se sent dans l'isolement le plus complet ; il pense à ses camarades du Canada, à sa sœur bien-aimée, à ses gentils petits neveux qu'il faisait jouer sur ses genoux. Solitude navrante ! Il en a peur. Et que lui réserve l'avenir ? Il bat les trottoirs et rencontre des centaines de jeunes gens instruits, pleins de talents mais qui sont indigents. Les personnages à qui ses amis du Canada l'ont chaudement recommandé le reçoivent avec beaucoup d'affabilité, lui font de belles promesses mais « plus rien par la suite . . . Le monde est devenu froid, écrit-il ; chacun cherche à faire de l'argent ; il n'y a plus de jeunesse ».

Il habite un endroit très joli, aux environs de Paris, à l'entrée du bois de Vincennes, coin merveilleux qu'il a choisi peut-être à cause de ses arbres, de son lac et de ses deux petites îles qui lui rappelent son cher Canada. Le logement est excellent, le loyer modique mais « il faut payer 12 sous chaque jour pour se rendre à Paris » . . . C'est un inconvénient dans son cas.

Le 20 juin, il annonce à sa sœur qu'il a vu M. Alphonse Peyrat (vieux républicain anticlérical), rédacteur en chef de l'*Avenir national* qui va lui prendre des articles sur le Canada et les États-Unis, à raison de $4 à $5 chacun. Ce

---

3 *Id.*, 19 juin 1867.

n'est encore rien de certain, mais il est tout triomphant : « Le travail c'est la liberté. Vive la République ! » Ce qui le sauve, c'est que le ciel lui a donné « une nature élastique » prompte à la réaction, vite abattue, plus vite encore relevée.

Il vient tout près de réussir mais un nouveau malheur fond sur lui. Il était entré à la rédaction d'une revue importante et voilà que cette revue cesse de paraître, trois semaines après ! C'est une catastrophe. Il doit mettre en gage son « habit à queue », sa montre, deux épingles de cravate et vendre tous les vêtements dont il ne se sert pas. Il irait « loger avec les hirondelles dans les cheminées » si un cousin ne lui avait payé sa chambre d'avance. Il a beau « courir tous les journaux », rien à faire ! Les uns lui répondent qu'ils ont à peine de quoi vivre eux-mêmes ; d'autres que leur personnel est complet. Cependant, M. Richard Cortambert qui prépare une géographie universelle lui confie la partie États-Unis-Canada. « Mais c'est un travail du diable qui va me prendre 7 à 8 heures par jour pendant au moins trois semaines, et devine ce que je gagnerai : $20 !

Toujours cette question d'argent qui empoisonne la vie. Comme il ne peut en gagner assez en France, il tendra la main à ses parents et amis du Canada. « Cet affreux Papineau (l'un de ses fermiers) qui doit m'envoyer $18 qui me sont dus depuis trois mois . . . S'il était possible que je fasse un emprunt de 50 louis, ce ne serait pas si difficile et je pourrais passer l'hiver ici . . . » Plus loin : « J'ai écrit dix fois à tous mes amis de Montréal pour qu'ils me fassent gagner de l'argent et pas un mot de réponse encore ! . . . Si ma tante pouvait me prêter seulement 5 louis de plus que ce qui me reviendra, c'est-à-dire 15 louis, en tout 20 louis, je paierais mes petites dettes . . . »

Malgré toutes ces misères, il veut arriver à se faire accepter dans une revue ou un journal à qui, lorsqu'il serait rentré au Canada, il enverrait des articles qui lui seraient payés et « lui donneraient de la réputation » en France, tout en lui permettant de pratiquer sa profession d'avocat en son pays.

Pendant ce temps, l'un de ses amis lui paie ses repas et il réussit à ne pas mourir de faim.[4]

Un soir du début d'août, invité par son ami Richard Cortambert, il assiste à un dîner de la Société d'archéologie. Plusieurs membres prennent la parole. Buies se tient modestement au bout de la table et il écoute discourir le géographe Cortambert quand, soudain, celui-ci l'interpelle et le présente à son auditoire comme « un jeune homme qui vient tenter à Paris la fortune littéraire ; vous l'accueillerez parmi vous, n'est-ce pas, et lui faciliterez ses débuts ? Il arrive du Canada, ce pays français qui nous est si cher à tous. »

Buies se sent intimidé de se voir tout à coup l'objet de tous ces regards et lui qui a l'habitude de parler en public, « qui sait faire un discours incendiaire, impie, abominable devant les paisibles habitants de Saint-Anne de la Pocatière », il perd de son assurance devant un auditoire aussi cultivé, en présence de ces visages graves, de ces têtes blanchies par l'étude et couronnées par la réputation. Cependant, impossible de se récuser. On attend son message. Il commence par protester de son indignité et solliciter, comme il se doit, l'indulgence de tous ces grands savants. Il sent toutefois revenir ses forces en pensant qu'il représente en France « une grande partie de la jeunesse canadienne, cette partie saine qui, dans tous les pays, aspire à la science, au progrès, à la découverte de toutes les vérités ». Il fait connaître l'état moral de la population canadienne ainsi que la position, le but, et l'avenir de l'Institut. Lui-même, il est venu en France avec la mission de faire connaître son pays, ses aspects sociaux, l'histoire du dernier siècle, son avenir prometteur.

Évidemment, ce discours d'un quart d'heure lui attire de chaleureuses poignées de main. Séance tenante, on le crée non pas mamamouchi, mais membre de la Société d'archéologie et on l'invite même à présenter un travail à la séance d'octobre.[5]

---

4 *Id.*, 19 et 20 juin 1867.

5 *Le Pays*, 19 septembre 1867. Correspondance de Paris en date du 3 août 1867.

Pour un jeune et obscur fils d'Amérique en mal de parvenir à la fortune littéraire, quelle aubaine !

Il se met donc sans tarder à préparer une étude sur le Canada. Se voir imprimé à Paris, c'était l'ambition de toute sa vie ; c'est d'ailleurs pour lui un bonheur tout à fait inattendu. Il avait déjà fait mille démarches qui étaient restées vaines malgré les meilleures recommandations. Il a essuyé bien des déceptions : « Je me suis trouvé ici sans ressources et combien de fois, revenu dans ma petite chambre, loin de la ville, à la suite d'une tentative avortée, je me suis demandé jusqu'où je pourrais aller ainsi. »

Son seul recours a été « le travail qui porte toujours ses fruits et les larmes, quand ce sont des larmes viriles, sont fécondes ». Il a plus travaillé « en six semaines » qu'il ne l'aurait fait « au Canada en six mois ». Enfin ! les portes vont s'ouvrir !

Mais il ne faut pas croire que le succès est facile. Il se rend vingt fois à l'*Avenir National* dont le rédacteur, M. Peyrat, lui avait demandé un article. Jour et nuit il y travaille puis il le fait parvenir au journal. Plein d'espoir, il attend des nouvelles : deux, trois, quatre jours se passent. Rien ! Il décide de se présenter chez M. Peyrat lui-même : il y vient une fois, deux fois, tous les jours pendant une semaine. Impossible de le voir. Il se dit qu'une lettre l'atteindra peut-être ; il lui écrit. Pas de réponse ! Il retourne à *L'avenir*, cette fois décidé irrévocablement à n'en pas sortir sans avoir vu le directeur ; devant une telle détermination, celui-ci se laisse enfin fléchir et reçoit le jeune Canadien. Cependant, la partie est à recommencer et elle a bien l'air d'être perdue, puisque M. Peyrat prétexte qu'il n'a reçu ni article ni lettre. Il prend tout de même l'adresse de son visiteur et promet de lui écrire. Bien fol qui s'y fie et Buies n'est pas dupe.

Il se rend chez M. Cortambert qui tente une autre fois de le sauver. Celui-ci l'emmène à la *Revue Nationale* où on lui a demandé quelqu'un qui pourrait préparer une étude sur l'Amérique. Justement, son protégé sort un article de sa

poche. Hélas ! on le trouve trop long ; on lui conseille de le refaire, tout en indiquant que tout l'espace de la *Revue* est rempli d'avance pour plusieurs numéros. Politesse la plus courtoise. Buies reconnaît l'arrêt fatidique : ça ne va pas !

Inutile de dire qu'après l'entrevue, il se sent profondément découragé, presque désespéré. Il rentre à pied à Vincennes. C'est à deux heures de marche. Prostré dans sa petite chambre, il revoit en une sombre rêverie ses souvenirs d'enfance, ses joies de famille, ses affections évanouies, ses espoirs confondus. C'est un moment des plus cruels dans sa vie. Et cette contemplation lugubre, immobile, dure des heures.

Tout à coup, il se dresse comme en un sursaut. Il prend son manuscrit et il part d'un trait, parcourt six milles en quarante-cinq minutes et frappe à la porte de la *Revue libérale*. D'un ton assuré, impératif, il demande à voir le rédacteur en chef : « Je vous apporte, lui dit-il, un travail sur l'Amérique du Nord, sur les derniers changements politiques qui y ont eu lieu : la Confédération. C'est du nouveau, je vous conseille de vous hâter de le prendre avant que je ne le porte à d'autres revues ».[6]

Le rédacteur, un peu étonné de ce langage, mais aussi piqué de curiosité devant cet oiseau rare, prend le manuscrit et prie l'auteur de repasser le lendemain. Est-ce une autre façon polie d'éconduire ?

L'article est bien fait pour toucher les cœurs français sur le sort de ces frères laissés pour compte sur les bords du Saint-Laurent : « Si la race canadienne-française avait dû périr, c'était pendant ce demi-siècle qui a suivi la conquête ; mais elle a survécu, elle a lutté et, à travers les luttes, les désespérances, les trahisons, elle a grandi sans cesse, s'étendant sans s'affaiblir, comme ces arbres vigoureux qui couvrent un large espace de leurs rameaux. Elle a résisté par instinct, force inerte si l'on veut, mais force indomptable, semblable à l'écueil qui reste inébranlable pendant que les flots se brisent contre lui. »

---

6 *Id.*, 21 septembre 1867. Correspondance particulière au *Pays*, datée de Paris, le 14 août 1867.

Au point de vue politique, c'est un pamphlet contre la Confédération qui vient d'être acceptée à Londres et un plaidoyer en faveur de l'annexion aux États-Unis, pays des libertés et des progrès. Pour les Français, quelques traits décochés en passant au clergé n'étaient pas de nature à déplaire . . . « tous les collèges sont à lui, il tient la jeunesse sous sa main, l'assouplit à son gré, l'énerve, lui enlève les vertus patriotiques, le dévouement aux grandes idées ».

Très habilement encore, l'auteur rappelle l'oubli et même l'ingratitude de la France à notre égard. Quelques articles, quelques lignes dans les journaux, voilà tout ce qu'on a tenté pour rappeler au souvenir des Français un peuple héroïque qui a lutté pendant un siècle contre les forces réunies de l'Angleterre et de ses colonies américaines. Cet attachement inaltérable, ce dévouement absolu est presque toujours payé par l'ingratitude et le dédain. Il fait même entendre à ses hôtes de grandes et salutaires leçons : « Mais la France comprimée, stérilisée sous le règne de ses rois, impuissante depuis la révolution à se donner la liberté à elle-même, rejetant le lendemain les principes proclamés la veille, n'a rien pu créer de stable au dehors. Elle a répandu son génie philosophique, rattaché le nom de certains hommes à de glorieuses entreprises, elle a été la savante initiatrice d'une foule de grandes conceptions, mais elle n'a pu créer encore une nationalité puissante en dehors de chez elle, parce qu'elle n'a pu lui donner les bases qui lui manquaient à elle-même. Au lieu d'institutions, elle a offert des coutumes à ses colonies ; elle a doté des pays naissants de ses vieilles traditions et transporté partout ce respect de la routine et de la lettre qui arrête tous les progrès. » [7]

La franchise n'a pas nui à l'auteur. Le lendemain, à l'heure indiquée, Buies se présente tout inquiet chez le rédacteur de la *Revue Libérale* ; celui-ci se montre enfin après une dizaine de minutes. Il serre la main de son visiteur, le félicite sur la valeur de son article, l'ayant trouvé très bien fait et il lui

7 *Revue libérale et scientifique*, août 1867. « L'Amérique britannique du Nord ».

réserve l'espace du premier grand article pour la livraison du 10 août. Buies ne se contient plus, remercie, promet de nouvelles contributions et s'élance dans l'escalier qu'il descend quatre à quatre. « Je me précipitai sur le boulevard, la terre entière était à moi, je bousculai tous les passants et j'arrivai dans ma petite chambre tout d'une course, haletant, fier, je dirais fumant si j'étais un noble coursier, au lieu d'être un homme de lettres, comme je vous prie de m'appeler dorénavant » . . .

Ce n'est déjà plus le même homme. Ce petit encouragement qui lui rapporte $32. le fait vibrer. Mais un bonheur n'arrive jamais seul. Le 13 août, jour chanceux, grâce aux bons offices de M. Desplaces, qui l'a d'abord présenté à M^me^ Ancelot, il a eu l'insigne honneur et la grande joie de faire la connaissance de George Sand. « Quelle femme », s'écrie-t-il.[8]

Toutefois, cette gloire est éphémère. Les journaux et les revues de Paris n'ont que faire en ce moment d'articles étrangers. L'Allemagne cause de sérieuses inquiétudes. Bismarck vient de réussir à démembrer l'empire autrichien. L'Italie se redresse et s'unifie malgré la présence des troupes françaises. La France elle-même est déchirée et se débat, impuissante. En chambre, on refuse de voter des crédits suffisant à relever l'administration et l'instruction de l'armée ; les défenses sont dans un état pitoyable. Les démocrates qui prêchent la fraternité universelle ne veulent pas croire à la guerre, fléau qui opprime le peuple. En cette période critique, l'histoire de France intéresse plus vivement les lecteurs que l'histoire du Canada déjà perdu. La lutte politique est des plus ardentes.

La presse, au reste, se débat furieusement contre la censure. Rien d'étonnant qu'elle ne soit pas trop hospitalière aux nouvelles canadiennes, elle qui a tant à faire pour maintenir son existence.

Aussi, après cette lueur d'arc-en-ciel, le Canadien errant se remet à battre les pavés tout le jour pour gagner une vie de

---

8 *Le Pays*, 21 septembre 1867. Lettre datée du 15 août 1867.

plus en plus difficile. Les « fêtes » arrivent et rappellent les joyeuses réunions de parents et d'amis. La situation devient intenable et il repart pour le Canada, avec l'argent qu'il en reçoit. La France qu'il aime par-dessus tout, menacée par l'aigle prussien, déjà en proie à une quasi-anarchie, n'avait pas eu le temps de s'occuper de ce jeune écrivain, chargé d'espérances et de talents.

Ces quelque sept mois passés à Paris ont laissé en ce bohême une impression profonde. Cinq ans plus tard il repassera avec une grande précision toute la gamme de sentiments qui l'ont assailli pendant cet épisode pathétique de sa vie.[9]

Le Pays du 14 janvier 1868 annonce le retour d'Europe de l'avocat Arthur Buies, ajoutant qu'il est en excellente santé.

Il ne lui a manqué que trois repas par jour et un peu de patience. Faute de persévérance en effet, notre Canadien a peut-être perdu la gloire. Il reçoit de Paris en date du 31 janvier, une lettre de Richard Cortambert qui avait tant fait pour lui trouver de l'emploi. Le géographe lui annonce, mais un peu tard, ce qui aurait pu être la délivrance : « Vous partez, vous abandonnez la lutte, alors que le journalisme allait vous ouvrir ses deux bras. *Le Globe* illumine Paris . . . Bref, on est venu vous chercher, on vous réservait une place dans les cadres de la nouvelle feuille . . . » [10]

Dommage !

---

9 BUIES, *Chroniques canadiennes*, p. 283 et suiv.

10 Papiers Buies — Richard Cortambert à Buies, 31 janvier 1868.

CHAPITRE VI

LA CRISE RADICALE : *LA LANTERNE*

Buies revient donc s'installer à Montréal et, sans doute, se rend vite à l'Institut Canadien où il est entouré, interrogé, fêté.

On lui rapporte les dernières nouvelles. On a reçu 500 nouveaux volumes de France : tout Alexandre Dumas, père et fils ; Alphonse Karr, Louis Reybaud, George Sand, Frédéric Soulié, Émile Souvestre, *Manon Lescaut* de l'abbé Prévost.[1]

L'Institut a fondé une école de droit affiliée à l'université Victoria de Cobourg, Haut-Canada. Les plus grands juristes de la métropole, Doutre, Lareau, Laflamme y donnent des cours.[2]

Un ministre protestant, anglo-canadien, vient de prononcer une conférence sur l'hospitalité de l'esprit ; elle a eu un grand retentissement. Le Révérend John Gardner déclarait : « L'Institut Canadien lutte pour une idée ; c'est une institution-drapeau. Il combat en faveur de l'hospitalité de l'esprit, pour la liberté de penser, de lire et de parler . . . et en faveur de leur droit (citoyens de langue française) de se rencontrer en société avec leurs concitoyens de races et de croyances différentes ».[3]

---

1 *Le Pays*, 12 octobre 1867.

2 *Id.*, 17 octobre 1867.

3 *Id.*, 28 décembre 1867.

Lire des romans, « ces productions éhontées de l'esprit humain » comme on les considérait à cette époque, fonder une école universitaire échappant au contrôle ecclésiastique, faire cause commune avec un anglo-protestant, c'étaient trois attentats sérieux à l'autorité religieuse.

Buies applaudit et se remet à l'œuvre. Déjà, le 16 janvier, il prend part à la discussion. L'Institut, au reste, adopte une nouvelle orientation ; désormais, il ne se restreindra plus (officiellement) aux débats littéraires ou scientifiques. Il va se mêler activement aux événements religieux et politiques de son temps. On a examiné la question lors d'une séance publique. Buies a encore participé au débat et il a parlé « avec cet entraînement, cette chaleur, cette riche abondance qui sont chez lui le résultat d'une grande expérience acquise en peu d'années, de fortes études et de convictions profondes ».[4] Il monte encore à la tribune le 4 avril et, le 19 mai, il est de nouveau élu secrétaire-correspondant.

On l'écoute, on l'applaudit. C'est la griserie des félicitations reçues à la suite de ses causeries assez désinvoltes. Mais est-ce une façon bien rapide de parvenir à la renommée ? Jusqu'ici, il n'a guère publié que des conférences et des études linguistiques. Aucun ouvrage de longue haleine.

Il y a bien *Les Lettres sur le Canada* qui ont attaqué la domination cléricale, ont ressuscité le fantôme de l'Inquisition, ont invoqué des exemples pitoyables d'asservissement religieux empruntés à l'Espagne, vanté le progrès des États-Unis, de la France et des institutions anglo-canadiennes, mais ce n'était qu'une œuvre à tirage limité ; elle a fait la joie d'un petit cercle, et probablement scandalisé quelques lecteurs religieux qui l'ont achetée ou empruntée ; le bruit s'est vite étouffé. Il n'en est pas de même d'un journal, même hebdomadaire, qui descend dans la rue, séjourne dans les kiosques, pénètre dans un grand nombre de foyers où les livres, voire les brochures n'ont jamais eu accès ; on se passe un journal, on ne prête pas un livre. Ainsi, grâce à ce véhicule de la pensée, les idées

---

4 *Id.*, 7 mars 1868.

ont meilleure chance de se répandre ou d'exercer leur influence. Buies décide donc de fonder un journal qu'il appellera *La Lanterne*, « l'organe des gens d'esprit, l'ennemi instinctif des sottises, des ridicules, des vices et des défauts des hommes ». *Le Pays* du 12 septembre reproduit le numéro 12 de *La Lanterne* de Rochefort et annonce la publication de *La Lanterne* canadienne la semaine suivante.

Tous les biographes de Buies et tous les critiques littéraires s'accordent à relever l'analogie évidente entre *La Lanterne* de Rochefort, publiée à Paris du 30 mai 1868 au 5 mai 1869 et *La Lanterne* de Buies, naissant à Montréal, trois mois après sa cousine parisienne, le 18 septembre 1868 pour s'éteindre d'elle-même le 18 mars 1869.

D'où il vient que plusieurs appellent Buies, le Rochefort canadien, entre autres Virgile Rossel : « M. Arthur Buies . . . c'est le « Rochefort du Canada », un Rochefort presque aussi dégourdi que l'autre ».[5]

D'ailleurs, Buies lui-même ne cache pas cette affinité et, dès le premier numéro, il cite le nom de son « confrère » ; à la troisième livraison, il avoue qu'il vient de lire la dernière *Lanterne* d'Henri Rochefort et il en reproduit un extrait. Avant la publication de la *Lanterne* canadienne, le *Pays* avait reproduit nombre d'extraits de la feuille parisienne.

Cependant, existe-t-il des traits communs aux deux pamphlets ? Buies n'a-t-il emprunté que le nom à l'hebdomadaire de son émule parisien ?

Essayons de mettre quelques pièces en regard. Il serait peut-être intéressant de commencer par comparer le dessin principal qui paraît chaque semaine en tête des deux journaux. La couverture de la *Lanterne* de Rochefort est de couleur rouge ; le motif en exergue, cela va de soi, est une lanterne et une corde, « une bonne corde à la signification de laquelle personne ne peut se méprendre ».[6]

---

5 ROSSEL, Virgile — *Histoire de la Littérature française hors de France* (Lausanne 1895), 328.

6 ROCHEFORT, Henri — *Les aventures de ma vie* (Paris, 1896) tome I, 322. *La Lanterne* (Paris 1886), n° 1, p. 1.

La page frontispice de l'œuvre de Buies est plus explicite, sans doute pour être mieux comprise des lecteurs canadiens moins vifs à saisir une allégorie. Le dessin est un crayon de M. Boisseau, artiste et surintendant de l'Institut Canadien. Il comporte aussi une lanterne qui emprunte la forme d'un guerrier ; de son pied gauche, celui-ci écrase une hydre dont les sept têtes expriment l'effroi ; le bras gauche de la lanterne-guerrier porte un immense bouquin en guise de bouclier et le bras droit est armé d'une gigantesque plume d'oie bien aiguisée ; la lueur très vive de la lanterne éclaire l'arrière-plan où divers personnages, dont l'un mitré, s'enfuient épouvantés. Encore ici, à la signification du monstre, personne ne peut se méprendre.

Ni Rochefort, ni Buies ne se leurrent sur le sort de leur œuvre.

Rochefort : « Je ne me fais aucune illusion ; je sais que ma brochure n'est qu'un brûlot. Je sais aussi que le sort des navires de ce genre est de sauter avant tous les autres et c'est parce que je m'attends à couler bas que je n'ai voulu prendre avec moi aucun homme d'équipage ».[7]

Buies est certainement moins sérieux : « Si elle (*La Lanterne*) est supprimée, ce sera grâce à vous, et surtout grâce à moi-même qui n'aurai pas su montrer autant d'esprit que j'en ai réellement . . . J'entre en guerre ouverte avec toutes les stupidités, toutes les hypocrisies, toutes les turpitudes ; c'est dire que je me mets à dos les trois-quarts des hommes, fardeau lourd ! Quant aux femmes, je ne m'en plaindrai pas, elles sont si légères ! » [8]

Rochefort attaque l'empereur Napoléon III ; Buies s'en prend au gouverneur général « qui nous coûte 10,000 louis par an et qui s'en sert pour payer ses dettes contractées en Angleterre » [9] et au lieutenant-gouverneur de la province. L'un vilipende Émile Ollivier, Thiers, Guizot et surtout le parti

---

7 ROCHEFORT, *La Lanterne*, n° 2, p. 43.

8 BUIES, *La Lanterne* (1884) 5.

9 *Id.*, 21-27 *et passim*.

catholique ; l'autre en veut à Sir George-Étienne Cartier ainsi qu'à tous les ministres et députés du parti conservateur fortement appuyé par le clergé. L'un peste contre les magistrats corrompus qui l'ont condamné à l'exil et qui ont infligé la peine de mort ou l'ostracisme à ses amis ; l'autre ridiculise les juges ultramontains hésitant quelquefois entre leur conscience et la loi. Le premier persifle « l'imbécile prêtraille », la « presse cléricofangeuse », le second s'insurge toujours contre la « bande noire ».

« Je dis ceci à la jeunesse. Tant qu'elle ne sera pas virtuellement et pratiquement affranchie du clergé, qui, loin de voir en elle un allié, n'y voit qu'un instrument qu'il brise dès qu'il ne lui sert plus, elle n'a rien à espérer de l'avenir ».[10]

Buies reste encore dans la tradition libérale française et l'esprit du pamphlet parisien lorsqu'il reprend les thèmes ressassés de l'Inquisition, des Croisades, des persécutions religieuses, la guerre des Albigeois ; ces diatribes deviennent une espèce de *Satire Ménippée* moins vigoureuse et beaucoup plus monotone que l'autre. Lui qui apprend son histoire chez les pires adversaires de l'Église, Louis Blanc et Jules Simon par exemple, peut-il tenir un autre langage ?

« Quel a été le résultat le plus éclatant, le produit naturel engendré par la réunion de l'État et de l'Église, ou plutôt, par l'assujettissement de l'État à l'Église ? Ce sont les Croisades. » [11]

Les deux « lanterniers » se moquent volontiers des Jésuites, des évêques, du pape, des saints, des indulgences, des miracles, des communautés religieuses, mais la manière diffère quelque peu. Le Français est un athée fanatique ; le Canadien est un égaré qui conserve un reste de foi latente mais qui cherche des points faibles, plutôt chez les ministres de la religion que dans la religion même. Jamais, en effet, Buies n'attaque le Christ qu'il a toujours respecté s'il ne l'a pas toujours servi. Rochefort profère les plus horribles blasphèmes contre le Sauveur.

---

10 *Id.*, 65 *et passim*.

11 *Id.*, 150 et suiv.

Un exemple suffira sans doute à montrer l'abîme qui, à cet égard, sépare les deux pamphlétaires. Voici un extrait d'un article sur *Le Charpentier Jésus* qui a dû faire dresser même l'épaisse chevelure de Buies : « Le prêtre . . . aurait beau prononcer sur l'hostie les paroles sacramentelles en répétant du matin au soir : Descends Jésus-Christ, descends jusqu'en bas ! —Non, dirait le Christ, je ne descends pas ! » [12]

On pourrait ajouter un autre article non moins révoltant de stupidité : *Enfer et damnation*. Que le précédent nous suffise à démontrer que l'athéisme avoué et forcené de Rochefort n'a trouvé aucun écho dans les pages de Buies qui, au contraire, admire le « Christ, ami des pauvres, des déshérités et des accablés de ce monde ».[13]

D'ailleurs, il a lui-même précisé son *credo* qui, il est vrai, comporte bien des dangers, et même quelques menaces, mais qui est encore loin de la négation absolue de Rochefort : « Je veux que le peuple croie mais non qu'il soit exploité. Je veux qu'il n'y ait pas de superstitition lucrative, et qu'on ne fasse pas de miracles ridicules pour en tirer de l'argent. Ce n'est pas moi qui attaquerai une religion quand elle sera digne de respect. Mais j'attaquerai sans crainte et sans relâche les faux ministres de cette religion qui s'enrichissent en prêchant la pauvreté, qui trafiquent de toutes les pratiques religieuses, qui font servir Dieu constamment à leur ambition, à leur rapacité, à leur esprit d'accaparement et de domination, à leurs haines, à leur fanatisme de commande . . . Croyez et ne raisonnez pas. C'est absurde. Toute la raison humaine se révolte contre cette théorie aveugle qui fait des hommes des automates. Je respecte toutes les convictions, quand elles sont des convictions, et non des idées imposées qui rejettent l'examen. Un homme est un être intelligent et raisonnable. Voilà ma croyance. » [14]

Certes, il faut reconnaître que cette profession de foi n'est pas orthodoxe. Buies met pourtant toute l'ardeur d'un

12 *La Lanterne* et *Les Aventures de ma vie*, tome IV, 127.

13 BUIES, *La Lanterne* (1884), 196.

14 *Id.*, 77 et 78.

néophyte à s'y conformer. Ses attaques irrespectueuses à l'égard de M^gr^ Bourget, notamment lorsqu'il le représente faisant son entrée dans Rome, monté sur un mulet, ne laissent aucun doute à ce propos.[15] Mais le tableau n'est pas nouveau puisqu'on trouve déjà à peu près le même motif dans Rabelais.[16] Il faut croire que l'évêque de Montréal qui, d'ordinaire, n'avait pas la main tendre, ne s'est pas offusqué de cette polissonnerie, comme de tant d'autres d'ailleurs, puisqu'il n'a même pas pris la peine d'interdire le journal. Encore là, Rochefort a montré beaucoup plus de violence contre l'archevêque de Paris, M^gr^ Darboy, et le clergé en général.

Ainsi, lorsqu'on veut comparer Rochefort et Buies, il faut tenir compte de ces différences énormes. On doit bien admettre les fautes du second mais elles restent vénielles si on les met en regard de certains blasphèmes effroyables du premier.

De même, quand on parle de la *Lanterne* de Buies, on ne manque jamais d'évoquer l'ombre de Voltaire, des encyclopédistes et de renvoyer au *Dictionnaire philosophique*. Ici, encore, il est impossible de nier quelques ressemblances mais certaines distinctions s'imposent.

Il faut avouer que le rapprochement de ces deux hommes tant aux points de vue biographique que littéraire est impossible. Il est vrai, tous les deux, Voltaire et Buies, ont été déshérités par leur père, l'un à vingt ans, l'autre à dix-sept. Tous les deux réimpriment leur œuvre la plus condamnable, le premier, la *Pucelle*, à soixante ans, le second, la *Lanterne* à quarante-quatre ans. Ils touchent à bien des sujets communs à leur époque : la liberté du commerce, l'authenticité des miracles, les rapports de la morale et de la religion, l'éducation, l'administration publique, le progrès ralenti par le clergé, la suprématie de la raison, l'astuce des Jésuites, la primauté de la science. Mais il y a loin entre le gueux canadien et le millionnaire français qui dirige rudement ses 150 domestiques et ouvriers, entre le journaliste montréalais

---

15 *Id.*, 263.

16 RABELAIS, Livre IV, chap. XLVIII.

qui s'expose à tous les coups, à toutes les ripostes, qui sacrifie de fort beaux avantages matériels et la protection de sa vieille tante, son repos, son avenir pour défendre ce qu'il croit être la vérité [17] et le grand seigneur qui, dans sa forteresse de Ferney, à l'abri de toutes poursuites, après avoir fait la cour aux Jésuites, aux évêques et archevêques puissants quand il avait besoin d'eux, lance son cri farouche : « Écrasons l'infâme ! » C'est un vieillard hargneux qui parle et non pas un jeune homme de vingt-huit ans qui paie de son avenir le prix d'écrire ce qu'il pense.

D'ailleurs, aucun texte de Buies, aucun témoignage de ses contemporains ne permettent même de soupçonner notre pamphlétaire d'une seule des vilenies morales de Voltaire : sa jalousie furieuse, sa haine implacable, ses calomnies contre tous ceux qui lui portent ombrage, son hypocrisie perpétuelle, ses mensonges multipliés, son manque de scrupule, sa servilité abjecte envers les grands et surtout son absence complète de sentiment patriotique si souvent révélée.

Voilà pourquoi il est difficile d'accepter le jugement de Claude-Henri Grignon, le plus sévère qui ait jamais été prononcé contre Buies. Il le traite de valet de Voltaire, de trembleur, de plagiaire.[18] Le libéral a méconnu ou plutôt n'a pas voulu reconnaître l'autre libéral.

Cette condamnation est une injustice flagrante. Valet de Voltaire ? Buies, qui avait des lettres, aurait certes repris la fière réplique de Figaro au comte Almaviva qui, lui, est resté gueux toute sa vie pour n'avoir pas adulé les politiciens de son temps et pour garder son indépendance complète. D'ailleurs, si, entre les deux, il faut choisir un valet, pas d'hésitation : Voltaire, par ses complaisances serviles et intéressées, n'a-t-il pas été le serviteur obséquieux de Frédéric de Prusse, de Catherine de Russie, des grands de son époque ?

Nous verrons plus tard si Buies a été un trembleur et nous savons déjà que, s'il a lancé des attaques malheureuses contre

---

17 Buies, *La Lanterne* (1884) 56 et 231.

18 Grignon, C.-H., *Ombres et clameurs*, 89.

les prêtres, en protestant surtout contre leur hégémonie dans le domaine de l'instruction, attaques qui, dans une certaine mesure il est vrai, contribuent à saper l'autorité de l'Église, il n'a certainement pas défié Dieu ni la religion même.

S'est-il vraiment inspiré du *Dictionnaire philosophique* ? Cette œuvre de Voltaire est déjà plus que centenaire à l'époque de la *Lanterne* puisqu'elle parut en 1764 ; elle a évidemment vieilli. Buies l'a sans doute lue ou consultée ; mais avait-il besoin de s'en inspirer puisque les mêmes idées matérialistes et anticléricales, il les trouvait dans l'éclectisme de Victor Cousin, le positivisme d'Auguste Comte, les pamphlets de Paul-Louis Courier et de Rochefort, les fantaisies d'Alphonse Karr ?

Au reste, il ne s'agit que de consulter l'ouvrage de Voltaire pour constater les différences qui le séparent du pamphlet de Buies. Le *Dictionnaire philosophique* est une production du XVIII^e^ siècle, toute remplie de mythologie, d'allusions grecques et latines. L'auteur se montre sans cesse préoccupé de rechercher et d'analyser des systèmes philosophiques. C'est un traité universel. Voltaire ridiculise l'Ancien Testament (*Bethsames*) — (*Athée*). Son étude sur la nature de l'âme (*Âme*) n'est qu'une froide dissertation philosophique, propre à une époque qui a précédé de longtemps le Romantisme. L'étude du mot *Passions* est un prétexte à répandre l'indécence et la lubricité. Aux mots *Sibylle, Superstition, Théiste,* nous pouvons mesurer la différence profonde qui existe entre les deux attitudes. Voltaire est anticlérical par haine de Dieu, l'ennemi, et de tout ce qui est saint comme la *Pucelle* et sacré comme l'*Évangile*. Il ne manque jamais de faire les plus abjectes plaisanteries sur les nonnes, de reprocher aux prêtres et aux moines leur libertinage, de raconter à leur égard les histoires les plus scabreuses. Buies s'est attaqué au clergé et même à certains prélats mais sans jamais pénétrer dans la vie privée du prêtre, ni raconter des histoires d'alcôve ou de buvette. L'un est antireligieux, l'autre n'est tout au plus qu'anticlérical.

Enfin, l'un est capitaliste et l'autre socialiste. Voltaire, en effet, a détesté le peuple autant que Buies l'a aimé : « Toi

peuple, tu es pauvre, tu croupis dans la misère ; tu es obligé de fuir ta patrie, tu vois tes enfants te quitter l'un après l'autre. L'hiver, tu ne peux te chauffer ; l'été, tu ne trouves pas d'ouvrage. . . . Souffre toi, peuple, c'est ton lot. Mais n'émigre pas dans les pays où tu deviendras libre, où tu ouvriras les yeux sur tous les mensonges qu'on te débite au Canada. » [19]

Ce socialisme de Buies n'a rien d'européen ; il est fortement marqué de l'empreinte canadienne alors que notre pays est en pleine crise ouvrière et agricole et que nos villes et nos campagnes se déversent aux États-Unis. Cette caractéristique nous éloigne étrangement de Voltaire. Nous sommes beaucoup plus près de l'universalisme que Victor Hugo prêche à cette époque : « La république, ou la liberté, n'est pas aujourd'hui ce que les peuples la croyaient autrefois. La liberté moderne est inséparable de la fraternité . . . On veut effacer les frontières et voir tous les hommes dans la recherche du bien commun. » [20]

Le syndicalisme, qui aurait fait sursauter Voltaire d'horreur, soulève Buies d'un bel enthousiasme : « Voyez ces associations d'ouvriers qui se rencontrent sur un point donné de l'Europe, mais qui viennent de tous les pays à la fois. Ces ouvriers déclarent qu'ils sont frères et que les gouvernements ne les forceront pas à se battre les uns contre les autres. Voyez ces congrès pacifiques qui se réunissent à Genève. C'est le premier pas vers la fusion des races et l'harmonie des droits populaires. » [20]

Par contre, comment rapprocher le génie universel de Voltaire et le talent littéraire de Buies ? Disons tout au plus que celui-ci a utilisé, pas toujours très habilement, de petits procédés chers au patriarche de Ferney et à ses disciples.

Le premier et le plus fréquent, sans doute, est bien le persiflage :

« Il faut que notre peuple ait une intelligence hors ligne pour avoir résisté depuis dix ans à des journaux comme le

19 Buies, *La Lanterne* (1884) 57.

20 *Id.*, 72.

Nouveau Monde, le *Courrier du Canada*, le *Journal de Trois-Rivières*, l'*Union des Cantons de l'Est* et la *Minerve* dans laquelle je lisais, l'autre jour, cette annonce : « *On demande un jeune homme pieux dans un magasin de chaussures.* Comment trouvez-vous ce rapprochement du cuir et de l'eau bénite ? Quelle consolation pour les gens bien-pensants que d'enfermer leurs pieds dans des chaussures vendues par un jeune homme qui a fait ses pâques ! Après cela, il n'y a plus qu'à tirer l'échelle, diraient les uns. Moi, je vous prédis ceci : Avant trois mois, si cela continue, on ne voudra plus se chausser qu'avec du cuir de veau béni, pour éviter les faux pas, ou bien du cuir de marsouin consacré, qui fera gagner des indulgences à ceux qui le porteront. » [21]

Ces moqueries déplaisantes et pas toujours du meilleur goût, Buies les a multipliées, dans sa *Lanterne*, contre les politiciens, contre les mauvais journaux, contre les profits que rapporte le culte religieux.

Il procède souvent encore par contrastes, par interrogations et par insinuations, à la manière voltairienne. En voici un exemple. Après avoir déclaré au peuple canadien qu'il était le plus heureux de la terre, il poursuit :

« Est-ce parce que nous payons bien la dîme ?

« Est-ce parce que nous expédions à Rome des Zouaves pontificaux qui y meurent d'épuisement et de fièvre ?

« Est-ce parce que la paix des ménages est troublée par les excommunications qui menacent les lecteurs du *Pays* ?

« Est-ce parce que notre population travailleuse, décimée par la misère, émigre avec douleur aux États-Unis ?

« Est-ce parce que des milliers d'émigrants européens passent à notre nez tous les ans, pressés de se rendre chez les Américains ?

« Est-ce parce que ? . . . mais je m'arrête. Nous avons en vérité trop de sujets d'être heureux, et je crains, en les énumé-

---

21 *Id.*, 45.

rant, d'inspirer l'orgueil de la prospérité qui est toujours funeste . . . même aux grands peuples. » [22]

Il est facile de saisir toute la perfidie du procédé ; il s'agit de toujours présenter la question de façon qu'elle amène une réponse négative tendant à détruire la thèse générale. C'est une arme redoutable dont tous les polémistes se servent. On en relève de multiples exemples dans *Les Guêpes* d'Alphonse Karr.

Ce qui ressort nettement, et c'est la caractéristique probablement la plus constante de l'œuvre, c'est qu'elle « est essentiellement humoristique ». Il invente de petites comédies, parfois assez irrévérencieuses, par exemple celle qui représente les saints accourant à la porte du paradis quand un trépassé y arrive.[23] On y trouve même de petites parodies d'épopée qui tournent à la satire ; l'une d'elles chante la gloire du peuple canadien et son héros, Dion, le champion au billard qui a vaincu l'Anglais Foster.[24]

Voltairien, Buies l'a été par les attaques qu'il a lancées contre les ministres du culte, contre les institutions religieuses, par les armes surtout qu'il a utilisées : le mépris et l'ironie. Voltairien ? Sans doute, il l'a été. Mais on l'était en France dans les milieux où il a vécu et on le sera longtemps encore ; on l'était au Canada depuis nombre d'années, depuis l'apparition de la *Gazette de Montréal* en 1778, depuis la création de l'Institut Canadien de Montréal en 1844. Certes, Buies a respiré ce poison dans l'atmosphère qui l'entourait et il n'est guère difficile de relever, dans une partie de son œuvre, des traces d'intoxication. Il lui manque, cependant, la méchanceté soutenue et perfide qui répand un flot de médisances et de calomnies contre ses ennemis et même contre ses amis sous différents pseudonymes, comme Voltaire l'a fait bien souvent.

---

22 *Id.*, 26.
23 *Id.*, 186.
24 *Id.*, 244.

Il ne consent jamais à s'abaisser aux personnalités ; il s'attache plutôt aux idées ; il s'en est bien pris, de temps à autre, à quelques personnages religieux ou politiques mais toujours en vue de battre en brèche le fait ou le travers qu'à son avis ils représentent. Il refuse énergiquement tous les articles qui tendraient à l'écarter de son but :

« J'écris pour instruire, non pour satisfaire des haines . . . Je veux maintenir ma *Lanterne* à la hauteur d'un pamphlet, et non l'abaisser au libelle. Je descendrai dans l'arène pour y combattre le vice, le mensonge, l'hypocrisie, toutes les hontes, jamais pour outrager un nom. Voulant rendre ma *Lanterne* utile, je ne puis la faire méprisable. » [25]

Pas de personnalités, c'est bien, mais ce n'est encore qu'un côté négatif de la question ; il y a aussi le côté positif et, à cet égard, personne ne peut nier que Buies ait manqué de retenue. Dans la province de Québec, on ne s'attaque pas impunément au pape, aux évêques, aux prêtres, aux institutions religieuses. Sans doute, un petit groupe d'amis applaudissaient aux articles vitrioliques du jeune pamphlétaire ; mais le peuple, Buies ne l'a jamais atteint ; il se vend « au-delà de douze cents exemplaires » du premier numéro, ce qui indique bien la différence de publics quand l'on sait que Rochefort tirait à cent vingt mille. Quelques « honnêtes gens » ont pu se laisser prendre aux premières livraisons ; ils ont vite abandonné, toutefois, cette feuille radicale. Des mécontents et certains esprits avancés ont probablement manifesté beaucoup d'intérêt, au début, aux bravades anticléricales de l'ex-garibaldien mais ils ont jugé que Buies dépassait la mesure et ils se sont lassés de ces provocations inutiles et de mauvais goût qui gâtent la meilleure des causes. Ainsi, non seulement les abonnements diminuent mais les dépositaires refusent d'accepter le journal et les petits vendeurs, de le distribuer. La *Lanterne* ne se trouve plus que chez un Anglais M^r^ Grafton, 80, grande rue Saint-Jacques ; à l'Institut Canadien, 68, grande rue Saint-

25 *Id.*, 75.

Jacques et à une institution cheniquiste, la Librairie Évangélique, 493, rue Craig. Évidemment, le rédacteur voit dans ces abandons successifs les coups de la « puissance occulte » mais c'est plutôt par dégoût, par lassitude ou par indifférence que les lecteurs se désintéressent de l'hebdomadaire, parce qu'ayant ajouté à sa lyre une corde d'airain, l'auteur n'en peut tirer qu'un air monotone, tournant vite à la mélopée.

Aussi, après l'apparition du numéro 27, la *Lanterne* « s'éteignit subitement, en pleine lumière, au plus fort de l'incandescence ».[26]

En somme, le journal a révélé chez Buies des qualités apparaissant pour la première fois dans notre littérature. Il sait manier l'ironie avec beaucoup d'aisance : « Pour qu'une terre produise, ce n'est pas une bonne culture qu'il lui faut, c'est force fêtes d'obligation, c'est les quarante-heures, ce sont les messes pour les biens de la terre ; mais comme il est impossible en somme de faire avaler aux gens d'une façon absolue que la terre produit sans culture, ils admettent la charrue comme accessoire, en prévenant les habitants que, s'ils n'ont pas de bonnes récoltes, c'est parce que les idées modernes commencent à travailler la société. » [27]

On voit l'exagération, on en fait la part et on sourit. On pourrait facilement compiler un recueil de boutades de ce genre. Chacun des petits articles en contient quelques-unes fort bien lancées, car l'auteur sait utiliser ici le tour rapide, clair, enjoué. Il ne se soucie pas de développer des théories morales ou sociales, de démontrer une thèse à la façon d'Étienne Parent ou de Thomas Chapais par exemple, qui sont des journalistes didactiques. Aux systèmes, Buies substitue les personnes ou les institutions. Il nous en fait connaître de toutes les sortes : les évêques, les Jésuites, les curés, les sœurs, les frères ; le gouverneur général, les ministres, les députés ; tous les journaux, sauf le *Pays* ; la Saint-Jean-Baptiste, l'Union catholique, les Zouaves.

---

26 *Id.*, 334.

27 *Id.*, (1868) 18 mars 1869.

En l'absence de doctrine, nous pouvons tout de même relever certaines attitudes, certaines positions définies. En politique, il continue de se ranger nettement contre l'Angleterre, du côté des États-Unis qui, à ses yeux, personnifient le progrès, la tolérance, la force matérielle. C'est une colonie émancipée et le Canada devrait l'imiter et s'affranchir. Cela ne l'empêche pas de déplorer l'émigration canadienne au pays voisin. Il n'y a pas là contradiction, car s'il admire la grande république, il ne cesse pas d'aimer son pays et de nourrir une confiance inébranlable en son peuple.

Cela indique assez bien sa position sociale. Il a l'amour sincère, profond, jamais démenti des travailleurs ; il a pitié d'eux parce qu'il les trouve assujettis dans un pays qui devrait être libre ; pauvres dans un pays qui devrait être riche ; ignorants dans un pays où l'instruction devrait être libre et obligatoire. C'est à ces transformations qu'il applique toutes ses forces. C'est une doctrine de revendications qui explique l'opposition que, d'une part, il a dû mettre en œuvre et que, d'autre part, il a rencontrée.

Aristocrate par sa mère, il est « peuple » par choix. C'est probablement ce qui l'éloigne le plus de Voltaire mais ce qui le rapproche davantage de Victor Hugo. Tous les deux, ils sont chrétiens de naissance, de langage et de conviction. Tous les deux, ils s'insurgent contre la peine de mort, contre l'Inquisition et les bûchers, contre les dogmes, contre le *Syllabus*, contre l'Immaculée Conception, contre l'infaillibilité du pape, contre certains prêtres, contre certains évêques (M^gr^ Bourget de *La Lanterne* ressemble d'assez près à M^gr^ de Ségur des *Quatre Vents de l'Esprit*), contre le pape souverain qui ose résister au peuple et défendre ses États. Tous les deux, ils attaquent le zouave (*Les Années funestes*) par la plume et même, dans le cas de Buies, par l'épée. Tous les deux, ils bataillent contre l'école cléricale, foyer d'obscurantisme. Si, donc, l'on veut retrouver les thèmes de *La Lanterne* canadienne, ce n'est pas dans le *Dictionnaire philosophique* qu'il faut chercher, ni même uniquement dans *La Lanterne* française mais encore dans *Le Pape*, *Les Quatre Vents de*

l'Esprit, Les Années funestes, Religion et quelques grands discours sur l'universalisme, sur la liberté des peuples et sur l'enseignement. Buies en effet réclame la liberté de l'instruction à maintes reprises et il appelle à son aide non pas des témoignages de Voltaire, mais des déclarations de Victor Hugo, qui n'en sont pas moins « voltairiennes ».[28]

Il faut bien reconnaître que le contraste était grand entre les institutions d'enseignement françaises et canadiennes. Nos écoles primaires, faute de fonds nécessaires et d'instituteurs compétents fonctionnenent pitoyablement. Les communautés enseignantes qui existent en petit nombre dans les villes importantes ne sont pas encore répandues à la campagne. L'enseignement secondaire n'est guère mieux partagé ; le curé du village donne bien quelques leçons de latin à ses enfants de chœur les plus intelligents, quitte à les envoyer poursuivre leurs études dans l'un des quelques séminaires qui viennent de se fonder et qui se débattent encore dans les plus sérieuses difficultés financières. D'ailleurs, le programme d'instruction est loin d'être à la hauteur de celui du lycée Saint-Louis ; l'esprit y est plus étroit et la morale plus sévère.

Buies se souvient très bien d'ailleurs de son séjour dans ces collèges avant son départ pour la France : « Dans les collèges canadiens, on peut raisonner en dedans, mais dès qu'on a le malheur de le faire savoir, on est chassé sans miséricorde comme un impie qui ne sera jamais bon à rien, et l'on vous fait passer pour une tête sans cervelle, précisément parce que vous vous sentez une cervelle dans la tête et que vous voulez en faire usage. C'est ainsi que j'ai été mis à la porte de trois collèges ; et, certes, je puis m'en vanter aujourd'hui, car c'est grâce à cet exode forcé que je suis parti pour la France où j'ai pu apprendre quelque chose. » [29]

Et l'enseignement supérieur ? L'université Laval de Québec ne date que de 1852. Montréal possède bien une École de

---

28 *Id.*, 5 novembre 1868.

29 *Id.*, (1884) 241.

médecine depuis 1843 et une École de droit (anglaise) depuis 1851, mais ces institutions sont-elles suffisantes et surtout ressemblent-elles même de très loin aux universités de France ?

Si donc le pamphlétaire canadien a montré de grandes qualités d'esprit et de cœur il est par contre trop souvent tombé en des fautes de goût qui ont nui à sa réputation et à sa cause. La plupart de ces bravades étaient inutiles et son intransigeance l'a coulé auprès de ses meilleurs amis. On peut en effet tourner en ridicule l'article mal bâti d'un confrère mais on ne retire rien à parodier les mandements d'évêques. Les irrévérences multipliées, les sarcasmes impies auraient certes pu attirer les sévices de la censure ecclésiastique, mais les prélats en cause ont sans doute préféré laisser faire, assurés que l'écrivain allait se fatiguer, s'épuiser et s'arrêter de lui-même.

Il est certain que Buies était beaucoup trop inconstant pour s'astreindre chaque semaine pendant longtemps, à remplir, à lui seul, seize pages de texte. Il y a une différence énorme entre faire de temps à autre une conférence, apporter quand bon nous semble un article à un journal et ne compter que sur soi pour remplir régulièrement toutes les colonnes de mots d'esprit et de coups d'adresse. C'est contre son tempérament.

La vérité aussi c'est que « ce n'est pas son genre » lui écrit l'un de ses amis de Paris : « Votre verve satirique ne provient pas du premier jet, elle est plus cherchée que naturelle » parce qu'il y manque probablement la sincérité. Et comment Buies pourrait-il résister à un conseil si flatteusement présenté : « Vous savez trop admirer les splendeurs de la nature pour vous moquer pendant longtemps sans fatigue, sans ennui. » [30]

L'aigle se débat encore quelque temps, mais il est mortellement touché et il perd de l'altitude pour enfin se poser au sol quelques semaines plus tard.

---

30 *Id.*, (1868) 28 janvier 1869.

La Lanterne a été une œuvre d'audace unique dans notre littérature. Comme tous les novateurs, Buies osa trop, mais il provoqua des réformes et des redressements salutaires.

Dans un geste sublime d'abnégagion et de courage, à l'imitation de son maître Victor Hugo, il avait déclaré : « S'il faut une victime aux idées libérales, que cette victime soit moi. » [31] Après tout, il n'a reçu que ce qu'il a demandé.

---

31 *Id.*, (1884) 56. — À rapprocher de V. Hugo *Les Châtiments* « Ultima Verba » :

« Et s'il n'en reste qu'un, je serai celui-là ! »

CHAPITRE VII

L'ÉVASION : *LES CHRONIQUES*

Buies s'est donc immolé lui-même. Il va maintenant essayer de dépouiller le vieil homme en allant se jeter dans les bras de ses tantes et de sa sœur à Québec. Il se rend ensuite à Rimouski, au royaume de la paix et du calme, étranger à toutes luttes mesquines et acharnées.

Pendant ce temps, la querelle de l'Institut avec l'Ordinaire s'est envenimée. L'*Annuaire* de 1868 de même que celui de 1869 avaient exprimé, sur la tolérance religieuse, des opinions que les autorités romaines de Montréal réprouvaient et, l'année suivante, M^gr^ Bourget écrit de Rome une lettre pastorale annonçant « que le pape avait condamné l'Institut et défendant, sous peine de refus des sacrements, d'être membre de cette institution ».[1]

Certains membres se sont entêtés et ont continué d'en faire partie. L'affaire Guibord allait le prouver de façon retentissante.[2] D'autres aussi, qui n'ont pas eu le malheur de mourir, ont tenté de se débattre contre les coups de crosse. L'une de leurs dernières résistances fut d'appeler à leur aide Victor Hugo, à cette époque en exil à Guernesey. Gonzalve

---

1 Décrets du Saint-Office, 7 juillet 1869 et 31 août 1870.

2 Guibord, membre de l'Institut, donc excommunié, meurt le 19 novembre 1869. On lui refuse la sépulture ecclésiastique. L'Institut en appelle de cette décision et le juge Mondelet lui donne gain de cause le 8 mai 1870. L'affaire ira jusqu'au Conseil privé qui, le 21 novembre 1874, confirme le jugement de la cour canadienne.

Doutre, alors président de l'Institut, demande à l'auteur des *Misérables* d'accepter le titre de membre correspondant de la société littéraire canadienne. Le poète exilé répond, par l'entremise de sa belle-sœur, le 29 mai 1870, « qu'il est avec ceux qui sont avec le progrès ». On ne pouvait accepter de plus belle grâce une si noble fonction ! Le *Pays* du 30 juin 1870 annonce la consécration officielle de Victor Hugo, membre correspondant de l'Institut Canadien de Montréal ; parmi les orateurs qui, lors de la séance de réception, ont pris la parole et célébré le champion du Progrès, le journal mentionne Gonzalve Doutre, Arthur Buies et Joseph Doutre. Mais ce fut l'un des derniers spasmes de la célèbre société qui connut bientôt un trépas ignoré, une disparition sans éclat. Elle avait groupé, un temps, l'élite intellectuelle du pays. Ses attitudes extrémistes en matière de politique, de religion, et d'éducation expliquent dans une grande mesure l'œuvre radicale du pamphlétaire qui était en quelque sorte son propagandiste attitré.

Buies est revenu à Montréal juste à temps pour assister à cette dernière réunion solennelle de l'Institut. Il est désespéré devant la tournure des événements mais il n'a pas le temps de se perdre en vaines alarmes puisque, la semaine précédente, il a lancé un nouveau journal : *L'Indépendant.*

L'annexion du Canada aux États-Unis, que proposaient les libéraux, s'appuyait sur des motifs fort défendables, avant la Confédération. Les diverses parties du Canada manquaient de cohésion et d'esprit national. Les provinces de l'Est, indépendantes du reste du pays, étaient beaucoup plus rapprochées du Maine (États-Unis). Il en était de même, par rapport à d'autres états, des territoires encore vagues de l'Ouest canadien jusqu'à la côte du Pacifique. Le Haut et le Bas Canada ne réussissaient pas à s'entendre. C'était un pays divisé parce qu'il était morcelé. L'annexion entraînerait l'unification. Et, comme pour sanctionner les rapprochements géographiques, les États-Unis et les provinces canadiennes avaient conclu en 1854 des traités de réciprocité. Le

parti libéral, Laurier en tête, se fera le champion des échanges libres entre les deux pays comme entre les divers États américains. Les chemins de fer nouvellement construits favorisent singulièrement cette liaison.

De leur côté, les dirigeants américains donnent leur appui à la thèse de l'annexion. Depuis toujours les États-Unis convoitaient le Canada. Ils ont grandement aidé à sa conquête en 1760 et ils ont tenté tous les efforts pour l'attirer dans leur lutte en faveur de l'Indépendance. Ils ont essayé de l'emporter par les armes en 1775 et en 1812. Mais toutes ces querelles sont finies. L'entente cordiale existe et les Canadiens sont allés en grand nombre s'enrôler dans les armées du Nord lors de la guerre de Sécession. Le général Grant, depuis sa victoire contre l'esclavage, est considéré au Canada comme le champion de la démocratie et de la liberté. Les États-Unis achètent des Russes l'Alaska en 1867 ; c'est déjà comme une partie du Canada en leur possession. Enfin, plus que tout le reste, les progrès matériels réalisés chez nos voisins gagnent les cœurs et les esprits des républicains canadiens qui revendiquent les mêmes libertés démocratiques.

La Confédération, en 1867, vint mettre fin à tous ces espoirs. Ne pouvant plus s'annexer aux États-Unis, les Canadiens y émigreront par milliers.

Buies aperçoit le danger et il cherche une solution : l'indépendance vis-à-vis de l'Angleterre, l'autre forme de liberté. Son nouveau journal se consacrera à cette noble cause. Pourquoi notre pays, matériellement si puissant, subirait-il indéfiniment le joug de Londres ? L'Angleterre, d'ailleurs, se désintéresse de notre pays auquel elle tient beaucoup moins depuis qu'elle a perdu les États-Unis. Elle porte maintenant ses efforts ailleurs, en particulier aux Indes et en Afrique. De fait, elle retire ses troupes du Canada en 1871. L'entretien des « habits rouges » coûte trop cher. La nouvelle forme de gouvernement central, bien loin de s'opposer à l'indépendance, la favorise. Elle apporte au contraire plus de cohésion, comme chez nos voisins du sud. Vive donc le Canada indé-

pendant ! Vive donc la République, comme aux États-Unis, comme en France !

« Allons ! il est temps pour nous d'être un peuple ; il est temps d'avoir un nom parmi les nations ; il est temps d'avoir une volonté à nous, une législation à nous, une politique à nous, de faire les traités qui nous conviennent sans plus rien attendre des métropoles qui ne peuvent désormais se maintenir en Canada sans danger pour elles comme sans ruine pour nous ». Il réclame aussi une éducation plus appropriée à nos besoins, « une instruction industrielle et scientifique qui nous permette d'exploiter les richesses inépuisables de notre sol » (juin 1870).

Il bataille pour empêcher l'émigration aux États-Unis de nos agriculteurs, de nos ouvriers et de nos artisans. Enfin ! Buies met son talent au service d'une noble cause ! Et voici en quels termes un confrère, le *Franco-Canadien*, salue l'apparition du premier numéro de l'*Indépendant* : « Nous offrons volontiers la bienvenue à M. Buies lorsque, dépouillant le vieil homme et rejetant dans l'obscurité des choses éteintes les opinions qu'il a fait briller un instant à la lumière douteuse de sa *Lanterne*, il reparaît dans l'arène en se faisant le champion d'une idée noble et juste qui ne demande qu'à être présentée au public sous une forme pratique pour recevoir sa sanction unanime. » [3]

Toutefois, la forme eut beau être « pratique », la « sanction » ne fut pas « unanime », et le Canada restera à l'Angleterre plus longtemps que l'*Indépendant* à son trop peu fortuné rédacteur-propriétaire, soit un peu plus d'un an. Le raisin de notre indépendance était encore trop vert. Il ne mûrira qu'au siècle suivant grâce aux soins de Laurier, de King et de Saint-Laurent.

Notre journaliste se détache désormais de Montréal. Il voyage davantage. Le 29 août, il était à Québec où il prenait la parole à une assemblée publique convoquée à la salle

---

3 *L'Indépendant*, 2 juillet 1870.

Jacques-Cartier à Saint-Roch. Devant une foule de deux mille personnes, il y parle de la France et des sympathies qu'elle mérite pour son malheureux sort sous le joug prussien.[4]

Naturellement bohème, Buies a pris goût à cette vie de mouvement. Justement, une élection se prépare pour l'été de 1871 et le *Pays* lui demande, puisqu'il est libre, de préparer des reportages, décrivant les endroits qu'il visite et les tendances politiques des divers comtés qu'il traverse. C'est ainsi que, reporter électoral, il parcourt la province à titre de correspondant particulier. Il ne signe pas ses articles, mais ils sont facilement reconnaissables ; seul Buies pouvait écrire ainsi en son temps. Il est surtout intéressant de suivre la lutte qu'il décrit dans Lévis où se présente Louis Fréchette. Hélas, les commentaires enthousiastes et élogieux du propagandiste n'ont pas réussi à faire élire le poète lévisien. Les libéraux sont de nouveau battus.

Cependant, cette sorte de vagabondange satisfait pleinement notre correspondant et les reportages politiques se changent, après les élections, à partir du 15 juillet 1871, en *Chroniques des eaux* datées de Cacouna, de la Rivière-du-Loup, du Saguenay. C'est une nouvelle forme de journalisme qui passionne Buies ; le *Pays* ne lui suffit plus ; il envoie d'autres chroniques à l'*Opinion publique*, à la *Minerve*, au *National*.

L'auteur semble maintenant préférer Québec où il a désormais un pied-à-terre. C'est dans cette ville qu'il publie sa première œuvre à peu près orthodoxe, ses *Chroniques canadiennes*, en 1873.

Buies, on l'a vu, a manqué de formation philosophique et de direction. De là vient cette espèce de répugnance aux idées générales, aux développements synthétiques qu'exige l'histoire. De là vient sans doute encore son aversion des abstractions. Il est bien permis, en effet, de se demander pourquoi

---

4 Faucher de SAINT-MAURICE, *Le Canada pendant la guerre franco-prussienne*, (Québec 1888) 20.

Buies n'a pas tenté, à son tour, d'y aller de son roman. À peu près tous ses contemporains ont éprouvé un engouement irrésistible à l'égard de ce genre littéraire et plusieurs de nos politiciens, de nos historiens même, se délassent de leurs travaux professionnels en se plongeant dans les fictions romanesques : Chauveau, de Boucherville, Gérin-Lajoie, l'abbé Casgrain. Quant au journalisme militant, à l'article de rédaction, il n'y peut guère songer après son échec de la *Lanterne* en 1869, puis de l'*Indépendant* en 1870. Il sent bien dès son deuxième insuccès qu'il pourra difficilement réussir dans cet emploi. Il se livre donc à la chronique, formule moins assujettissante et moins compromettante.

Au temps de Buies, chaque journal qui se respectait devait d'abord publier un premier article traitant de la politique, puis un feuilleton, ensuite une chronique, enfin diverses découpures de feuilles et de revues françaises ainsi que des réclames si précieuses pour l'administration.

Fabre, Faucher de Saint-Maurice et plusieurs autres de nos écrivains doivent leur renommée à la chronique. Mais Buies reste le maître incontesté du genre, au témoignage même de ses contemporains ainsi que de plusieurs critiques anglais et français.

La chronique date de Plutarque chez les Grecs, de Suétone chez les Romains, de Villehardouin chez les Français et de Buies chez les Canadiens.

Ce petit genre littéraire exige plutôt le don de conter que des vues générales ; plus d'acuité dans l'observation que de sens critique, de véracité ou de fidélité aux événements puisqu'il s'agit de rapporter de menus faits connus de tous ; plus d'abondance que d'ordre ; plus de fraîcheur que de précision ; plus de vivacité, de grâce, d'aisance et de souplesse que de raisonnements ; plus de finesse, de sensibilité et d'imagination que de recherches scientifiques ; bref, plus d'esprit que de connaissances.

C'est un genre assez mal défini ; sans règle précise, laissant toute latitude à l'auteur qui devient comme l'« écho sonore » de la vie sous toutes ses formes : ses joies et ses tristesses, ses

gloires et ses deuils. Ce sont des thèmes éminemment lyriques où le chroniqueur mêle ses impressions. Le romantisme, qui a transformé l'histoire, envahit aussi la chronique qui ne se contente plus de rapporter, au jour le jour, les événements remarquables qui se passent dans une localité, dans un pays ou quelque part dans le monde. Celui qui s'y adonne se révèle à son public pour se faire aimer ; il verse son âme dans ce petit billet quotidien ou hebdomadaire qu'il adresse à ses lectrices autant et peut-être plus qu'à ses lecteurs. C'est une condition de succès. Rester impersonnel ou impassible devant les événements ou la nature, ne pas y associer son cœur, ses sentiments, cela semblerait bien fade aux admiratrices attendries des *Méditations* de Lamartine, des *Contemplations* de Hugo et des *Confessions* de Musset. Au Canada, Crémazie et l'abbé Casgrain, Fréchette et Lemay avaient contribué à développer chez nos compatriotes ce goût des confidences. Le chroniqueur, comme eux, devra donc se faire l'ami intime qui raconte ses joies ou ses malheurs s'il veut trouver le chemin du cœur de tous les indifférents qui le lisent.

Par contre, une fois qu'on a gagné les sympathies de ses confidents, n'est-il pas vrai qu'on soit en droit de faire certains reproches, attendu que le lecteur ne se croit jamais visé et qu'il se réjouit souvent d'une vigoureuse remontrance destinée au voisin ? C'est ainsi que la chronique peut faire œuvre de combat, s'attaquer à des travers, à des défauts et devenir, de la sorte, moralisatrice.

Par conséquent, le genre est assez élastique, n'impose aucune contrainte à qui le cultive et peut varier du récit de voyage aux confidences personnelles, de la leçon morale ou littéraire à la satire politique.

Buies, encore ici, voulait-il imiter son « confrère » Rochefort qui avait écrit des chroniques dans le *Soleil* (1866-1867), réunies plus tard en volume avec une préface ardente dirigée contre la noblesse, sous le titre : *La Grande Bohême* ? Le pamphlétaire français avait une définition peu rassurante de la chronique : « Cette tendance à fourrer un doigt indiscret entre les événements et l'autorité. » Non, dans ce genre, il

est impossible d'établir un rapprochement entre le journaliste parisien et le chroniqueur canadien, sans doute parce que Buies, n'étant pas astreint à la censure sévère du Second Empire, ne cherchait pas à déjouer ses recherches ni à contourner ses règles. D'ailleurs, il est beaucoup plus sage dans ses chroniques commandées par nombre de journaux et, sans doute, soumises à la surveillance d'une rédaction prudente, que dans ses pamphlets où il jouissait d'une liberté sans borne dont il abusait volontiers.

Buies, pourrait-on dire, possédait les défauts et les qualités nécessaires pour réussir dans ce genre libre.

Comme La Fontaine, les « longs ouvrages » lui font peur. Le fabuliste s'accommodait très bien de ces sujets courts empruntés à Ésope, à Phèdre ou aux conteurs orientaux ; l'invention était presque nulle, la composition peu compliquée et les recherches insignifiantes. En revanche, son bon sens, sa naïveté, une sensibilité discrète unis à la perfection de l'art lui permettent de créer de petits chefs-d'œuvre de quelques dizaines de vers alors qu'il aurait pu échouer complètement s'il s'était adonné au drame par exemple.

Buies recule devant les œuvres d'envergure ; l'article de journal, la chronique, la conférence ou la causerie, le récit de voyage constituent ses genres favoris. À deux ou trois reprises, il a tenté d'échapper à cette servitude, mais il est alors facile de constater que la composition, l'arrangement de sa matière et la conduite générale de l'ouvrage le gênent considérablement. Il manque d'haleine. Mais, dans les petits genres, il est à son aise, surtout dans la chronique alors qu'il peut musarder sans entraves, introduire une digression, passer d'un sujet à un autre sans transition, couper son récit ou son développement d'une réflexion personnelle, d'une description ou d'une boutade.

Le travail d'invention n'est d'ailleurs guère harassant. Les sujets se présentent d'eux-mêmes. Les événements quotidiens en constituent, d'ordinaire, la trame ; souvent, c'est un voyage ; parfois, c'est un travers social. Ce sont les menus potins, les événements du jour relatifs à la vie politique, sociale

et littéraire. L'auteur, s'il a de la culture, y mêlera quelques considérations d'ordre philosophique et, s'il a de l'esprit, il les agrémentera de quelques tours joyeux destinés à en relever le ton. Voilà bien ce qui constitue le fond des chroniques de Buies. Il s'abandonne à ce jeu nonchalamment, en dilettante : « j'écrivais pour écrire, par fantaisie, par inclinaison, par goût, pour ne pas me laisser rouiller tout à fait, et aussi beaucoup pour remplir, par-ci par-là, quelques heures d'une existence qui était à cette époque (1871-1875) passablement désœuvrée. » [5]

Un fait divers, un gentil paradoxe lui servent d'introduction: « Faire une chronique québecquoise n'implique pas nécessairement qu'on soit à Québec. Pour le commun des lecteurs, cette nécessité semble absolue ; mais le journaliste s'affranchit aisément du despotisme des titres et son imagination doit être aussi libre que sa profession. Le chroniqueur surtout a un sublime dédain du convenu, ce tyran universel ; il dit ce qu'il veut, quand il veut, comme il veut. Donc, je date aujourd'hui ma chronique québecquoise de Saint-Thomas, comté de Montmagny, à dix lieues de la capitale. » [6]

Une réflexion toute simple amène la conclusion :

« Peut-être en ai-je trop dit, hélas ! je ne sais jamais où va ma plume, et je suis plein d'indulgence pour cette bonne vieille amie qui m'a joué tant de mauvais tours. J'ignore la discrétion, cette vertu des sages et souvent de ceux qui ne savent rien dire. Où en seriez-vous, grands dieux ! s'il fallait que je fusse discret, tout en étant chroniqueur. » [7]

Mais Buies ne commet jamais de graves indiscrétions et il se réserve toute liberté d'action de sorte qu'il déroute toute analyse. Impossible de trouver un plan ordonné et harmonieux dans chacune de ces pièces écrites au jour le jour, comme dirait Montaigne, « à sauts et à gambades ». Dans une même

---

5 BUIES, *Chroniques canadiennes* (Québec 1873) I, 8.

6 *Id.*, 78.

7 *Id.*, 77.

chronique, s'entremêlent les idées les plus disparates, sans autre cadre apparent que la dimension des colonnes exigées. Le début se présente comme il peut ; la fin coïncide avec le bas de la page et le corps s'allonge entre ces deux extrémités, rempli, au petit bonheur, de descriptions, de confidences, de réflexions moqueuses à l'adresse des politiciens, des mauvais journalistes, de considérations sur divers problèmes de la vie humaine. Sa méthode consiste donc à n'en suivre aucune : « Est-il nécessaire que ma *causerie* soit régulière et s'enchaîne méthodiquement ? Dans ce cas, coupez-moi les ailes, étouffez les cris de mon âme. Avant tout, ne parlons pas de choses sérieuses, ou, du moins, n'en parlons pas sérieusement. Il est permis d'aborder tous les sujets dans une chronique, pourvu que ce soit avec des sourires ; les plus grandes choses de ce monde n'en méritent pas davantage. » [8]

La chronique est donc une sorte de fantaisie sur un événement réel ou fictif. L'auteur n'est pas astreint à l'actualité comme le journaliste dans son article quotidien, ni à la recherche scientifique comme le sociologue ou l'historien. Lié au mouvement qui entraîne le monde où il vit, il participe à toutes les émotions dont vibrent les acteurs. Il se crée à lui-même sa petite scène ; il en est comme l'ordonnateur. Il fuit l'impassibilité de l'historien pour rechercher la fraîcheur des impulsions du moment.

Cependant, cette œuvre éphémère ne différera pas nécessairement de la réalité historique qu'on établira demain. Elle peut contribuer à l'histoire. Ce n'est qu'une ébauche, mais pourquoi ne servirait-elle pas à réaliser le tableau définitif de l'époque particulière qu'on observe ? Si les traits rapportés sont vrais, ils constituent des documents qui aident à fixer la physionomie de la société contemporaine de l'auteur. En ce domaine, le chroniqueur ressemble au mémorialiste. Lorsque Saint-Simon assène ses regards sur les hommes de son temps, lorsque Rochefort relate les démêlés qu'il eut avec la censure de Napoléon III, lorsque Philippe Aubert de Gaspé nous peint

8 *Id.*, 154.

les mœurs des Canadiens de son époque, ils font œuvre utile à l'histoire. Le chroniqueur peut donc, lui aussi, aider l'historien s'il observe les gens et les coutumes de son siècle avec sagacité et impartialité.

Buies a parfois élevé ce genre plutôt léger jusqu'aux plus hautes considérations. Il ne s'agit pas encore de rechercher dans ces impressions fugaces un système philosophique cohérent ; ces causeries ne sont pas des traités de théodicée ou d'éthique. Le public ne les accepterait pas. Cependant, l'auteur oblige à réfléchir sur des questions qu'il pose et qu'il décide. Ce sont des méditations sur de grandes vérités révélées par la foi ou acquises par la raison. Pour lui, Dieu ne se démontre pas ; il se manifeste par divers phénomènes irrécusables, notamment la création. Buies s'insurge contre les aberrations des matérialistes qui, essayant de nier son existence, ne voient pas dans quelle situation désespérante ils placent l'humanité. Il rappelle la morale du Christ « toute d'amour et de pardon ». Il admet l'action de la Providence dans le monde. Enfin, il reste bien dans la tradition chrétienne lorsqu'il prétend que nous avons « une raison infirme, pleine de ténèbres, qui erre sans cesse » ; que l'homme est « le triste jouet de toutes les erreurs et de toutes les petitesses et qu'il ne vaut que par son âme immortelle ».

Cependant, on peut constater que ses connaissances sont encore courtes par certains côtés :

« La philosophie, mot prétentieux, n'est que la fumée de notre orgueil ; la science seule est la vraie philosophie, elle seule porte le flambeau dans la nuit qui nous entoure et nous apprend à ne pas juger l'être que nous ne connaissons pas, mais à l'étudier. Aussi, l'on peut dire que la vraie philosophie, celle qui ne se borne pas à des spéculations oiseuses, à des hypothèses poétiques, à des conceptions gratuites, n'a que trois siècles d'existence ; elle est née avec Bacon qui indiqua l'expérimentation comme le seul moyen de nous éclairer, et elle a grandi avec Descartes qui a prescrit la méthode dans la recherche. » [9]

---

9 BUIES, *Petites chroniques*, 159.

Pauvre Buies ! il ignorait encore l'existence de saint Augustin et de saint Thomas !

Il s'est montré, par contre, excellent observateur ; il avait toujours l'œil ouvert et il nous a laissé des scènes et des portraits qui jettent une belle lumière sur la vie canadienne des années 1870.

En politique, nous le savons, il appartient au parti libéral. Cependant, il n'est pas aveuglé par ce fanatisme imbécile qui ne voit que du bon dans la démocratie et le « parti ». Il a su relever et stigmatiser les rivalités inutiles qui nous divisent au temps des élections : « Hélas ! pourquoi notre beau Canada est-il encore la proie des partis ? Se peut-il que les Canadiens n'aient pas tous les mêmes idées et la même opinion depuis 1791 ? Pourquoi cette distinction de conservateurs et de libéraux, quand ce sont les conservateurs qui ont accompli toutes les réformes et que les libéraux n'ont fait que se réformer eux-mêmes ? Est-ce que tout bon patriote ne doit pas désirer ardemment qu'il n'y ait plus qu'un seul parti conservateur libéral, national, modéré ? Comme cela, on serait à peu près sûr de ne pas laisser de place à d'autres partis, et la nationalité canadienne serait immortelle autant qu'homogène.[10]

Cet appel à l'union sera-t-il jamais entendu ? Quoi qu'il en soit, le chroniqueur ne vise pas à réformer la société et l'on ne peut lui chercher noise d'avoir échoué dans cette tâche.

La vie sociale a-t-elle intéressé Buies ? Cet esprit observateur et caustique ne devait pas rester impassible devant certains types, certaines coutumes, certains travers de la société de son temps. Aussi les portraits, les études de mœurs et les petites satires abondent dans ses chroniques.

Suivons-le d'abord aux nombreux endroits de villégiature qu'il a visités, où il s'est installé comme à l'affût pour observer ces promeneurs désœuvrés, Anglais, Américains et Canadiens, appartenant aux plus hautes classes sociales : « Les Anglais ne parlent pas de trop, c'est dérogatoire. Quand on a de la

---

10 BUIES, *Chroniques canadiennes*, 127.

dignité, on n'a pas de langue ; ces Anglaises n'ouvrent les lèvres que pour introduire une bouchée précieusement, comme si elles se faisaient une opération à la gencive ; du reste, irréprochables, droites comme des fioles, avec mille louis de revenus. » [11]

Il admire les Américains qui « voyagent moins pour le plaisir que pour connaître et comparer » et les Canadiens qui savent si bien s'amuser en organisant toutes sortes de parties de plaisir. Il adore les petits hôtels sans luxe où l'on peut se reposer mais il en veut « à ces superbes établissements qui vous vendent l'ennui bruyant et la somptuosité tapageuse à des prix fabuleux ».[12]

Pourtant, il existe quelques restrictions. Buies étant pauvre n'aime pas les riches ; étant en quelque sorte sans parents, sans famille, il déteste ces distinctions de classe qui l'ont sans doute empêché de fréquenter certains salons. Peut-on le blâmer d'avoir placé la noblesse de l'esprit au degré supérieur de l'échelle sociale ?

« Il y a chez nous des classes sociales et des aristocrates, débris de l'orgueil et de l'ignorance féodales ; il y a des vieilles familles qui se détachent de la masse et qui conservent intactes des mœurs et des manières surannées ; il y a les parvenus, il y a les enrichis, les petits bourgeois et les ouvriers, tous gens se tenant à part les uns et les autres ; il y a des pauvres bien-nés et de gros marchands qui reçoivent dans des palais, et qu'on pourrait atteler avec des bœufs de labour ; il y a, à part cela, la classe d'élite, fière de sa valeur, dont l'exclusivisme n'a rien d'arrogant, qui se mêle volontiers avec toutes les autres et dont les prédilections s'abaissent maintes fois jusqu'aux rangs les plus obscurs, c'est la classe des hommes de l'esprit et de l'étude. » [13]

Il faut bien avouer que cette esquisse de l'organisation sociale est assez sommaire mais, à ces traits caractéristiques,

---

11 *Id.*, 40.
12 *Id.*, 212.
13 *Id.*, 257.

on peut reconnaître l'auteur. Pour lui, la véritable aristocratie est celle de l'esprit et du cœur et il éprouve une bien plus grande satisfaction de goûter la vie simple et frugale de nos campagnes « où l'on peut boire du lait à sa fantaisie » que de s'ennuyer dans ces hôtels cossus et ces palais où l'argent et le luxe ne parviennent pas à créer la véritable joie. Il est resté humble comme La Bruyère qui prend la défense du paysan contre le noble, et comme Rousseau qui, aux fêtes de la cour, préfère les belles danses champêtres.

« Arrivés près du quai, nous entendîmes les accords du violon, accompagnés d'un battement de pieds qui donnait la mesure aux échos éveillés dans la nuit. Une quinzaine de jeunes gens dansaient des *reels* et des rigodons, ces naïves, harmonieuses et touchantes danses de village qui bercèrent l'enfance de beaucoup d'entre nous et qui nous survivront encore longtemps. Comme ils étaient heureux ces chers ignorants, et comme je me sens triste en voyant devant moi le bonheur si facile, le bonheur que nous cherchons en vain au prix de mille peines ! Une journée de travail et le soir un *reel* au clair de la lune, voilà le bonheur ! . . . Je regardai longtemps ces braves gens enivrés du plaisir qu'ils donnaient à tous les spectateurs, et rivalisant entre eux de pas grotesques et imprévus à chaque nouvel éclat de rire . . . » [14]

Quelle différence entre ces plaisirs sains à la suite d'un labeur tranquille et la poussière, les exhalaisons et les conventions des villes, surtout Québec, cible de tant d'attaques caustiques de la part de Buies mais aussi sanctuaire de ses plus fidèles affections. Il a essayé de toutes les façons de secouer la torpeur de ses habitants (en 1870, bien entendu), qui laissaient tomber leurs maisons en ruine, défoncer les pavés de leurs rues, qui semblaient réfractaires aux projets d'embellissement, d'entreprises industrielles et commerciales. Tout en lui conservant un attachement que rien n'a pu briser, il lui en

---

14 *Id.*, 68.

veut pour ses longs hivers, son perfide vent du nord-est et surtout ses commérages :

« Il n'est pas étonnant que Québec devienne de plus en plus un désert, les gens s'y mangent entre eux . . . Le commérage est l'industrie spéciale et perfectionnée de ses matrones. Quelle espèce endiablée ! Si encore le cancan n'était que de la médisance ! mais il faut entendre les fables absurdes, les récits grotesques imaginés on ne sait par quelles têtes malfaisantes, qui se débitent et sont acceptés comme monnaie ayant cours ! C'est une atmosphère d'épingles qui vous rentrent dans la peau, de tous les côtés. Vous cherchez un abri et vous croyez le trouver dans une amitié sincère, sympathique ; bah ! c'est là que vous vous faites écorcher pour la vie. Je connais des gens qui, à proprement parler, ne se quittent pas, qu'on voit presque toujours ensemble, eh bien ! c'est afin de ne se rien laisser sur les côtes. Quel appétit les uns des autres, et quel ver rongeur que la langue d'un ami, d'une amie surtout ! Ô Dieu, aimer tant les femmes et être obligé de les fuir » . . .[15]

Et que dire des prêteurs à quinze ou vingt pour cent qui, en partie, paralysent dans Québec toute entreprise heureuse ? Sans doute, Buies fut-il forcé, certains matins, de recourir à l'un de ces « vieux bonshommes chétifs, râpés, aux collets luisants, sorte de rats émaciés, sur deux pattes » ou encore à ces « veuves antiques, détachées des biens de ce monde dont ils ne perçoivent que l'intérêt, jaunes, tannées, on les dirait même salées et fumées, dans un bon état de conservation pour l'autre monde ».[16]

Heureusement, pour tempérer la causticité de ces observations, nous retrouvons ce cri d'amour sincère à l'adresse de la vieille capitale toujours jeune par les souvenirs qu'elle renferme : « Je t'ai raillée, je t'ai bafouée, j'ai redoublé sur toi les traits et les rires ; l'outrage a été public et mes livres le gardent tout entier, mais je t'aime, je t'aime ! » [17]

---

15 *Id.*, 13.

16 BUIES, *Chroniques canadiennes*, 371.

17 BUIES, *Chroniques, voyages*, etc. (Québec 1875), 250.

Nul ne peut douter de sa sincérité puisque c'est à Québec qu'il revient toujours, même pour rendre le dernier soupir et y dormir son dernier sommeil. Et d'ailleurs, ces défauts qu'il y relève n'existent-ils pas hors de ces remparts décrépits qu'il abhorre ? Certes, derrière les braves Québécois, il vise toutes les méchantes langues, tous les prêteurs de mauvaise foi et tous les apathiques qui retardent le progrès de notre développement.

Il s'en prend encore à d'autres coutumes détestables qui continuent de se porter très bien : les banquets, par exemple, où, en plus de mal manger et de boire épais, il faut supporter nombre de « discours, mélange de *plum-pudding* et de papier mâché » qui agissent sur la digestion « comme du plomb fondu » ; la réclame « signe manifeste de la décadence des peuples », « cet attirail de grelots qu'on attache à tout ce qui se vend » ; le respect humain dont le propre est « de vouloir paraître vertueux au prix de la vertu elle-même » ; la manie d'imiter les autres, mal qui se répand dans toutes les classes de la société et qui empêche de sortir de l'ornière commune.

Oui, mais voici ! En peignant les travers de ses contemporains, réussit-il à éviter de laisser un sombre tableau de la société ? Il existe là un réel danger. En effet, le mémorialiste, le chroniqueur ou le moraliste qui étudient la vie sociale de leur temps se laissent souvent entraîner au pessimisme que provoque l'analyse rapide, superficielle de ces passions, de ces défauts et de ces vices humains. Les *Mémoires* de Saint-Simon, les *Caractères* de La Bruyère, les *Maximes* de La Rochefoucault n'offrent rien de particulièrement gai. Buies, qui n'a guère vécu d'heures heureuses, n'a-t-il relevé que les aspects tristes de la vie ou de la nature humaine ? Un critique l'a cru : « Il (Buies) fatigue cruellement et, à la longue, finit par nous dégoûter de la vie, des êtres et des choses. À le lire d'un peu près, on éprouve la sensation de marcher désespérément, et sans espoir de retour, dans une mare où dormiraient des reptiles. » [18]

---

18 GRIGNON, Claude-Henri, *Ombres et clameurs* (Montréal 1933), 90.

Peut-être, si on ne le lit que « d'un peu près », y aperçoit-on ces reptiles bien inoffensifs puisqu'ils dorment. Vraisemblablement, il s'agit ici d'un cauchemar plutôt que d'une lecture. En effet, si l'on se donne la peine de parcourir les chroniques de Buies, on ne tarde pas à relever de puissants motifs d'espoir et de réconfort. Comme le médecin, Buies sait voir la plaie, la signale, indique les remèdes et cherche en même temps à soutenir le moral de son patient.

Ainsi, après avoir établi un parallèle entre le développement prodigieux des États-Unis et le piétinement obstiné de la colonisation et de l'industrie canadiennes-françaises, il prêche l'enthousiasme et tâche de réveiller l'ambition de ses compatriotes en soulignant les qualités de notre race,

« sans lesquelles nous ne serions pas ce peuple durable, vigoureusement trempé, dont les rameaux s'étendent sur le sol de l'Amérique entière . . . Sans la religion du passé et sans cette ténacité à nous maintenir intacts, nous ne serions pas en effet ce peuple exceptionnel qui trouve à répandre, dans les innombrables rameaux qu'il projette en tous sens sur ce vaste continent, autant de sève et de force qu'il en conserve dans le tronc même de l'arbre. Sans ce mélange d'amour-propre national qui nous rassemble en un faisceau, et d'esprit d'aventure qui permet de nous disséminer dans toutes les directions sans rien perdre de notre caractère, nous ne serions pas ce peuple indispensable aujourd'hui pour l'équilibre des conditions sociales faites à l'Amérique. » [19]

En outre, est-il rien de plus agréable à notre petit orgueil national que d'entendre vanter les splendeurs de notre pays ? Buies consacre à ces descriptions pittoresques la moitié de ses chroniques. Il n'est pas un coteau de la Malbaie, de Tadoussac, de Kamouraska, de Rimouski, un trait important des rives du Saguenay et du Saint-Laurent, pas un aspect joyeux et sain de notre vie champêtre qu'il n'ait dessiné avec amour. Aux splendeurs de la Sierra Nevada, il préfère son petit Liré, en l'occurrence, la Malbaie : « Mais, je n'aurais

19 BUIES, *Chroniques, voyages*, 57.

pas donné pour tout cela le plus petit coteau de la Malbaie, ce paradis de notre pays, cette oasis oubliée parmi les rudesses grandioses et altières du Canada ; je n'aurais pas donné six lieues des rives du Saint-Laurent pour toutes les splendeurs terrifiantes qui se dévoilent pour la première fois sous mes yeux. »[20]

Buies manifeste une confiance absolue dans le Canada qu'il compare à « un jeune aigle qui essaie ses ailes avant de les livrer à l'espace », qui s'élance enfin à la conquête de son avenir ; surtout, dans le Canada français où « nous formons une véritable nationalité avec ses traditions et son histoire » ; il reconnaît que nous avons notre littérature propre, des journaux bien à nous, enfin « que nous sommes un peuple avec son caractère essentiellement distinct, un passé qui lui est propre, des affections et des aspirations qui nous tiennent étroitement liés ».[21]

Il a multiplié ces marques d'affection non équivoques à l'endroit de sa patrie et, de ce chef, il a le droit d'adresser quelques reproches à ses compatriotes, notamment à ceux qui ne collaborent pas assez efficacement à l'édification de sa grandeur. Le fait de signaler son mal au patient en tâchant de le réconforter par la mise en valeur de ses qualités de résistance est-il démoralisant ? Il est même plutôt manifeste que c'est une excellente façon de faire œuvre moralisatrice. D'ailleurs, au témoignage d'un contemporain du chroniqueur, les gens qui le lisaient, loin de se laisser aller au désespoir, s'émerveillaient de ces fusées d'esprit ; si l'auteur s'abandonne parfois à de tristes considérations, il se charge bien vite de dissiper par une boutade spirituelle les papillons noirs qu'il aurait pu faire surgir.

Buies, au contraire, a été un auteur joyeux ; sa gaieté détonne même au milieu des œuvres contemporaines, toutes un peu solennelles, de Parent, de Chauveau, de Routhier, de

---

20 *Id.*, 78.

21 *Id.*, 193.

Garneau. Notre littérature, en général, ne sait pas rire. Notre pamphlétaire comme notre journaliste ne se laisse pas longtemps abattre et ce serait la chose la plus facile au monde que de faire un recueil des bons mots disséminés à travers son œuvre.

Le public d'ailleurs goûtait fort ce genre « léger » et Buies a répondu volontiers à son appel. Il cherche délibérément à amuser par ses plaisanteries ou par ses petites satires mordantes à l'adresse des abstèmes, des entrepreneurs, des politiciens et même des électeurs :

« Les bêlements de moutons! quels accords bucoliques, quelle harmonie champêtre ! Ils se ressemblent tous, c'est ravissant ! Pas d'opposition, pas de discordance possible chez la race ovine. Quand un mouton saute, tous les autres sautent ; et quand l'un bêle, c'est un concert universel et uniforme qui vous transporte en plein parlement provincial. Vous direz ce que vous voudrez, mais j'affirme que l'on ne peut voir un mouton à l'étranger sans ressentir une sombre nostalgie et sans voir accourir en foule comme dans un rêve tous les souvenirs des campagnes électorales. » [22]

Parfois, il monte de petites comédies ébouriffantes ; le dialogue animé, le caractère des personnages, les jeux de mots plaisants, laissent croire que Buies aurait pu réussir dans ce genre, hélas ! pas assez rénumérateur quand on doit gagner son pain avec sa plume. À cet égard, les exemples ne manquent pas. Qu'il nous suffise de citer ses chroniques *Allez, mes jeunes années, Après, Dernière étape,* [23] pour rappeler l'existence de ce que tous les critiques mentionnent : l'esprit de Buies. Il savait plaire à ses lecteurs et les dérider ; c'est même la grande raison du succès de ses chroniques auprès de ses contemporains.

Ainsi, l'œuvre de notre chroniqueur constitue une image réelle de la vie : des jours sombres qui inspirent à l'auteur

---

22 BUIES, *Chroniques canadiennes*, 386.

23 *Id.*, 75, 334, 396.

des pages d'une mélancolie toute rêveuse ; des jours clairs où l'esprit plus léger pétille et rayonne en faisceaux étincelants comme ce beau soleil qui égaie les coteaux riants de nos campagnes ; et puis, il y a ces gens qui s'agitent devant nous, autour de nous, types universels qu'on retrouve toujours occupés aux intrigues politiques, aux opérations commerciales ou financières, aux travaux des champs ; des journalistes, des écrivains, des avocats ; des travers sociaux et littéraires ; bref, toute la société du temps y passe avec ses défauts et ses qualités, ses faiblesses et ses espérances, ses grandeurs et ses misères ; et, derrière cette peinture, la figure tantôt soucieuse, tantôt triste, tantôt souriante de l'auteur.

La chronique ainsi conçue peut se passer du travail toujours pénible de la composition, elle n'impose pas une forte culture philosophique et littéraire, ni de règles précises et rigides ; en revanche, elle exige une imagination ardente qui réagit aux moindres remous de la vie et de la nature, un esprit pétillant aussi habile à observer qu'à créer des impressions, enfin une plume alerte et docile qui obéit à tous les caprices de l'artiste. Voilà bien les qualités principales de Buies et les raisons pour lesquelles il a brillé plus que tout autre dans ce genre d'élégants potinages :

« Mes chroniques sont une œuvre de jeunesse, imprévue, fortuite, faite au hasard de l'idée vagabonde, un reflet multiple d'une vie qui n'a été qu'une suite d'accidents toujours nouveaux, de situations toujours inattendues et d'impressions qui, pour être extrêmement mobiles, n'en étaient pas moins souvent profondes et persistantes, malgré leur apparente fugacité.

« Une chose me frappait-elle, aussitôt je la mettais dans un alinéa, pressé de courir à une autre qui m'attendait et qui se hâtait de prendre forme, avant d'être délaissée à son tour. Ainsi les impressions m'arrivaient en foule, comme une troupe d'oiseaux qui accourent à tire-d'aile, mais dont chacun d'eux laisse saisir distinctement son vol. Conceptions du moment, fugitives empreintes, ainsi mes chroniques ont passé sous les yeux du lecteur, se suivant les unes les autres, et pourtant

rassemblées, comme le flot succède au flot dans une course uniforme.

« Dans cet abandon rapide de mon esprit à ce qui s'en emparait rapidement, je goûtais d'exquises jouissances, et mon âme débordante se répandait dans celle du lecteur. Le lecteur, c'était pour moi l'ami unique, le confident de toutes les heures, à qui je me livrais tout entier, et dont mes accès d'expansion touchaient toujours des fibres en relation avec celles de ma propre pensée. » [24]

Mais, dira-t-on, les *Chroniques* de Buies doivent offrir, de ce fait, une certaine ressemblance avec les *Essais* de Montaigne ? Sans doute, on peut reconnaître dans les deux ouvrages un manque d'ordre évident, une vanité qui tient à l'étalage de la personnalité de l'auteur. Mais c'est justement dans cette peinture du « moi » que le moraliste et le chroniqueur diffèrent. L'un cherche à étudier les mœurs en analysant son âme : ses défauts et ses qualités, ses faiblesses et ses triomphes. L'autre se contente de raconter des événements ; et si, par hasard, il s'y trouve mêlé, il consent volontiers à nous livrer ses impressions. Montaigne est classique : il se préoccupe de son « moi » et en scrutant son être intérieur il vise à peindre l'âme humaine. Buies est romantique : il aime à décrire la nature extérieure et lorsqu'il « verse son cœur dans ses écrits » il cherche à dévoiler ses sentiments personnels, à associer ses états d'âme à la physionomie de la nature, à raconter son « moi » au lieu de l'étudier.

En effet, dans les chroniques de Buies, les thèmes romantiques abondent et, ici, l'auteur se rattache nettement à notre école de 1860. Nous savons déjà que sa première éducation, au foyer comme au collège, a largement contribué à développer en lui une âme sensible, « ce don fatal du ciel », au dire de Rousseau. Dès 1855, donc à 15 ans, il écrit de Nicolet, où il est interne, à son cousin M. Tessier : « J'étais pour ainsi dire noyé dans la tristesse et dans l'ennui . . . Pardonnez-moi si je

---

24 *Id.*, 5 et 6.

vous entretiens de mes chagrins. Vous savez que mon existence n'a été qu'un tissu d'infortunes et de malheurs malgré les moments de folle gaieté qui me survenaient de temps à autre. Vous connaissez mon caractère ; vous savez comme je suis porté à la mélancolie ; vous savez comme j'ai l'âme sensible et quel baume c'est sur mes plaies que de trouver un ami tel que vous qui m'écoutez avec plaisir, afin de mieux me consoler. » [25]

D'ailleurs, son enfance orpheline et isolée, entre des tantes éplorées, un peu touchées par le « mal du siècle », ses courses sur les grèves et dans la forêt et surtout les malheurs de sa vie bohème, sans foyer, sa culture aussi (il savait par cœur et pouvait réciter pendant plusieurs heures les plus beaux poèmes de Lamartine et de Victor Hugo) ont certes avivé son imagination et accentué sa sensibilité. Ces dons, pour se manifester pleinement, n'avaient plus besoin que de l'étincelle voulue par Musset :

« Rien ne nous rend si grand qu'une grande douleur. »

25 Papiers Buies, Buies à Tessier, 1er juillet 1855.

CHAPITRE VIII

LA GRANDE DOULEUR

Buies a trente-trois ans et il est toujours célibataire. Est-il insensible à l'amour ? Hélas ! les Québécoises ont bien des attraits et voilà que notre mysogyne y succombe. Il s'amourache de la fille du juge Bossé, conservateur et ultramontain autant que Buies est libéral. Il se fait évincer et, le 10 juin 1874, il part pour San Francisco, « voyage de deux mille deux cents lieues en chemin de fer ».

Buies a fait de cette randonnée une fuite désespérée à la suite de sa rupture avec M^lle^ Bossé :

« . . . J'ai été jeté dans la vie comme une feuille arrachée au palmier du désert et que le vent emporte, sans jamais lui laisser un coin de terre où se trouve l'abri ou le repos. Ainsi, j'ai parcouru le monde et nulle part je n'ai pu reposer mon âme accablée d'amertume ; j'ai laissé dans tous les lieux une partie de moi-même, mais en conservant intact le poids qui pèse sur ma vie comme la terre sur un cercueil . . . Il y a dans les natures profondes une vie mystérieuse qui ne se révèle jamais, semblable à ces mondes qui gisent au fond de l'océan, dans un éternel et sinistre repos . . . Mon âme n'est plus qu'un désert sans écho où le vent seul du désespoir souffle, sans même y réveiller une plainte . . . Oh ! si je pouvais pleurer seulement un jour, ce serait un jour de bonheur et de joie. Les larmes sont une consolation et la douleur qui s'épanche se soulage . . . Je garde mon supplice pour le

nourrir, je vis avec un poison dans le cœur, un mal que je ne puis nommer . . . En trente ans j'ai souffert ce qu'on souffre en soixante ; j'ai vidé bien au-delà de ma coupe de fiel . . . » [1]

Cette pièce, romantique jusque dans son titre, *Desperanza*, est à lire au complet. Cependant, grâce à ces extraits quelque peu épars, on reconnaît déjà l'atmosphère, le vague et les images chères à l'auteur de *René* et à ses disciples. Cette imitation manifeste de Chateaubriand et ces accents parfois déclamatoires ne réussissent pas à voiler tout à fait ce fonds de pessimisme qui est parfaitement explicable chez Buies et qu'on retrouve sous diverses formes dans son œuvre.

Tantôt, il rejoint Alfred de Vigny qui a commis ce jugement contre la femme : « la vipère dorée, enfant malade et douze fois impur ». Le sombre pessimisme de Buies paraît surtout depuis son aventure malheureuse, alors qu'il prête à la femme les plus noirs sentiments :

« Quand la nécessité empoigne la femme, elle devient un instrument fatal, elle a alors toute la dureté, toute l'implacabilité du destin ; . . . elle devient un des ressorts de cette immuable volonté supérieure qui serait la fatalité si elle n'était la Providence, et alors sa volonté, ou ce qu'on appelle ainsi, et qui n'est rien autre chose que sa soumission, devient aveugle, sourde, implacable, féroce . . . la femme étant faible et cruelle ; elle a besoin de se prémunir contre elle-même et, ne sachant souvent quel moyen prendre, elle devient atroce et le monstre se révèle. Depuis Adam, l'histoire est toujours la même ; la femme tente l'homme, le séduit, l'enchante par mille tromperies doucereuses, le fait tomber de chute en chute et, lorsqu'elle le voit perdu à tout jamais, elle l'abandonne . . . » [2]

Tantôt, il s'en prend à la vie si fertile en malheurs dès la naissance : « . . . Quand arrive la mort, on tremble. Hélas ! que serait-ce donc à la naissance si l'on savait trembler et si

---

1 BUIES, *Chroniques, voyages, etc.* (Québec 1875), 64.

2 *Id.*, 86.

l'on savait tout ce que nous coûtera cette vie qui cause autour du berceau tant de jouissance ? . . . » [3]

Ce thème de la mort a été chanté sur un mode mineur ou majeur selon la conception du poète. Lamartine y voit une libération de nos peines terrestres ; Hugo s'épouvante du squelette hideux armé d'une faucille ; Vigny se raidit devant cette dernière cruauté de la vie et conseille d'imiter le noble stoïcisme des animaux qui souffrent et meurent sans parler. Buies s'inspire plutôt de la conception lamartinienne de la mort :

« Adieu, adieu, illusions, charmes, transports, enivrements de ma jeunesse à jamais disparue. Je m'enfuis loin de votre tombeau, comme le marin quitte le navire perdu où il a essuyé tous les dangers et qui était tout son monde, son foyer, sa famille, sa patrie entière. Adieu ; je vais désormais flotter sur l'épave de ma vie jusqu'à ce que j'atteigne le port immortel, et personne n'entendra plus les accents de ma voix dans le ciel brumeux qui s'assombrira de jour en jour autour de moi . . . personne, jusqu'à ce que je touche à la rive où tous les bruits s'éteignent, où tous les orages s'apaisent. Alors, seulement, je pousserai un dernier cri, celui de l'espérance éternelle qui, seule, ne trompe jamais. » [4]

En maints endroits, Buies nous parle de la mort comme d'une transformation du corps qui se change en poussière, en divers éléments de décomposition, et de l'âme qui se purifie en abandonnant son enveloppe physique.

À ce thème de la mort se rattache de très près celui de l'immortalité de l'âme que Lamartine a aussi chantée dans l'une de ses premières pièces ; encore ici, le poète français et le chroniqueur canadien s'inspirent de la même source chrétienne. « Tu ne mourras point, tu ne mourras jamais. Ton âme, étincelle divine purifiée, flottera libre dans les cieux que tu ne fais qu'entrevoir. » [5]

---

3 Buies, *Chroniques canadiennes*, 381.

4 Buies, *Chroniques, voyages, etc.*, 251.

5 Buies, *Chroniques canadiennes*, 343.

Considérer la mort, même comme une libération, essayer de prouver l'immortalité de l'âme en portant ses yeux vers l'Au-delà mais aussi en étudiant les êtres et les choses fait qu'on s'attache davantage à la vie, le plus grand de tous les bienfaits, par une sorte de lien physique, d'instinct de conservation. Il est donc tout naturel qu'on s'effraie de la fuite du temps. Presque tous les poètes ont déploré, en vers ou en prose, cette fugacité de la vie. Il y a deux mille ans qu'Horace s'est écrié :

« Eheu ! Eheu ! fugaces anni » !

Ronsard, imitant en cela ses maîtres païens, invoque le *Carpe diem* d'Horace pour conseiller de cueillir « dès aujourd'hui, les roses de la vie ». La rose, éclose le matin, fanée le soir, constitue le symbole de cette vie éphémère. Bossuet, en des pages d'un lyrisme prenant, médite sur la rapidité de l'existence humaine. Lamartine supplie le temps de suspendre son vol et demande aux jours fortunés de presser moins leur cours. Les variations composées sur ce *leitmotiv* fécond retrouvent comme un accord fondamental dans le cœur des hommes de tous les temps. Buies a touché cette corde à différentes reprises, surtout lors de ses méditations sur le « Jour de l'An ». Comme Victor Hugo, il se pose anxieusement la question : « Demain, demain, de quoi demain sera-t-il fait ? »

« Le lendemain n'appartient pas à l'homme. Eh quoi ! le présent même le fuit, le présent qui lui échappe au moment même où il y pense ! J'écris cette ligne et celle qui la précède est déjà engloutie dans le passé. C'est une terrible chose que de ne pouvoir pas arrêter une heure cette horloge éternelle que personne ne monte et qui ne retarde jamais. » [6]

Voilà bien des notes très poétiques ; il leur manque pourtant la mélodie et le rythme du vers pour qu'elles se développent en un chant harmonieux dont les sonorités plus graves modulent de façon plus prenante la plainte élégiaque. Pourquoi Buies, qui connaissait sa langue mieux que la plupart de ses

6 *Id.*, 209.

contemporains et, sans doute aussi, sa versification, n'a-t-il pas invoqué les muses et chanté sur son luth ces airs immortels que tous les poètes ont repris en leur imprimant le caractère de leur génie ? Il a tenté le jeu au moins une fois car il nous est resté de lui une pièce de vers : *Le petit cap.* L'auteur manque évidemment d'expérience et l'imitation de la manière romantique est assez manifeste. C'est la vague imprécision de l'*Isolement* et du *Crucifix* ; ce vieux cap solitaire où le poète vient rêver n'offre aucun trait particulier qui puisse le distinguer d'un autre ; se dresse-t-il sur les bords tranquilles du Saint-Laurent ou sur les rives tourmentées du Saguenay ? Qu'importe ! Il suffit au rêveur malheureux de s'élever de quelques coudées au-dessus de la foule pour que la communion soit plus complète entre son âme et la nature. N'est-ce pas que cette strophe, entre autres, ne déparerait pas trop une pièce des *Méditations* ou des *Chants du crépuscule* ?

« Ô rêves d'autrefois ! Ô mes jeunes années !
Dans le flot éternel, qui donc vous a poussées
Si loin de mon regard ?
Oh ! revenez vers moi, qu'un instant mon cœur s'ouvre
Que j'écarte un seul jour le deuil qui vous recouvre
Avant qu'il soit trop tard ! » [7]

On peut prendre le malin plaisir de comparer le second vers à l'alexandrin du *Lac* :

« Dans la nuit éternelle emporté sans retour. »

Mais nous ne voudrions pas chicaner l'élève qui emprunte à son maître quelques accords bien sentis. De rares génies ont échappé à cette loi de l'imitation. Qu'il nous suffise d'ajouter que l'auteur choisit ici l'une des plus belles strophes lyriques : 12-12-6-12-12-6. Victor Hugo, en particulier, l'a souvent utilisée et en a tiré les plus merveilleux effets. Buies possède donc le sens du rythme et il montre qu'il a su, au moins une fois, faire un choix heureux.

---

[7] BUIES, *Chroniques, voyages, etc.*, 306.

C'est, à ma connaissance, son unique essai poétique. Vu que cette pièce n'offre aucune qualité transcendante et que je soupçonne notre musard de manquer de la discipline, de l'assiduité et surtout de l'honnête aisance nécessaire au poète, il est permis de lui pardonner cette infidélité envers Polymnie et de lui savoir gré d'avoir écrit en prose.

Romantique par le lyrisme de ses sentiments, Buies l'est encore par ses descriptions de la nature.

Bernardin de Saint-Pierre et Chateaubriand cherchent d'abord dans leurs paysages des couleurs nouvelles mais ils vont plus loin : le visage changeant de la nature évoque dans leur âme un sentiment en harmonie avec ses traits joyeux ou tristes. Ainsi, lors de son voyage en Amérique, Chateaubriand inscrit soigneusement ses notes dans son journal : à une heure du matin, il écoute le vent, les bruits de la forêt, la voix de la grenouille, les mugissements du taureau, le chant monotone des chauves-souris et il termine par une impression intime provoquée par la nature environnante. Buies sait, lui aussi, établir ce lien entre la matière et la pensée : « Au milieu de ce silence immense, de ce désert vide d'où les trois règnes de la nature semblent s'être enfuis, la pensée qui ne sait où se prendre, retombe sur elle-même comme accablée de son propre poids. » [8]

Dans *René*, on trouve une foule de rapprochements entre un état d'âme et un état de la nature. Si le chroniqueur canadien est moins « tourmenté », il ressent toute l'influence que les éléments peuvent exercer sur les facultés humaines : « . . . Celui qui a travaillé tout le jour ou qui a calculé pour l'avenir, qui a médité, pensé de longues heures et pleuré peut-être, vient y livrer son front (à la brise du large) soucieux et chargé de regrets ; la nature, cette grande consolatrice, le calme, le réconforte et lui apporte de nouvelles espérances. » [9]

---

8 *Id.*, 89.

9 BUIES, *Petites chroniques pour 1877* (Québec 1878), 112.

Il sait aussi abandonner son esprit à des méditations toutes chateaubrianesques devant un spectacle de la nature :

« Souvent je suis allé contempler sur le bord de la mer le firmament profond d'une nuit étoilée. Oh ! l'océan ! l'océan ! c'est l'infini réalisé, c'est l'insondable aperçu, devenu tangible, c'est l'immense inconnu qui se fait larme, murmure, harmonie, caresse ; c'est l'éternité qui se circonscrit et se rassemble pour que l'homme puisse l'embrasser au moins du regard.

Je restai là des heures, des heures que j'ignore, car alors, je n'appartenais plus à la terre. Parfois, j'ai cru avoir des ailes et j'étais soulevé ; tous les mondes lumineux m'attiraient et j'étais prêt à prendre mon vol. Oh ! combien je sentais alors que je ne suis ici-bas qu'un fugitif, que j'y traverse une phase de mon existence, et que je ne puis pas plus avoir de terme que l'espace lui-même que je gravite par la pensée, jusqu'au dernier astre qu'atteint mon regard ! » [10]

Voilà bien une rêverie devant un spectacle particulier de la nature qui fascine l'esprit du promeneur solitaire. Cette façon de chercher dans les étoiles, la gravitation des corps célèbres et la vie animale des preuves de l'existence de Dieu offre un danger que n'ont pas toujours évité les adeptes du romantisme, notamment Lamartine : à force de confondre leur âme dans cette harmonie universelle, ils en sont venus à une sorte de panthéisme qui constitue l'une des faiblesses de leur philosophie. Buies a échappé à cette fascination, sans doute parce que son esprit a trouvé d'autres sujets d'observation et probablement aussi parce qu'il ne pouvait rien approfondir dans ses chroniques, ces « fantaisies badines » comme il les appelait. Cela tient peut-être encore du fait que Buies n'a jamais adopté de système exclusif et méthodique. Disciple plus ou moins fidèle de Victor Cousin en philosophie, il a transporté cet éclectisme en littérature. Ainsi, il ne s'est pas contenté de voir la nature et d'associer son âme aux divers spectacles qu'elle présente, à la façon de Chateaubriand et de Lamartine, mais encore, il s'est parfois efforcé de l'animer,

---

10 Buies, *Chroniques canadiennes*, 348.

de lui prêter des sentiments, des réactions, comme l'a tant de fois tenté Victor Hugo, en y soulignant des contrastes :

« Oh ! quel spectacle et quel enchantement ! . . . le regard du voyageur, à la fois épouvanté et charmé, contemple avec ravissement et se détourne avec terreur ; c'est que cet abîme est à la fois terrible et délicieux. Dans cette horreur béante, la nature a enfoui comme dans un refuge, ses plus brillants trésors ; elle l'a recouverte d'un tapis de feuillage doré et de fleurs ; on dirait une couche du paradis glissant aux sombres entrailles de la terre. Les vallées et les gorges des Sierras ont une grandeur magique et en même temps puérile, quelque chose de nouvellement éclos, frais, riant et formidable à la fois ; que dire en effet de ces immenses précipices qui n'ont rien de farouche que leur profondeur, et qui, de tous côtés, envoient au regard les mille rayons de leurs jardins, de leurs parterres émaillés ? » [11]

Buies, comme les romantiques, a saisi toute la tristesse de l'automne ainsi que la puissance majestueuse de la mer : « C'est surtout sur l'eau que le ciel est grand ; entre deux abîmes, l'homme juge et sent mieux la profondeur de la création ; Dieu lui apparaît plus visible, plus éclatant. » [12]

Il chante la grandeur imposante de nos montagnes ; la sérénité des nuits étoilées. Il n'a pas, comme bien l'on pense, oublié la lune qui occupe une si large place dans l'œuvre des « amants de la nuit » : « La lumière de la lune a toujours quelque chose de doux qui semble couler comme une onde de perles sur les yeux ou de farouche qui ajoute à l'horreur des ténèbres en les remplissant de mille formes insaisissables et souvent monstrueuses » . . . Enfin, elle (la lune) apparut libre dans un ciel inondé de ses clartés maternelles, semblable à un gros lustre retenu dans l'immensité par une main invisible. » [13]

---

11 BUIES, *Chroniques, voyages, etc.*, 103.

12 BUIES, *Chroniques canadiennes*, 250.

13 *Id.*, 419 et *Le Soleil*, 17 décembre 1898.

Lui aussi il connaît la puissance salvatrice des larmes :

« La vie ! la vie ! elle est souvent au fond des abîmes ; elle est dans la feuille solitaire, sur sa branche inanimée ; elle est dans la goutte de rosée qui la rafraîchit ; elle est encore dans la larme silencieuse qui s'échappe du cœur et c'est par elle que le cœur renaît. » [14]

Ne va-t-il pas, comme l'a fait Chateaubriand, jusqu'à attribuer aux restes des peuples dégénérés et aux décombres du passé un certain caractère poétique ? « Ils (les Indiens du *Far West*) n'ont pas conservé la plus légère teinte de cette poésie qui accompagne toujours la ruine, quelque lamentable qu'elle soit. » [15]

Une autre particularité propre aux romantiques c'est le mélange du comique et du tragique. Buies a écrit sans contredit les plus belles pages de notre littérature, où vibre la plus intense émotion. Les exemples ne manqueraient pas. Il avait l'âme sensible et la moindre douleur faisait s'agiter en lui ce fonds latent de tristesse. Il en sortait chaque fois des chants d'une douceur tout élégiaque. C'est ce qui faisait sa richesse. Mais il était pour ainsi dire honteux de l'étalage de ces sentiments. Il consentait bien à être ému et à émouvoir, mais pas longtemps. Vite il fallait s'effacer, se dérober derrière une boutade ; il fallait faire rire, car le public attendait ses mots d'esprit. Cette note gaie qui vient faire oublier le couplet triste constitue un procédé très fréquemment employé dans les chroniques. À preuve cette merveilleuse description du petit cap de Kamouraska, témoin des rêves de Buies adolescent ; en voici la fin :

« Oh ! souffles du nord-est, brises des marées montantes, parfums âpres de la grève, venez un instant rafraîchir mon front humide des sueurs de la vie : passez sur ces rides d'hier, et effacez la trace des années que je n'ai pas vécues depuis lors ! À moi ! mon beau passé disparu, les espérances envolées, mes vingt ans ! . . . enterrés sous dix autres. Allons,

---

14 Buies, *Chroniques, voyages, etc.*, 76.

15 *Id.*, 112.

bon, voilà que je dis mon âge : on oublie tout dans les transports du lyrisme, jusqu'au lecteur qu'on a égaré avec soi et qui suit sans rien comprendre, attendant qu'on ait repris ses sens. » [16]

D'ailleurs, chez Buies, les accès de mélancolie ne sont jamais de longue durée. Sa nature vigoureuse, son esprit alerte, toujours à l'affût de quelque travers ou de quelque iniquité, ne le laissent pas s'égarer longtemps dans les nuages d'une rêverie stérile. On peut dire que son romantisme n'a rien de malsain ; au contraire, il réagit contre les éléments délétères de cette sorte de fatalisme, mis à la mode par René, qui a conduit au suicide tant de disciples désespérés, gâtés par le « mal du siècle ». Il s'insurge contre cette décadence humaine, contre ce déséquilibre des facultés où la sensibilité trop accessible à la faiblesse et au découragement a remplacé la raison, siège de l'espérance, de la force et de l'élévation :

« Tu te plains de la chute de tes espérances. Mais vois donc si elles étaient légitimes ou si elles étaient autre chose que des chimères enfantées par ton imagination. Compare les espérances légitimes à celles que nourrit un cœur malade et dévoyé, et dis-moi si celles-là périssent. Insensé ! Tu crois donc avoir fait à vingt ans tout ce que tu devais faire sur la terre ? Tu crois donc pouvoir mettre toi-même un terme au bien que tu peux accomplir, aux services que tu peux rendre, à l'utilité dont tu peux être pour tes semblables ? Tu te crois seul dans le monde, affranchi de tous les devoirs et de la solidarité qui lie les hommes entre eux ? Tu dis que ta vie t'appartient et que tu as le droit de la détruire . . . Eh bien ! non, ta vie n'est pas à toi ; j'y ai autant de droit que toi-même, et, ce droit, je veux l'exercer, parce que chacun se doit à tous . . . » [17]

Ce plaidoyer continue à développer des considérations sur la bonne souffrance et la résignation, qui donnent une note tout à fait chrétienne.

---

16 Buies, *Chroniques canadiennes*, 74.

17 *Id.*, 322.

Ainsi, le romantisme de Buies, s'il emprunte des thèmes et même des images aux maîtres français, reste original par les traits personnels du lyrisme de l'auteur et surtout canadien par les tableaux et les couleurs qu'il présente.

Il ne faudrait pas attribuer uniquement à la rigueur de M^lle^ Bossé ces inspirations lyriques, ni même la fugue à San Francisco. La douleur chez notre amoureux en fuite n'a jamais été assez cuisante pour l'empêcher de nous faire un récit mi-amusant, mi-sérieux de son odyssée, en près de 200 pages. L'historique du chemin de fer du Pacifique, la description détaillée des villes de Chicago, d'Omaha, d'Ogden indiquent qu'il a pris soigneusement ses notes, consulté un *Guide* et qu'il n'était pas constamment désespéré.

Ici, il faut au moins signaler une coïncidence entre ce brusque voyage de Buies à San Francisco et l'arrivée dans la même ville, la même année, à quelques jours de distance, du fameux pamphlétaire parisien, Henri de Rochefort,[18] exilé en Nouvelle-Calédonie pour ses écrits révolutionnaires, évadé de son île et abordant à San Francisco au début de juin 1874. Les journaux américains ont fait grand état de cette évasion et de cette arrivée ; Buies, qui reçoit ces périodiques, n'est certes pas sans apprendre la nouvelle et il peut bien avoir pris la résolution subite d'aller serrer la main à son confrère. Toutefois, il m'est impossible de faire un rapprochement définitif entre l'arrivée des deux « lanterniers » à San Francisco car, le 6 juin, Rochefort est à New-York avec ses compagnons et il y prononce, le soir, une conférence à l'Académie de musique devant quelques socialistes américains. Il n'y produit pas grand effet ; le pays de la liberté fait un accueil très froid au champion de la liberté.[19]

Buies file donc vers San Francisco quatre jours après l'arrivée de son ancien maître à New-York mais peut-être plus résolu que lui de se fixer aux États-Unis, et plus précisément à San Francisco. Il a dans sa poche cinq ou six lettres de

---

18 ROCHEFORT, *Les Aventures de ma vie*, Paris, 1896, III.

19 *New York Herald*, 6 juin 1874.

recommandation « extrêmement flatteuses ». Avant de quitter le Canada, il avait décidé de tirer le plus grand parti possible de son voyage et il s'était imaginé qu'il trouverait aisément de l'emploi au *Courrier de San Francisco*. Mais ses chances s'évanouissent en un clin d'œil. Le journal n'a guère de rédaction puisqu'il ne sert qu'à reproduire les nouvelles de journaux français à l'intention de la population francophone de la région. En outre, les personnes à qui s'adressent les lettres de recommandation sont absentes de la ville.

À tous ces déboires, vient s'ajouter une sombre nostalgie. Il lui faut à tout prix revoir sa patrie, ses amis. Comme Rochefort, Hugo, Crémazie, Fréchette, il avait connu son petit exil de six semaines. Maintenant, il peut rentrer. Mais pour payer son billet de retour, il doit vendre des hardes et même emprunter de ses fidèles amis de l'Institut.

Ceux-ci le reçoivent à bras ouverts, en éclatant de rire. Cependant, la ville de Montréal représente pour lui un passé trop chargé ; il ne s'y arrête pas longtemps ! Il préfère aller s'établir à Québec où il publie un deuxième volume de récits variés : *Chroniques, voyages, conférences*, etc., en 1875.

Ce voyage à Saint-Francisco est la dernière fugue de Buies à l'étranger. Le récit qui nous en est resté constitue une œuvre étrange, tourmentée ; l'auteur a vraiment souffert pour la première fois et cette douleur s'exhale en des pages d'un lyrisme inégalé en notre littérature.

Serait-ce là aussi la dernière fugue spirituelle de cet être si indiscipliné ?

Mais les idées libérales sont comme la robe de Déjanire ; c'est un vêtement qui colle au corps et qu'il est difficile d'enlever complètement ; il en reste toujours quelques lambeaux.

CHAPITRE IX

LE RÉVEIL DE *LA LANTERNE*

Pour le moment, Buies semble avoir pris de bonnes résolutions. Il opte pour une vie moins légère dans un milieu plus conservateur. Il habite à 21 rue des Remparts, près de sa sœur Victoria, mariée à M. Lemoine, notaire du Séminaire de Québec. Rien qu'il n'aime davantage que de faire sauter ses neveux sur ses genoux et de leur réciter de longs poèmes de Victor Hugo. Tous les soirs, les enfants prient pour leur oncle.

D'ailleurs, il semble mieux réussir dans cette voie nouvelle. Ses livres se vendent assez bien et il s'est créé une réputation enviable d'homme de lettres. On connaît maintenant cet écrivain qui se promène si vigoureusement dans toutes les rues de Québec, marcheur infatigable, revêtu de cette mante très ample qu'il a rapportée de Paris. On l'invite même à donner une conférence devant l'élite de la capitale, le 20 septembre. Assez désinvolte, il parle « de la presse canadienne-française et des améliorations de Québec ». Il a le courage de dire à quelques-uns de ses confrères tout le mal qu'il pense de leurs productions qui passent sous silence les événements importants pour ne s'occuper que de sottes querelles domestiques. Voilà pourquoi, à de très rares exceptions près, on n'oserait jamais montrer nos journaux à l'extérieur du pays. La presse étrangère ne nous honore d'aucun emprunt.

Si la presse canadienne-française est si nulle, c'est qu'elle manque des aliments nécessaires à la nourriture de l'esprit. Notre éducation est fausse, « étrangère aux besoins du monde moderne, aux conditions nouvelles de la société qu'établit le progrès des sciences », elle oublie que « la science est devenue une nécessité au lieu d'être un luxe comme elle l'était jadis ». Et il s'agit non plus de sciences abstraites, mais de sciences pratiques.

Nous n'avons pas de cours de géologie, de minéralogie, de chimie, de géographie, de génie, d'histoire.[1] Si la voix de Buies avait été entendue en son temps, pouvez-vous imaginer où en serait aujourd'hui notre jeune nation qui aurait disposé, il y a près d'un siècle, des écoles qu'elle vient de fonder ?

Il faut croire cependant que les Québécois ont aimé à s'entendre répéter de dures vérités puisqu'ils invitent Buies de nouveau à donner une conférence en la salle Victoria, le 19 janvier 1876, sur *L'ancien et le futur Québec.*[2] L'auteur y révèle des qualités qui auraient pu faire de lui un grand historien pour peu qu'il eût appliqué ses talents à ce genre de travaux.

Mais est-il vraiment heureux en cette sorte d'existence coulée dans l'eau de rose, se passant à rédiger des chroniques badines et des conférences solennelles à l'intention d'un public qui ne le prend pas au sérieux ? A-t-il vraiment dépouillé le vieil homme ?

Le 27 mai 1876, paraît *Le Réveil,* journal hebdomadaire consacré aux « réformes et à l'éducation publique » et portant la mention : « Arthur Buies, propriétaire et rédacteur ».

Le prospectus est catégorique : « Notre journal suivra une ligne de conduite inflexible que nous pouvons résumer en quelques mots : exclusion absolue de tout ce qui touche aux matières religieuses ; maintien énergique des droits civils et de la liberté des opinions ; lutte faite aux abus de quelque nature qu'ils soient et de quelque source qu'ils proviennent ;

---

1 BUIES, *La Presse canadienne-française et les améliorations de Québec* (Québec 1875).

2 BUIES, *L'ancien et le futur Québec* (Québec 1876).

indépendance complète de tout parti politique et réforme vigoureusement poursuivie dans tout ordre de choses où elle est nécessaire. » [3]

Vous pensez bien qu'on accueille avec un grain de sel cette déclaration solennelle. Le *Franc Parleur* y voit un bloc enfariné : « Toute déguisée que soit la pensée du prospectus, il n'y a pas à se dissimuler que l'enveloppe renferme un fruit malsain et dangereux. » Puis, après avoir souligné que le journal sera imprimé à Québec, il fait cette malice : « D'ailleurs, ce n'est que justice : Montréal a eu autrefois la *Lanterne* pourquoi Québec n'aurait-il pas à son tour le *Réveil* . . . de la *Lanterne* ? »

Buies désire, non sans raison, relever le niveau littéraire et la tenue de la presse canadienne qui « au lieu d'accomplir une mission, de poursuivre un objet d'utilité et d'enseignement publics est devenue une école de dénonciation mutuelle, et d'une dénonciation injurieuse, grossière, calomnieuse, sans scrupule comme sans forme ».

On a remarqué que, de tous les articles du *Réveil*, bien peu portaient la signature de Buies. C'est vrai. Cependant, il est toujours facile de reconnaître la plume de l'auteur ; en outre, il explique dans sa livraison du 17 juin que tous les premiers articles sont de lui, sauf indication contraire. Nous pouvons donc nous servir de ces textes non signés, mais authentiques, pour étayer notre étude.

Notre chevalier qui part ainsi en lutte contre la majorité des journaux canadiens se rend compte de la difficulté de la tâche, car il sait bien que ces organes vont se défendre, riposter, l'invectiver, en appeler à la religion pour tâcher de faire condamner un penseur libre.

Buies ne touche pas aux matières religieuses mais il fait l'éloge du libéralisme ; il réclame l'instruction obligatoire, ce qui, à cette époque, contrecarrait nettement les vues du clergé.

Puis, le 24 juin, un premier article attaque à fond de train M^gr^ Bourget, octogénaire, qui vient de démissionner. Le ton

---

3 BUIES, *Le Réveil*, 3.

et la forme ressemblent trop aux satires vitrioliques de la *Lanterne* pour que le public s'y méprenne : « Or, de tous les ennemis du catholicisme, le plus dangereux pour le Canada, que nous sachions, c'était bien l'évêque de Montréal avec sa fureur oratoire, son absolutisme effréné qu'il portait, non plus seulement dans l'ordre purement civil, mais encore jusque dans les actes les plus ordinaires de la vie, et qui poussait à la révolte les consciences incapables d'accepter l'anéantissement. » [4]

L'auteur eut beau appuyer d'exemples ses avancés, louer dans le même article, la haute prudence et la justice éclairée de l'archevêque de Québec, il s'est élevé une clameur de protestations. « Vous avez rompu votre promesse de ne pas toucher aux matières religieuses », reproche-t-on à Buies. Celui-ci rétorque : Ce n'est pas attaquer la religion que de juger la vie publique d'un homme qui a joué un très grand rôle depuis un quart de siècle et il invoque très habilement le témoignage « des prêtres éclairés et intelligents du séminaire de Québec et de l'université Laval ». Procédés voltairiens !

On ignore généralement que, derrière Buies « propriétaire et rédacteur », se cachaient les pires athées que la ville de Montréal ait connus : Joseph Doutre et Rosaire Thibaudeau qui fournissaient les fonds nécessaires au trop peu fortuné propriétaire, et Aristide Piché qui préparait des articles fort impies, pas toujours acceptés du rédacteur. *Le Réveil* devient ainsi l'organe radical des entêtés de l'Institut Canadien de Montréal. On le fait publier à Québec parce que l'archevêque et les prêtres du Séminaire ont la réputation d'être les soutiens du libéralisme au Canada. Peut-être tolèreront-ils la nouvelle feuille mieux que les autorités religieuses de Montréal ?

Qui étaient ces protecteurs ? Thibaudeau, riche marchand, n'est guère connu que par les attaques violentes lancées contre lui par la presse catholique. Piché n'a peut-être pas exercé une grande influence sur l'auteur du *Réveil* mais il l'a sûrement secondé de toutes ses forces et il occupe une si large place au

---

[4] *Id.*, 65.

journal qu'il vaut la peine d'en citer le portrait tracé par Buies : « Ce pauvre Aristide Piché . . . brave garçon qui avait énormément de facilité et de goût littéraire, qui me suivait comme mon ombre, ne voyait que moi et ne jurait que par moi, qui faisait toutes mes écritures, qui lisait pour moi des heures entières et que j'entraînais comme un satellite dans toutes mes marches et contre-marches, expéditions et reconnaissances. » [5]

Joseph Doutre, plus célèbre, a été l'un des premiers et des derniers membres de l'Institut de Montréal. Quand, en 1858, la plupart des habitués ont quitté la société, après la discussion violente amenée par la question de la bibliothèque, Doutre resta pour recevoir et encourager les jeunes de la deuxième génération. Les anciens ne venaient plus aux séances : ils avaient vieilli, s'étaient découragés ou mariés. « M. Joseph Doutre, cependant, venait plus souvent que ceux de sa génération. M. Doutre, que l'on regarde à bon droit comme le type de l'inflexibilité, de l'attachement inébranlable et immuable aux principes de la vieille école, n'avait pas plus lâché prise dans ce temps-là qu'il ne le fit plus tard, dans une circonstance mémorable (entendez l'affaire Guibord) et qu'il ne le ferait encore aujourd'hui, si l'occasion s'en présentait. Il aimait à voir les jeunes gens s'affirmer, manifester hautement leurs opinions, ne relever que de leurs convictions et de leur conscience. Il aimait à les encourager de sa parole et de ses actes » . . . [6]

Buies se garde bien de mentionner qu'il aimait aussi à les encourager de ses deniers, comme en fait foi la correspondance du vieil entêté. [7] Le jour même de la diatribe de Buies contre M^gr^ Bourget, le 24 juin, Doutre lui écrit pour le féliciter et l'encourager : « Votre numéro de ce matin est un commencement dans la bonne direction . . . Frappez fort ! Votre existence dépend de cela. D'ailleurs le vent est bon ; tendez vos voiles. » [8]

---

5 BUIES, *Réminiscences* (Québec 1892) 24.

6 BUIES, *Une évocation* (Québec 1883) 5.

7 Papiers Buies, Doutre à Buies, 3 juillet 1876. Joseph Doutre est notamment l'auteur de *Ruines cléricales* (Montréal 1893).

8 *Id.*, 24 juin 1876.

D'autres fois, le maître tance vertement son élève ; il le traite de paresseux, il le menace de lui retirer tout subside quand il s'aperçoit que les idées fournies n'ont pas été présentées de façon assez mordante. Parfois même, Buies se récuse devant la publication de certains propos que lui suggère ce patron peu scrupuleux et qui, d'ailleurs, ne s'exposait d'aucune manière. Il est facile d'exiger une attaque quand on est bien à l'abri des coups qui peuvent survenir. « Ce que je voulais et veux encore de vous, c'est que vous regardiez votre mission en face et que vous l'acceptiez ou y renonciez . . . Je vous ai demandé de mettre en regard la dernière pastorale de l'archevêque avec les règles du concile provincial. C'était trop fort pour votre public, disiez-vous, mais le journal de Québec l'a fait . . . Je le répète, vous êtes un paresseux . . . Allons ! N'êtes-vous pas capable de vous éveiller ! » [9]

Au fond, Doutre admire le talent de Buies et il désire l'utiliser à fond dans la lutte qu'il a entreprise contre l'Église. Plus que personne au monde, il voudrait enlever au clergé cette puissance qu'il a sur la masse du peuple, son influence prépondérante en politique, son hégémonie en éducation. À cette fin, il s'allie à certains éléments anglais avancés comme Sir Alexander Galt et Lucius Seth Huntington. Or, il semble bien que Doutre ait projeté la création d'un nouveau journal dont il confierait encore la rédaction à Buies si l'on en juge par la lettre suivante qu'il faut citer au long pour indiquer dans quelles pattes le journaliste était tombé en entrant au service d'un maître aussi sectaire : « J'ai vu M. Galt . . . Il est impatient de vous voir à l'œuvre. Vous concevrez que si nous ne réussissons pas à relever nos compatriotes de la fange où le clergé les tient, Sir Alex. Galt et Huntington auront donné de grands coups d'épée dans l'eau . . . C'est votre journal qu'il nous faut. Comment allez-vous l'appeler ? Je suggère l'*Émancipation* ou l'*Émancipé* ou *Séjour* ou *L'homme qui rit*, quelque chose qui indique que vous secouez la poussière du cléricalisme. Quelques idées pour votre pros-

---

9 *Id.*, 16 juillet 1876.

pectus : Peindre la stagnation morale de nos compatriotes, leur indifférence pour l'éducation, leur incompétence pour l'industrie et le commerce . . . chercher la cause de tout cela, la trouver dans l'abaissement des intelligences par l'ignorance calculée en haut lieu, dans l'ostracisme de quiconque veut faire usage de sa raison soit dans les conflits sociaux soit dans la politique, soit surtout à l'égard des étranges prétentions de certains prélats catholiques. Faites bien attention à ceci : quand vous reprocherez quelque chose au clergé, et ce sera hélas ! tous les jours, n'impliquez jamais la totalité du clergé. Laissez toujours un noyau d'hommes sages dans lequel pourront se classer ceux qui vous approuveront. Si vous attaquez tout le corps . . . vous vous constituez vous-même tout le corps en hostilité déclarée et implacable. Ça ne coûte rien de faire toujours une exception. » [10]

L'*Émancipé* n'a jamais existé mais on voit nettement la tactique toute voltairienne et l'on sait déjà que Buies connaît et applique bien ces manœuvres : notamment, quand il abaisse l'évêque de Montréal, il élève l'archevêque de Québec ; quand il méprise l'ignorance de nos éducateurs, il vante la science des messieurs du Séminaire Il exploite les divergences de vue du clergé ; il est impossible que tous les prêtres soient toujours du même avis en politique, en éducation, en pédagogie ; il tire profit de la querelle provoquée par la question de l'université de Montréal. Enfin, il se tient toujours à l'écart des personnalités et des injures si communes dans la presse même catholique du temps.

Ainsi, le *Réveil* tonne contre l'ingérence religieuse dans le domaine politique. Vous pensez bien qu'il rapporte tous les sermons de prêtres qui défendent sous les peines les plus graves de voter pour le candidat libéral ; il cite même des cas où cette ingérence s'est exercée au tribunal de la Pénitence et le procès retentissant en contestation de l'élection de Charlevoix et de Bonaventure, cette même année, lui donne raison en établissant qu'il s'est commis des abus.

---

10 *Id.*, 14 août 1876.

Que certains prêtres aient manqué à la prudence pastorale, nul ne le contestera. Mais, dans une lettre adressée au clergé canadien, le 11 octobre 1877, les évêques allaient bientôt essayer de mettre ordre à ces écarts : « Le décret du quatrième concile de Québec vous défend implicitement d'enseigner en chaire ou ailleurs qu'il y a péché de voter pour tel candidat ou tel parti politique ; à plus forte raison, vous est-il défendu d'annoncer que vous refuserez les sacrements pour cette cause. Du haut de la chaire, vous ne donnerez jamais votre opinion personnelle. » [11]

Cette défense n'a pas réussi à calmer les ardeurs politiques de certains pasteurs et Rome même, par l'entremise du Saint-Office, dut intervenir.

Cependant, en 1876, il paraissait impie de relever ces abus et la plupart des journaux catholiques vouaient aux pires supplices les auteurs de ces contestations d'élection. Les passions politiques, à certaines heures, aveuglent, égarent et souvent perdent les esprits les mieux équilibrés !

Un autre cheval de bataille de Buies a été l'école libre :

« Là où l'éducation publique est le mieux établie, il y a toujours un système d'écoles publiques, communes à tous les enfants, quelle que soit leur croyance et, en dehors de ces écoles, qui ne sont pas athées, mais simplement laïques, se trouve une variété d'autres écoles volontaires, dénominationnelles, etc., etc., que fondent et qu'entretiennent à leur gré les citoyens qui tiennent à ce que leurs enfants reçoivent à l'école même une instruction conforme à leur religion particulière. » [12]

Au Canada français où l'instruction restait aux mains ou sous la surveillance directe du clergé qui répudiait si fortement l'éducation obligatoire et laïque, n'était-ce pas « toucher aux matières religieuses » que de réclamer des écoles publiques ?

L'école obligatoire, devenue nécessaire aujourd'hui par suite de la négligence de certains parents, n'est tolérée par l'Église que comme un pis-aller. En effet, c'est aux parents qu'il

---

11 *Lettre des Évêques canadiens*, 11 octobre 1877.

12 *Le Réveil*, 177.

appartient au premier chef, de faire instruire leurs enfants. Mais, quand les parents s'acquittent mal de leur devoir, l'État intervient en vue de protéger l'intérêt même des citoyens.

Il est donc facile de concevoir que toutes ces questions soulevées par Buies touchent l'Église de près.

Ajoutons à cela d'autres articles contre la mendicité, de nature à déplaire fortement à l'épiscopat. Il reproduit des comptes rendus assez véhéments sur la liberté de l'enseignement en France ; il accepte des apologies de la crémation ; il publie le discours passionnément anticlérical de Castelar, membre des Cortès d'Espagne, sur la liberté religieuse. Aussi n'est-il pas surprenant d'entendre s'élever la voix de l'archevêque de Québec qui condamne le journaliste imprudent le 31 août 1876, dans une circulaire qu'il fait lire au prône de chaque église de l'archidiocèse, le dimanche 3 septembre.

Buies ne courbe pas la tête sous cette condamnation. Le 9 septembre, le *Réveil* publie un supplément contenant la lettre de l'archevêque et une réponse de l'auteur. M^gr^ Taschereau souligne d'abord que l'*exclusion absolue de tout ce qui touche aux matières religieuses* indique déjà une tendance antireligieuse et il ajoute que cette partie toute négative du programme n'a pas même été respectée. Il lui reproche ses « plaidoyers interminables en faveur de ces écoles qu'on a si justement appelées *athées, sans Dieu* ». À propos de ce système scolaire, l'archevêque ajoute qu'on « ne songe même pas à faire rendre à ces parents la part des taxes qu'ils ont payées pour les écoles athées ». Il lui fait grief d'avoir reproduit le discours impie de Castelar et il cite ensuite le mandement du 14 mai 1863 dans lequel les Pères du Quatrième Concile de Québec statuent « qu'aucun catholique ne peut, sans pécher gravement, avoir la propriété de tels journaux, ni les diriger, ni les publier, ni s'en faire le collaborateur, ni contribuer à les répandre ».

Tout autre que Buies se serait tu devant l'interdiction de l'autorité religieuse. Lui, au contraire, se redresse sous le coup de crosse et il répond à l'archevêque dans un long article. Il explique qu'il était impossible de rester à l'écart des ques-

tions religieuses puisque l'Église se trouve partout ; elle gouverne toutes les institutions, dispense toutes les libertés, détient tous les pouvoirs. Le *Réveil* était donc « forcé de venir sur le terrain religieux puisque toutes les questions appellent nécessairement l'idée religieuse et, là, il devait ou faire acte de révolte ou se soumettre absolument à votre empire, sans le discuter ».

Buies prétend qu'il aime mieux être frappé que de ne pas exister comme il l'entend. Il se révolte ensuite contre l'autorité ecclésiastique « qui s'arroge tant de droits excessifs, qui baillonne la presse », et il termine par cette bravade :

« Monseigneur, vous ne pouvez rien contre moi ; je méprise toute estime qui exigerait de moi la plus légère concession ; depuis longtemps je me suis mis au-dessus de toute considération banale et, d'autre part, il est assez grand aujourd'hui le nombre de ceux qui ne s'arrêtent pas aux circulaires ou aux lettres pastorales et qui ne fondent pas leurs idées et leurs opinions sur ces sortes de documents. » [13]

Buies passa la nuit qui suivit la réception de la circulaire de l'archevêque à rédiger cette réponse. Ce coup l'avait atteint en plein cœur. Touché au plus profond de sa sensibilité, il en est demeuré longtemps abattu et son journal, désormais, lui offre beaucoup moins d'intérêt.

Dans le numéro du 16 septembre, on relève cet entrefilet : « Nous faisons savoir à nos lecteurs qu'à partir de la semaine prochaine le *Réveil* sera publié à Montréal et non plus à Québec. »

Le journal ainsi sorti du territoire où il est interdit, bien loin de s'amender, continue de mener sa campagne contre l'autorité religieuse, l'influence politique du clergé, les journaux ultramontains et le mode d'éducation de notre province. Plusieurs abonnés renvoient la feuille. Soudain, sans explication, le 16 décembre, le *Réveil* cesse de paraître.

Buies venait de tuer son troisième journal ; pas un n'avait vécu plus de sept mois. Bien des causes ont contribué à ces

---

13 *Id.*, 257 et suiv.

échecs. Buies se lassait de ses commanditaires peu scrupuleux aussi vite que ces derniers s'inquiétaient de son indépendance.

De plus, les idées qu'il défendait n'étaient acceptées que d'un public restreint et si les feuilles libérales n'ont pas manqué depuis les jours troublés de 1837, l'autorité épiscopale a toujours été prompte à en interdire la circulation.

Pour comprendre cette sévérité, il faut rappeler la *Déclaration des droits de l'homme* et le programme des libéraux de 1854, adopté par la génération suivante :

« ARTICLE 13 Séparation de l'Église d'avec l'État.

ARTICLE 15 Abolition de la dîme.

ARTICLE 16 Revenus des réserves du clergé consacrés au soutien de l'éducation.

ARTICLE 25 Réforme de l'éducation, en la délivrant des nombreuses entraves qui retardent son progrès. Écoles subventionnées par l'État et dépouillées de tout enseignement sectaire. » [14]

Ce programme comportait 29 articles pour le moins assez avancés qui jettent quelque lumière sur les dispositions de certains esprits du temps.

Au témoignage d'un journaliste de l'époque, le mauvais courant d'idées se divisait alors en quatre sections. « Nous avons d'abord le gallicanisme ou césarisme qui veut l'omnipotence de l'État ; c'est le courant qui entraîne la *Minerve* et son école. Il y a encore le libéralisme catholique qui cherche à soustraire la politique à toute influence religieuse ; c'est le courant de Louis-Olivier David et de ceux qui pensent comme lui. Puis, l'indifférentisme qui ne voit dans le monde aucun principe arrêté, qui accepte tout pourvu que cela paie ; nous avons nommé le courant où flotte M. Fabre de l'*Événement*. Enfin, le radicalisme mal déguisé, qui se prépare à tout abolir aussitôt que les trois autres courants auront suffisamment préparé le terrain. Ce dernier courant est celui de la *Patrie* et consorts. » [15]

---

14 *Id.*, 326.

15 TARDIVEL, Jules, *Mélanges* (Québec 1877) I, 49.

Ainsi, que Buies se soit jeté dans le deuxième courant, c'est-à-dire dans le camp libéral, rien d'étonnant à cela. C'était un jeune aventurier de l'esprit, impatient de contrainte, docile aux caprices de l'imagination et aux impulsions de la sensibilité, passionnément curieux, avide d'être lui-même, épris de nouveauté, d'inconnu, de succès. Autour de lui, aussi bien en France qu'au Canada, régnait une atmosphère toute baignée de rhétorique libérale ; la foi toute romantique fondée sur une apologétique abstraite, qui avait imprégné le cœur du neveu de M^me^ Casault, durant ses premières années, ne pouvait pas tenir contre les assauts de la vie.

On retrouve d'ailleurs sur nos rives les mêmes polémiques qu'en France, les mêmes scissions dans le parti catholique, voire entre certains évêques. Ne mentionnons que les querelles de l'École de médecine, de l'université de Montréal, l'érection de la paroisse Notre-Dame à Montréal, l'Institut Canadien, l'affaire Guibord, M^gr^ Laflèche et le Séminaire de Nicolet, la réforme de l'enseignement secondaire selon des données plus chrétiennes, la participation publique du clergé aux luttes politiques, question qui a divisé l'épiscopat au point de nécessiter l'intervention de Rome et beaucoup d'autres sujets de querelles. Tant et si bien que le Vatican déléguera au Canada M^gr^ Conroy en 1877 et M^gr^ Smeulders en 1883 afin de rétablir la paix.

Évidemment, ces explications ne visent pas à exonérer notre journaliste de tout blâme, mais elles tendent à montrer que Buies, autodidacte en philosophie, a choisi de mauvais maîtres à une époque où les railleries de Voltaire et les belles images de Chateaubriand ne satisfaisaient pas les esprits avides de raisonner et de n'accepter que les conclusions résultant de ces raisonnements. Le positivisme a été condamné et renversé depuis, mais, à cette époque, de nobles esprits trouvaient en ce système la seule doctrine acceptable.

Quant au libéralisme, on sait qu'il a compté chez nous de nombreux adeptes. Il ne s'agit pas ici du libéralisme radical qui rejette toute dépendance envers Dieu et, partant, toute

religion, ni même du libéralisme mitigé qui s'accommode d'une religion naturelle mais refuse de reconnaître toute intervention surnaturelle. Le système de Buies est plutôt le libéralisme politico-religieux qui admet la religion surnaturelle, l'existence de Dieu, l'action de la Providence, l'immortalité de l'âme mais qui n'accepte pas que les lois religieuses se mêlent aux lois humaines ni que le clergé s'introduise dans les affaires privées des citoyens : d'où séparation de l'Église et de l'État.

Buies réclame encore la liberté des cultes, la liberté de parole, la liberté de la presse, la liberté de l'enseignement mais il faut se rappeler que Léon XIII et Pie XI n'avaient pas encore tranché toutes ces questions dans leurs magistrales encycliques *Libertas præstantissimum* et *Divini Illius Magistri* ; il est, en conséquence, beaucoup plus facile de condamner ces attitudes aujourd'hui que vers 1870, époque où elles étaient fort discutées.

Enfin, Buies a eu le tort de ne pas tenir compte des efforts prodigieux accomplis par le clergé pour fonder, soutenir et développer, avec les moyens disponibles, les écoles, les collèges classiques et les universités. On manquait de professeurs compétents ? C'est incontestable, mais pouvait-on envoyer, en plus grand nombre, nos instituteurs ou nos professeurs suivre, en France, un cours plus sérieux ? On manquait de bibliothèques ? Personne n'y contredit, mais où prendre les ressources nécessaires à l'achat de tous ces livres ? En affranchissant notre enseignement primaire, secondaire et supérieur de l'influence des prêtres qui s'y consacraient corps et âmes presque gratuitement, il aurait fallu employer des laïques, peut-être plus compétents mais dont le traitement aurait exigé des parents ou des contribuables des sacrifices beaucoup plus considérables.

D'ailleurs, sur la fin de sa vie, lorsqu'il décrira *La province de Québec* à l'intention de la France, l'auteur fera amende honorable à nos séminaires.

« Ces collèges (enseignement secondaire), dirigés par le clergé canadien, ont contribué dans une grande mesure au

maintien, au développement et à l'élévation de la nationalité franco-canadienne dans la province de Québec. » [16]

Ainsi, la doctrine du *Réveil*, jugée après trois-quarts de siècle, conserve une certaine actualité ; de son temps, elle a entraîné des réformes salutaires en éducation et en politique.

Disparaissent ces plaisanteries narquoises et ces diatribes irrévérencieuses qui choquent la majorité de ses contemporains, il subsiste de cette œuvre du plus parisien de nos écrivains assez de qualités pour permettre d'espérer que, s'il rompt définitivement avec le pamphlet, il pourra connaître un succès enviable et laisser un nom dans l'histoire des lettres canadiennes.

16 BUIES, *La province de Québec*, chap. XI.

CHAPITRE X

LA CROISÉE DES CHEMINS : LE CURÉ LABELLE

Après son *Réveil,* Buies retourne à ce qu'il a un jour adoré et enseigné à l'Institut : l'économie politique. Il se montre fort à l'aise dans l'exposé de théories commerciales et de négociations tarifaires. Il se découvre cette fois des sympathies non seulement littéraires mais encore économiques à l'égard de la France. Depuis 1855, l'Angleterre avait conclu des traités de commerce qui favorisaient la construction de navires au Canada, à la demande surtout des armateurs de Marseille. En 1867, les chantiers de Québec comptaient douze cales. C'était pour nous une industrie assez florissante.

Malheureusement, la guerre franco-prussienne vint mettre fin aux commandes et les traités qui s'ensuivirent favorisèrent la Grande-Bretagne au détriment des colonies. En vue d'aider le Canada à reprendre ces avantages, Buies propose au gouvernement d'envoyer un représentant en France négocier des renouvellements de contrats de construction de navires en échange de commandes de vin français. Hélas ! il n'avait pas compté avec « ces gros Anglais nerveux qui sont pris de spasmes à la vue d'une bouteille et qui voient la fin du monde dans un verre de vin ».[1] Il eut beau prêcher sa théorie économique, les abstinents de l'Ontario « véritables chameaux de

---

1 Buies, *La question franco-canadienne* (Montréal, 1877) 8.

l'univers » empêchèrent les Québécois d'avoir leurs commandes de navires.

Le *Réveil* disparu, Buies ne s'éternise pas à Montréal. Il a appris à connaître Québec qu'il aime de toute son âme, et c'est là que nous le retrouvons, dès le printemps de 1877, en train de rédiger d'autres chroniques.[2]

Encore des chroniques ? Il le faut bien. Elles constituent sa seule ressource. L'auteur expose, dans la préface, des théories littéraires qui méritent un examen détaillé. Pour le moment, contentons-nous d'indiquer qu'il se dit très heureux d'être à Québec dont il raconte les divers potins : la démolition du Collège des Jésuites, une réception chez le lieutenant-gouverneur, la fête nationale du Canada. Puis, chassé de la ville par la chaleur, il va chercher le frais du côté de la Malbaie qui devient un centre touristique de plus en plus populaire et des mieux organisés. Il passe ensuite du côté sud du fleuve à la Pointe à l'Orignal, ainsi appelée « parce qu'il n'y a jamais eu là que des corneilles et des anguilles » ; Kamouraska, Rivière-du-Loup, Cacouna, le Bic, Rimouski, sa ville de prédilection. Il revient à Québec, à la fin de l'été, pour s'insurger contre les abstinents, pour se lamenter sur le sort du célibataire, lui qui est de tous les plaisirs mais à qui il manque les plus belles fêtes : celles du foyer. Le livre se termine sur une note plutôt triste, une sorte de méditation sur la vanité de la science et l'imbécilité de la raison humaine.

On trouve dans ces *Petites chroniques* un mélange assez hétéroclite, mais de fort belles pages où la nature canadienne est bien comprise et bien présentée. Toutes les chroniques, d'ailleurs, révèlent un talent descriptif peu commun et un souci patriotique désintéressé.

Cessera-t-on de ne rechercher dans ces articles que le mot d'esprit, de ne faire de l'auteur qu'une sorte d'amuseur public ? Cette voix de la terre et du temps ne sera-t-elle pas enfin entendue au Canada ? Ne se trouve-t-il pas, parmi ses compatriotes, un seul homme capable de comprendre la véritable

---

2 BUIES, *Petites chroniques pour 1877* (Québec 1878).

richesse du talent de Buies qui, dans à peu près toutes ses œuvres, a découvert de si beaux accents pour chanter les beautés de nos paysages, qui a réveillé, parfois si rudement, l'apathie de nos dirigeants et de notre peuple, qui s'est insurgé de toutes les forces de son âme contre le fléau de l'émigration aux États-Unis en déplorant si amèrement la désertion de nos campagnes ? Ne surgira-t-il personne pour guider cette plume indomptée, ardente, et la faire servir au bien du pays ? Qui donc entendra enfin ces échos d'une sincérité et d'une justesse inéluctables :

« C'est à cette agonie, agonie de lui-même, que le peuple de notre province assiste depuis vingt-cinq ans. Il a vu une à une ses plus belles régions s'appauvrir et se dépeupler ; il a vu la plus belle ville du monde, sa capitale, accumuler lentement ses ruines et s'en aller vers les choses du passé ; il s'est vu, lui, un des peuples les plus vigoureux et sans nul doute l'un des mieux doués de la terre, contraint de déserter ses foyers et de chercher du travail sur le sol lointain, quand le sien propre regorgeait de trésors. Ce que nous avons de richesses ferait la fortune d'un continent et, cependant, nous n'avons pas pu nourrir un million d'hommes ! Nos mines sont inépuisables et, cependant, où sont les bras qui les exploitent, où les chemins de fer qui en transportent les produits capables d'alimenter l'industrie de toute l'Amérique ? L'admirable vallée du Saint-Maurice offre en vain son sein intarissable à quiconque voudrait le presser, mais à peine quelques milliers d'hommes s'échelonnent sur cet espace que devraient couvrir les puissantes machines de l'industrie. La vallée du Saguenay, si brillante de promesses, il y a quelques années à peine, maintenant se dépeuple, languit et mesure, dans un abandon douloureux, ce qui lui reste de forces pour retarder sa chute. » [3]

À Saint-Jérôme, près de Montréal, vivait un pauvre curé de colons, animé du plus grand amour à l'égard de ses travailleurs de la terre. Taillé en hercule, plus robuste que le

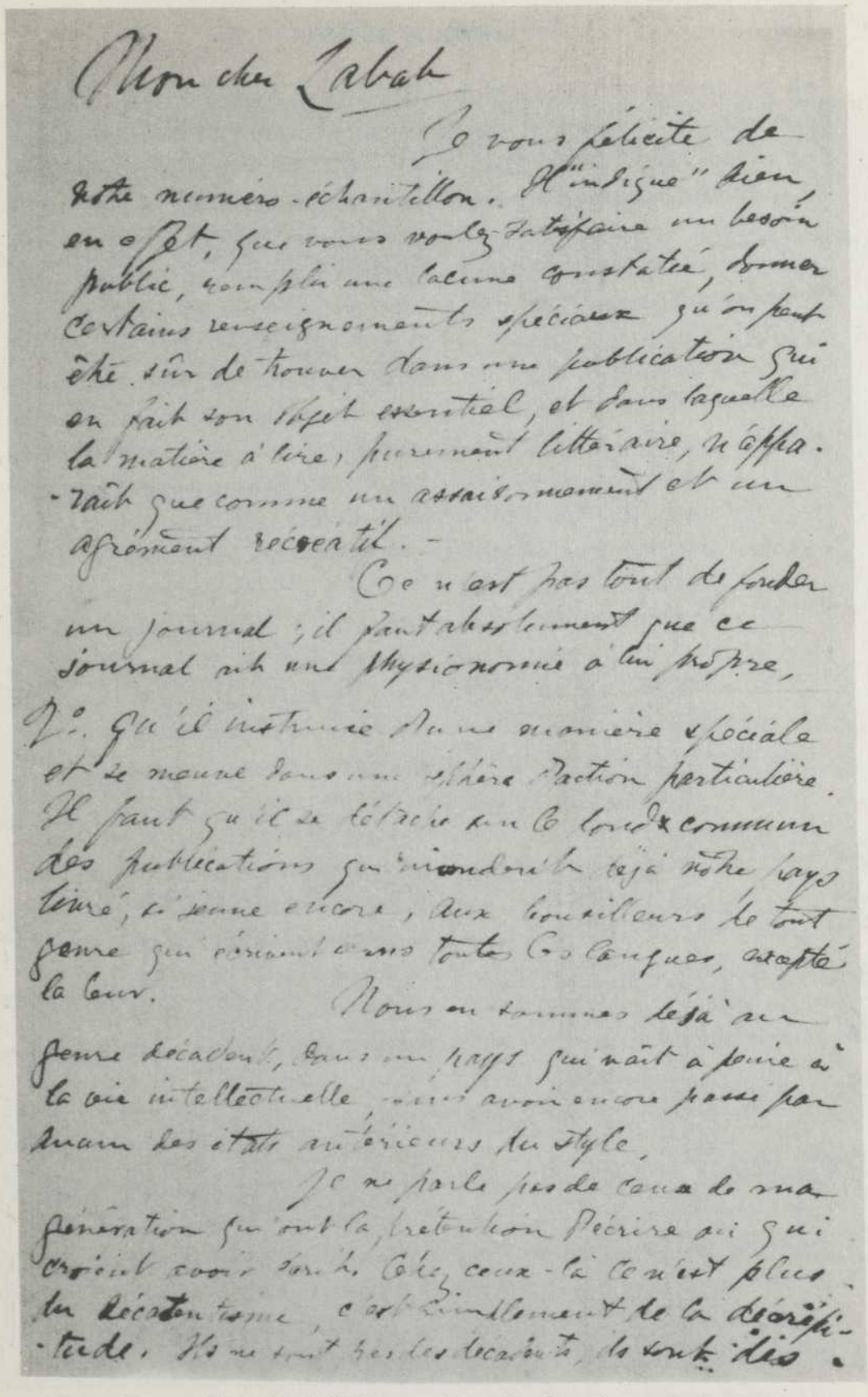
---

[3] BUIES, *Chroniques, voyages, etc.* 283.

meilleur de ses bûcherons, l'abbé Labelle ne dédaigne pas d'aller donner son coup de hache, de défricher le lot qu'on lui a accordé, de partager les labeurs et les soucis de ses ouailles. Mais en arrachant des souches du sein de la terre, en entassant les pierres de son enclos, au milieu de ses prières même, il nourrit de grands desseins. Il entrevoit le jour où des chemins de fer, des voies d'eau devenues navigables, des routes carrossables sillonneront non seulement « les pays d'en haut » mais les régions les plus reculées : le Saguenay, le Témiscamingue, la Gaspésie, le Nord jusqu'au Manitoba. Déjà, il a entrepris des démarches auprès des gouvernants, il s'est créé des amis puissants. Il a tenté d'attirer des capitaux dans ses projets d'entreprise. Ou dit même qu'entre les pages de son bréviaire, il cache quelques feuilles des chroniques de Buies. C'est peut-être une légende mais on peut croire que si le bon curé ne va pas jusqu'à mêler les écrits profanes de l'ex-pamphlétaire aux psaumes du livre saint, il les a sûrement gravés dans son esprit et dans son cœur et qu'il serait heureux de rencontrer l'homme qui écrit des pages de ce genre :

« Ils se souviennent, ces émigrés de la détresse, qu'ils eurent un berceau, un foyer, des frères et des amis. Mais . . . ils étaient trop nombreux autour de la table paternelle, et lorsque le printemps venait découvrir le maigre enclos où leurs pères avaient trouvé l'abondance, eux regardaient avec angoisse les étroits sillons où, l'automne, ils avaient semé leurs derniers grains, et ils détournaient la tête en disant : « non, il n'y en aura pas assez pour nous tous » . . . Eh bien ! ce champ amaigri, ce foyer attristé, ce toit qui gémit et qui tremble, l'hiver, sous le vent qui balaie les neiges entassées, ils voudraient le revoir. Ils ne l'ont pas emporté avec eux dans l'exil ; vingt ans de souvenir sont là, et le souvenir, c'est la moisson du cœur . . . ». (*La Lanterne*, 228.)

Nous sommes vers les 1880 et l'émigration canadienne aux États-Unis atteint précisément la gravité d'une calamité nationale. Ce mouvement vers le sud est d'ailleurs aussi vieux que notre pays. Il a commencé avec les explorations particulièrement de Champlain, de La Salle et de Joliet. Il



Mon cher Labab

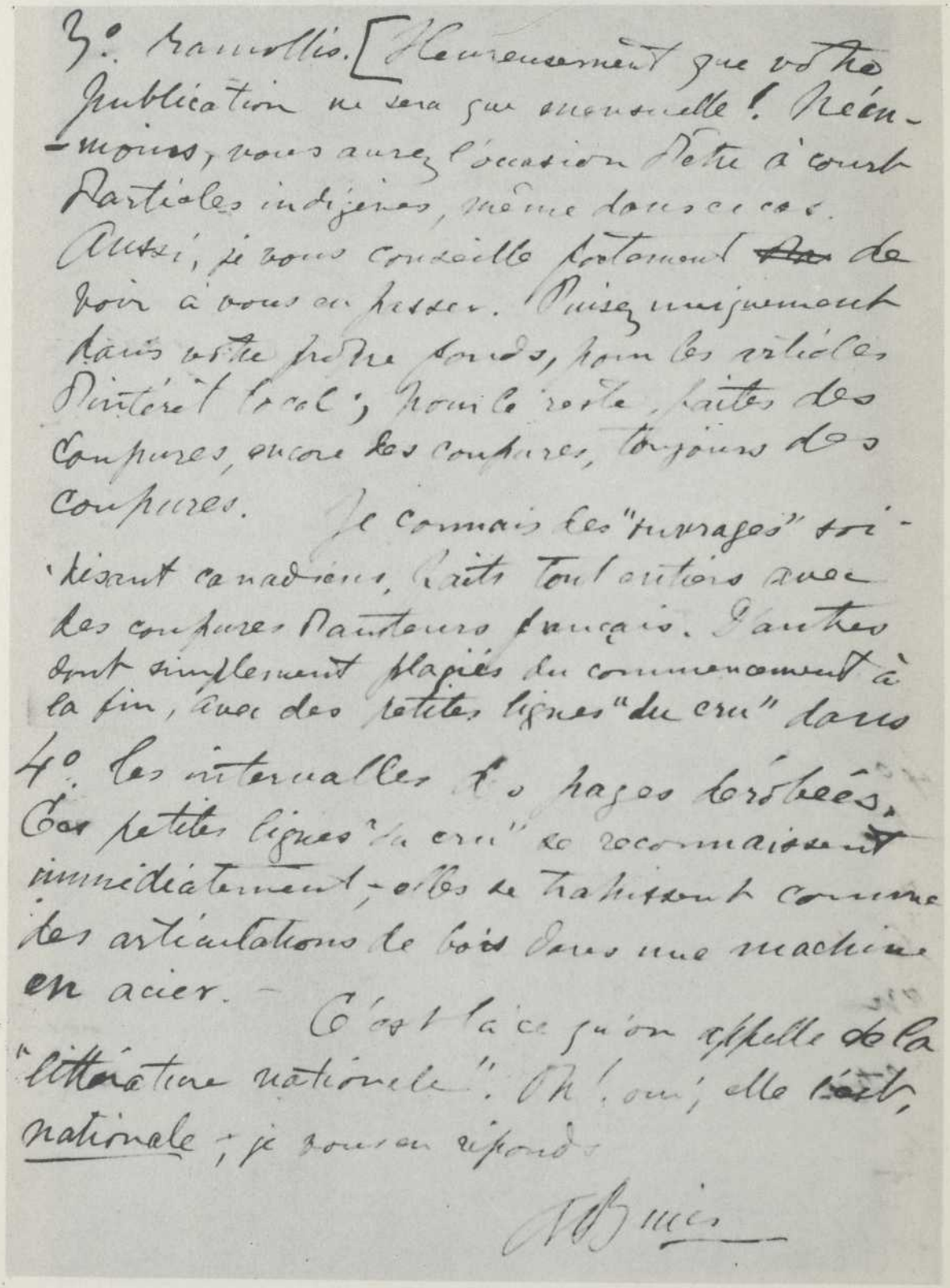
Je vous félicite de votre numéro-échantillon. "L'indigné" bien en effet, que vous vouliez satisfaire un besoin public, remplir une lacune constatée, donner certains renseignements spéciaux qu'on peut être sûr de trouver dans une publication qui en fait son objet essentiel, et dans laquelle la matière à lire, purement littéraire, n'apparaît que comme un assaisonnement et un agrément récréatif. -

Ce n'est pas tout de fonder un journal ; il faut absolument que ce journal ait une physionomie à lui propre, que il instruise d'une manière spéciale et se meuve dans une sphère d'action particulière. Il faut qu'il se détache sur le fond commun des publications qui inondent le pays natal, et donne encore, aux travailleurs de tout genre qui viennent à nous toutes les langues, accepté la leur.

Nous en sommes déjà à un genre décadent, dans un pays qui naît à peine à la vie intellectuelle, sans avoir encore passé par aucun des états antérieurs du style.

Je ne parle pas de ceux de ma génération qui ont la prétention d'écrire ou qui croient savoir écrire. Chez ceux-là ce n'est plus du décadentisme, c'est simplement de la décrépitude. Ils ne sont pas des décadents, ils sont idiots.

Conseils de Buies au rédacteur d'un journal.



3°. Ramollis. [Heureusement que votre publication ne sera que mensuelle ! Néanmoins, vous aurez l'occasion [illegible] à court d'articles indigènes, même douceâtres. Aussi, je vous conseille fortement ~~de~~ de voir à vous en fesser. Puisez uniquement dans votre propre fonds, pour les articles d'intérêt local ; pour le reste, faites des coupures, encore des coupures, toujours des coupures.

Je connais les "journaux" soi-disant canadiens, écrits tout entiers avec des coupures d'auteurs français. D'autres sont simplement plagiés du commencement à la fin, avec des petites lignes "du cru" dans 4°. les intervalles des pages découpées. Ces petites lignes "du cru" se reconnaissent immédiatement, elles se trahissent comme des articulations de bois dans une machine en acier. —

C'est à ce qu'on appelle de la "littérature nationale". Oh ! oui, elle est, nationale ; je vous en réponds.

A. Buies

s'établit des missions, des postes militaires, des comptoirs de fourrures qui forment des noyaux de villages où s'installent toujours quelques Français. C'est surtout après la Guerre de Sept-Ans et la cession du Canada à l'Angleterre que notre population rurale décimée et épuisée commence à s'éloigner des campagnes pour tenter fortune dans les villes et chercher à se refaire une vie ailleurs. En 1760, Détroit reçoit un assez fort contingent de soldats et de commerçants canadiens. Puis, au moment des invasions américaines, il s'établit un va-et-vient considérable ; les troupes de nos voisins éveillent quelque sympathie chez « les habitants » dont certains se laissent persuader de pousser vers le sud, au pays de la liberté. Ensuite, viennent les troubles de 1837-1838 qui chassent un certain nombre de citoyens proscrits ou suspects. Les expatriés vont s'établir surtout à Détroit, à Chicago, à Saint-Louis, à Saint-Paul, à Oswégo et en maints autres endroits.

De plus, une crise économique sérieuse sévit à partir de 1830. Le blé, qu'on avait pu cultiver sur les bords du Saint-Laurent jusqu'en 1845, disparaît à peu près complètement de nos champs, détruit par la mouche hessoise. D'ailleurs, l'abolition des *Corn Laws* et l'avènement du libre-échange permettent aux États-Unis, mieux pourvus de communications, de supplanter le commerce canadien avec la Grande-Bretagne. Ils finissent d'étouffer nos échanges extérieurs en dressant des barrières tarifaires élevées.

Ce mouvement d'émigration, provoqué par des causes d'ordre économique aussi bien que politique, éveille enfin l'attention de nos gouvernants et l'Assemblée législative nomme, en 1849, un comité chargé d'étudier la question. L'enquête révèle que, de 1846 à 1849, vingt mille Canadiens français ont quitté le sol natal.

L'armée unioniste a également attiré bon nombre de Canadiens qui ne sont pas revenus au pays. Entre 1840 et 1866, on calcule que deux cent mille des nôtres ont quitté la province de Québec. C'est un fléau d'autant plus grave que c'est la campagne qu'on déserte surtout, puisque, à cette époque, la population est à 80,5 pour cent rurale. Ce sont au reste les

meilleurs éléments qui émigrent : les gens vigoureux qui ont de l'initiative et de la détermination. Ils s'entraînent de voisin à voisin, de parent à parent. Une famille part ; elle en fait venir d'autres.

L'effet que la disette produit sur les fermes, les incendies de forêts et d'habitations le continuent dans les villages et les bourgs. Le 30 juin 1843, Boucherville est dévorée par les flammes. Les 28 mai et 28 juin 1845, la ville de Québec est presque entièrement détruite par deux incendies. Au mois de mai 1846, le feu consume les villages de Chicoutimi et de la Baie des Ha ! Ha ! Au mois d'août, une conflagration rase trois cents maisons à Laprairie. On compte encore d'autres sinistres. En 1870, une grande partie des forêts situées au sud de la hauteur des terres, à l'est du Saint-Maurice, est complètement détruite et les colons y perdent tout leur avoir. Plusieurs de ces familles, dépouillées de leurs biens et de tout abri, prennent la route beaucoup plus facile des États-Unis.[4]

La nouvelle voie de chemin de fer Montréal-Portland facilite le transport des hommes et du ménage. Au surplus, à partir de 1860, le progrès industriel et commercial des États-Unis est phénoménal. On y construit le premier réseau ferroviaire transcontinental. Les machines à vapeur de divers modèles et de multiples usages viennent accélérer le mouvement de la fabrication et du transport. L'électricité apporte lumière et énergie. Le téléphone vient épargner du temps et de l'argent dans un pays où le temps c'est de l'argent. Surtout, l'invention de machines à tisser donne à l'industrie du textile un essor considérable. La terre canadienne ne rapporte plus, mais les usines américaines payent de bons salaires. L'attrait est si grand que la Nouvelle-Angleterre, à elle seule, compte, en 1867, une population canadienne de 350,000 âmes. À cette

---

4 *Annales de la Société Saint-Jean Baptiste*, vol. IV, 442 et suiv. — M. T. Saint-Pierre.

À cet égard, consulter : NEVERS, Edmond de, *L'Avenir du peuple canadien-français* (Paris, 1896).

SULTE, Benjamin, *Histoire des Canadiens français* (Ottawa, 1882-1884).

BECHLER, Wilson, *Quebec the Laurentian Province* (Toronto, 1912).

époque également, il se fait des travaux publics considérables dans l'État de New-York. De plus, la construction du canal Érié, les carrières et les chantiers du Vermont offrent du travail à tous les Canadiens qui en désirent.

L'affaire est d'importance et exige l'attention immédiate des gouvernants et de tous les citoyens. La législature offre de défrayer certaines dépenses aux Canadiens qui reviendraient au pays. Les sociétés de colonisation promettent également de trouver des endroits aux rapatriés. La Saint-Jean-Baptiste, notre grande et nouvelle société patriotique, s'inquiète et fait une large publicité au compte rendu préparé par le comité de rapatriement de Montréal qui est allé interroger les groupements canadiens des États-Unis. Les émigrés récalcitrants répondent assez logiquement qu'ils sont allés aux États-Unis non pas par goût mais par une dure nécessité. Ils reviendraient au pays en grand nombre s'ils étaient sûrs de trouver de l'ouvrage, quelques-uns à la campagne, la plupart en des manufactures, vu que toute la famille y trouve un emploi rémunérateur.[5]

Évidemment, le curé Labelle est en tête du mouvement. En stratège réaliste, cependant, il pare au plus pressé. Pour lui, le moment n'est pas encore venu de ramener au pays tous ces gens plus ou moins gâtés par la vie urbaine. Ce qu'il faut d'abord, c'est arrêter la saignée avant d'essayer de récupérer les forces perdues.

Il n'épargne ni son temps ni sa personne. Il multiplie les sociétés de colonisation auxquelles il fait même attacher des indulgences ; il met à l'œuvre agronomes, arpenteurs, ingénieurs, politiciens, journalistes ; il accepte même de devenir sous-ministre de la colonisation à Québec. En quelques années, le curé fait établir sur la Gatineau 10,000 personnes qui vivent dans une certaine aisance.

Il fait d'ailleurs miroiter de nombreux avantages en faveur de la région des Laurentides. Au point de vue agricole, il y reste plusieurs terres de bon rendement. Il recommande en

---

5 *Souvenirs de la Saint-Jean Baptiste de 1874* (Montréal 1874), 57.

particulier l'élevage des bestiaux et la fabrication du fromage, ce qui est fort sensé pour ce pays de montagnes. Au point de vue industriel, on peut y exploiter des ressources hydrauliques importantes : il y existe même des mines prometteuses. Un chemin de fer relie maintenant la région des Laurentides à la ville et au port de Montréal. Il rêve d'établir un million d'habitants sur ces terres.

Mais, aujourd'hui, en certains milieux, on reproche ce rêve au « Roi du Nord ». On prétend qu'il n'aurait pas dû faire des Laurentides une région agricole. Justement, c'est ce qu'il n'a pas fait. Il a appelé, dans la région, des colons, mais aussi des industriels, des commerçants et aussi, ce qu'on ne dit jamais quand on parle de lui, des touristes. En effet, il est facile d'établir, par plus d'un texte, qu'il a non seulement pressenti mais bien compris la valeur touristique du Nord. Évidemment, il ne pouvait encore parler de skis ; ceux-ci n'existaient pas, en notre pays du moins. Cependant, il répétait à qui voulait l'entendre que les Laurentides deviendraient un jour une « grande Suisse ». Il se montrait enthousiaste des beautés de la nature grandiose qui l'environnait : de la verdure, des montagnes, des arbres. Il prophétisait : « Les Laurentides seront un jour la Suisse du Canada. Les étrangers y viendront nombreux d'Amérique et même d'Europe. Ces régions enchanteresses fascineront leurs yeux et nos colons y vivront heureux et prospères d'ici cinquante ans. » [6]

Déjà se construisent des villas d'été et les touristes affluent dans le secteur de Sainte-Agathe et de Saint-Jérôme pour y respirer l'air pur et fortifier leur santé, mais aussi pour pratiquer les quelques sports de l'époque, notamment la chasse et la pêche. « Il semble, écrit encore le curé, que toutes les beautés de la nature s'y sont donné rendez-vous. » [7]

---

6 PRÉVOST-LAMARE, Cécile, *Par monts et par vaux* (Saint-Jérôme 1941) 13.

7 LABELLE, Mgr A., *Considérations générales sur l'agriculture, la colonisation, le rapatriement et l'émigration* (Québec 1888), 2.

LABELLE, François-Xavier-Antoine, (1833-1891), abbé, puis monseigneur. Né à Sainte-Rose, comté de Laval, Québec. Étudie au collège de Sainte-Thérèse. Ordonné prêtre en 1856. Curé de Saint-Jérôme de 1868

Oui, mais il se rend bien compte que sa plume est fruste, qu'il ne pourra jamais peindre cette région avec tous les attraits qu'elle comporte. Il lui faudrait un bon écrivain qui aime la nature et qui puisse en reproduire tous les charmes. Si seulement il pouvait mettre la main sur cet impie de Buies, qui déteste cordialement les curés, mais qui a un si beau talent.

Effet du hasard ou invitation, les deux hommes se rencontrent en 1879. Le journaliste anticlérical séjourne au presbytère si accueillant ; on cause longuement sur cette vaste vérandah « où la lune vient bercer en paix ses longs rêves nocturnes, à l'unisson des tendres et discrètes harmonies de la nature. » [8]

Les deux hommes se comprennent et se lient d'une amitié forte de l'aide mutuelle qu'ils s'apportent, rompue quelques années plus tard par la mort mais jamais détruite. L'un est déjà l'apôtre de la colonisation, l'autre en sera le chantre.

Dès 1880 paraît *Le Saguenay et la Vallée du Lac-Saint-Jean*. Le bon curé exulte : « Il me semblait respirer l'air pur, et jouir du grandiose spectacle de nos Laurentides . . . Les Laurentides ont trouvé en vous leur véritable historien et vous avez su saisir la beauté de ces spectacles si variés et souvent si éblouissants. Votre puissant talent descriptif s'est mani-

---

à sa mort. On l'a appelé l'apôtre de la colonisation pour le zèle qu'il a déployé en ce domaine. Il est aussi connu sous le nom de « Roi du nord » pour l'emprise qu'il exerçait sur les colons. Nommé sous-ministre de l'agriculture et de la colonisation dans le gouvernement Mercier à Québec.

La plupart de ses articles et discours ont paru dans *Le Nord*, journal de Saint-Jérôme. Il a publié quelques brochures :

1° *Pamphlet sur la colonisation dans la vallée d'Ottawa, au nord de Montréal, et règlement et avantages de la société de colonisation du diocèse de Montréal* (Montréal, 1880.)

2° *Considérations générales sur l'agriculture, la colonisation, le rapatriement et l'immigration* (Québec, 1888).

3° *Discours sur la mission de la race canadienne-française au Canada*, (Montréal, 1883).

4° *Société de colonisation du diocèse de Montréal* (Montréal, 1879) (1re édition de n° 1).

Une grande partie de sa correspondance est conservée à la Bibliothèque municipale de Montréal.

La biographie préparée par l'abbé Émile-J. AUCLAIR, *Le curé Labelle* (Montréal, 1930) n'est sûrement pas une œuvre définitive.

8 BUIES, *Au portique des Laurentides* (Québec 1891) 50.

festé dans toute son ampleur et le style a le charme de nos beaux lacs . . . Ce que je remarque aussi c'est que la pensée chrétienne donne de la vie à votre récit et l'embaume d'un parfum délicieux . . . J'espère que vous entretenez toujours l'idée d'être l'historien de la vallée de l'Outaouais. J'ai hâte que vous visitiez ces contrées pour faire encore un beau livre si utile à la religion et à la patrie. » [9]

On pense bien que Buies va s'enthousiasmer de ses nouvelles fonctions. Pourquoi pas ? Ses désirs les plus chers ne sont-ils pas enfin réalisés ? Il peut maintenant préparer de longs travaux qui serviront autant l'intérêt de son pays que le sien. En effet, le curé Labelle a réussi, en juin 1879, à le faire employer à la Commission des terres publiques. Le 23 avril 1881, il est nommé « agent général de la colonisation avec un salaire de $1,000. par année », expressément pour écrire des monographies distinctes des différentes parties de la province.[10]

Le journal du curé Labelle, *Le Nord*, du 6 mai, déclare que « par cette nomination, le gouvernement a voulu utiliser un grand talent littéraire à la cause de la colonisation . . . Cette situation donnera à M. Buies « la facilité d'exercer son merveilleux talent pour le genre descriptif. Et il termine en rassurant la province : « . . . comme un autre Saul, il a trouvé le calme et le bonheur dans une lumière qui a brillé à ses yeux et qui l'a transformé en chrétien sincère ».

L'article est évidemment attribuable à la plume du puissant protecteur de Buies. Ce dernier, d'ailleurs, passe l'été de 1881 au presbytère de Saint-Jérôme ; il y est installé le 23 juin ; il y revient le 2 août explorer les régions environnantes. Le 11 août, il est à la Chute aux Iroquois et des sommets de ces montagnes, il écrit cette prophétie, sorte de prière sur les Laurentides : « Athènes, Lacédémone, Rome, César et Napoléon prennent infiniment plus de place dans nos études que le Canada lui-même que nous devrions connaître avant tout . . .

---

9 Papiers Buies, Labelle à Buies, 6 novembre 1880.

10 *Id., ibid.*

Vous voyez que j'ai un champ devant moi, mais pas encore assez pour me donner le vertige et j'espère bien arriver au bout de ma course, c'est-à-dire de mes régions avant de glisser dans les bras de la Parque inflexible. » [11]

Il revient « brisé, criblé, moulu » . . . il a visité tous les nouveaux cantons, rivières, lacs, montagnes . . . il connaît « son Nord comme son Saguenay . . . » Il fait une ample provision de couleurs et de dessins. Bientôt le gouvernement devra se rendre compte qu'il a accompli un acte de sagesse et de clairvoyance « en le nommant à ce poste très important ». En faisant aimer son pays et connaître ses beautés et ses ressources, il contribuera à arrêter le flot de l'émigration ; « c'est une propagande active absolument nécessaire pour soutenir, activer, généraliser par toute la province ce mouvement colonisateur. » [12]

C'est un programme de géant, mais Buies se sent de taille à l'attaquer et il s'y donne sûrement avec courage. Pour lui, du travail utile c'est le bonheur parfait ; mais sera-t-il durable ? Pense-t-on que ses anciens amis de l'Institut, du *Pays* et de *La Patrie* vont le laisser passer aussi facilement dans l'autre camp et servir un curé ? Il doit être assez pénible aussi, après avoir mené joyeuse vie à Paris, à Montréal, à Québec, après avoir servi les plus rudes sectaires du pays, de faire son grand séminaire et devenir « vicaire » même du meilleur curé au monde, et surtout vicaire missionnaire, car Buies doit accomplir des voyages harassants, en des pays sauvages, pour recueillir la matière de ses descriptions. D'ailleurs, il n'est pas tellement engagé encore ; dans le domaine de la géographie, il n'a produit jusqu'ici qu'un ouvrage. Aussi, n'est-il pas surprenant de lire ce petit sermon du curé Labelle à l'adresse de son collaborateur si peu assidu : « J'ai appris à Montréal avec regret que vous aviez oublié vos bonnes résolutions. On me rapporte que parfois mon vicaire s'oublie un peu trop. Je dois vous dire qu'il y a déjà des plaintes contre

---

11 *Id.*, 11 août 1881, *Le Nord*, 18 août 1881.

12 *Le Nord*, 25 août 1881.

vous au sujet de l'intempérance. » En bon prêtre, il lui conseille « la fréquentation des sacrements et la fuite des occasions dangereuses. » « S'il s'élève une tempête contre vous, je ne pourrai tenir tête à l'orage parce que vous m'ôtez les armes pour vous protéger. » [13]

La tempête s'est élevée et Buies a été emporté, malgré la protection du curé. La Commission du Service civil lui enlève en effet son traitement en 1883 « pour raison d'économie », dit le rapport, mais Buies avouera plus tard dans ses *Réminiscences* qu'il a bel et bien été destitué.

La lettre du curé Labelle citée plus haut indique clairement que le pamphlétaire a fait la paix avec l'Église vers 1880, car on ne recommande pas « la fréquentation des sacrements » à un incroyant ou à un non-pratiquant. Toutefois, il est certain que durant les années 1880 à 1885, Buies a connu une nouvelle crise antireligieuse. On ne s'expliquerait pas, autrement, cette conférence faite à la salle de *La Patrie*, à Montréal, en 1883 : *Une Évocation*. C'est un retour offensif contre la forteresse cléricale : il fait revivre l'Institut de Montréal, ses luttes, sa condamnation, les hommes qui en ont fait partie, en ayant l'air de les proposer comme modèles. On ne s'expliquerait pas non plus, la réimpression de *La Lanterne*, en 1884, complétée d'un « article posthume » qui ne laisse aucun doute : l'auteur y affirme entreprendre de nouveau la lutte « au nom de la liberté de l'instruction et de la pensée ». Lui, le libéral de la vieille école, il reprend son rang parmi cette phalange de jeunes qui ont déclenché un mouvement de réaction « si rapide et si puissant » que Buies s'avoue « déconcerté autant qu'émerveillé ». C'est donc en vue de fournir des armes à la résistance qu'il réimprime sa *Lanterne* ; il accorde au clergé « un pouvoir et une autorité discrétionnaires . . . dans les matières purement, essentiellement spirituelles ; hors de là, rien, rien, si ce n'est la coopération à l'enseignement, si le clergé la désire, car nous voulons que tout le monde soit libre d'enseigner. »

---

13 Papiers Buies, Labelle à Buies, 6 décembre 1882.

Là, plus de doute, c'est une rechute : « La liberté de l'instruction publique ! Voilà ce que nous voulons et que le clergé ne veut concéder à aucun prix et voilà pourquoi nous considérons le clergé comme l'ennemi naturel, instinctif des institutions, de l'esprit et de la science modernes. » [14]

C'est une défection complète. Cette crise qui l'a rejeté dans le camp décrié du libéralisme l'a détourné de tout travail sérieux. C'est lui-même qui en fera plus tard l'aveu au curé Labelle : « Depuis deux mois . . . j'ai plus travaillé que je ne l'ai fait peut-être en deux années de 83 à 85 par exemple. » [15]

Il ne disparaît tout de même pas complètement de la scène. Avec un groupe de collaborateurs, il fonde les *Nouvelles Soirées canadiennes* en 1882 ; c'est lui qui rédige la dédicace de la revue ; elle paraît en tête de la première livraison, en janvier. Il y étudie également un projet du curé Labelle touchant le chemin de fer du Témiscamingue. Chaque année, il y va de sa contribution littéraire jusqu'en 1885.

Heureusement, le curé Labelle n'était pas un rêveur ni un illuminé ; la « liberté de l'instruction publique » lui importait peu en ce moment ; il avait pressenti tout le bien qu'un propagandiste pourrait faire à la colonisation et deviné les ressources que Buies possédait. Lui qui n'attachait aucune importance à la couleur des partis politiques ne s'est pas laissé arrêter par des préjugés de clocher : Buies était libéral, anticlérical, penseur libre. Qu'importe ! Il pouvait être utile à sa cause, il pouvait revenir à de meilleurs sentiments ; l'apôtre du Nord sut l'arracher à son inaction et le relever de cette rechute. D'ailleurs sa théorie est bien nette : « Les hommes de grand talent sont si rares qu'il faut bien être miséricordieux sur les peccadilles . . . On a pitié des simples, penses-tu qu'on n'aura pas soin des gens d'esprit ? » [16]

D'un côté, le pardon fut complet et, de l'autre, le repentir sincère, si l'on en juge par ce texte écrit en 1891 : « Au commencement de l'été de 1887, je me trouvais à Saint-Jérôme.

---

14 BUIES, *La Lanterne* (1884) 335 *et passim*.

15 Papiers Buies, Buies à Labelle, 27 février 1888.

16 *Id.*, Labelle à Buies, 27 novembre 1887.

J'y restais un temps plus ou moins long, ne pouvant me priver du plaisir de passer quelques jours avec « mon » curé, chez lui, dans toute la liberté et la plénitude du plus agréable commerce qui existât jamais entre deux amis profondément dévoués l'un à l'autre . . . » [17]

Au fond, ces deux hommes sont-ils si différents ? Si leurs théologies ne se ressemblent guère, la religion de la patrie les rassemble dans une parfaite compréhension. Le patriotisme de Buies repose sur une conception historique et il applique à ses compatriotes la théorie de la race, du milieu et du moment en vue de fixer leur évolution. Celui du curé Labelle s'appuie sur une vision profonde de l'avenir. Le nationalisme du premier est sentimental ; celui du second est réaliste. Labelle indique et explique ; Buies voit et s'emballe. Tous les deux se rapprochent devant les cartes sur lesquelles ils tracent leurs plans. Il faut s'ancrer au sol ; coloniser le nord de la province jusqu'au Témiscamingue, puis rejoindre, par-delà l'Ontario, les groupements français du Manitoba. L'Est d'abord ; l'Ouest ensuite. Consolider la défensive contre l'élément anglais, puis prendre l'offensive dans les autres territoires. L'action et la pensée se complètent donc harmonieusement dans ces deux hommes.

Toutefois, sur la vérandah du presbytère de Saint-Jérôme, nos deux amis réconciliés ne causent pas exclusivement de colonisation. On y parle de la vie présente et de la vie future. Le curé instruit son « vicaire » sur la création, la destinée de l'homme, les principes du bien et du mal, la Providence toujours sensible et toujours invisible. Notre extraordinaire étudiant en théologie sort de ces entretiens remué et tourmenté, obsédé par les paroles de son professeur à la voix puissante et chaude qui lui explique tous ces problèmes dans un langage simple et imagé. Buies écoute, comprend et s'incline ; il retrouve la foi.

Certes, le bonheur du néophyte est grand et son zèle immense. Il s'est déjà remis à l'œuvre puisqu'en 1886 et 1887 il

---

17 Buies, *Au portique des Laurentides*, 61.

a prononcé deux conférences en faveur de l'établissement du chemin de fer du Lac Saint-Jean. Pourtant, le curé veut que son propagandiste parte en exploration. Mais comment s'équiper en vue de parcourir d'immenses régions encore vierges, comment se déplacer en chemin de fer ou en bateau, comment subsister même, sans revenus ? Qu'à cela ne tienne ! Le curé possède bien des ressources. Il cherche à lui obtenir un autre emploi de fonctionnaire, agent de colonisation, mais à Québec aussi bien qu'à Ottawa, on se laisse tirer l'oreille ; son protégé n'est pas un rond-de-cuir de tout repos. Il organise alors une loterie et il prélève $400. sur les recettes pour acheter 400 exemplaires du volume que Buies doit toujours écrire sur l'Outaouais, exemplaires qu'il se propose de distribuer en France et ailleurs « comme propagande ». À même ces $400., il verse $50. au voyageur ; le reste ira à l'imprimeur ; il obtient même à son vicaire un billet de chemin de fer à prix réduit. Au reste, les entreprises de transport sont plutôt généreuses envers l'écrivain qui sait leur faire une si belle publicité.

Et Buies part pour le Témiscamingue avec ses carnets de notes ; il ne ménage pas ses peines, parcourt dix, vingt milles à pied, en pleine forêt, avec son guide, pour vérifier un détail topographique sur lequel il avait des doutes, couchant à la belle étoile, accueilli par les hôtes sauvages des forêts qui ne se gênent pas de troubler son sommeil par leurs cris. Il revient chargé d'une ample moisson de détails. Il multiplie les articles de journaux où tantôt il fait l'éloge du curé Labelle, tantôt il vante les beautés et les avantages de la région qu'il a visitée.

Vous pensez bien que le curé se réjouit et applaudit de ses deux mains son collaborateur qui se lance à fond de train dans la littérature de propagande colonisatrice. Il le félicite de son travail et lui fait part que les Français lisent avec intérêt ses écrits, notamment Onésime Reclus « qui s'y connaît en littérature, en économie politique et en philosophie ».[18] Il ne ménage d'ailleurs pas ses compliments et profite de la moindre occa-

18 Papiers Buies, Labelle à Buies, 27 novembre 1887.

sion pour encourager ce serviteur utile : « Vous employez admirablement votre temps à faire un bel ouvrage . . . Je sais que vous faites une œuvre qui mérite les encouragements de tout homme intelligent et qui aime son pays. » [19]

En 1888, lors de l'inauguration du grand chemin de fer du Nord, Buies publie un article qui touche profondément le grand colonisateur. Celui-ci ne tarde pas à remercier son propagandiste : « Vous avez su comprendre mon grand plan de l'avenir, l'éclairer d'idées lumineuses et le faire connaître en bon français. Il fait plaisir de voir qu'au moins un homme sache embrasser le présent et l'avenir par le projet de nos chemins de fer dans le Nord. » [20]

Buies, même s'il est animé d'un motif très noble, l'avancement de sa race, ne peut rester insensible à ces petites marques de gratitude. Il mène de front plusieurs travaux et il embrasse dans ses études l'immense région qui va du Témiscamingue à Gaspé.

Mais, notre célibataire sentait depuis longtemps le vide de sa vie. Déjà, à l'occasion du jour de l'An, après avoir décrit les joies intimes de la famille, il sonde toute l'étendue de son malheur : « Être seul ce jour-là, se réveiller seul, se sentir seul surtout, c'est plus qu'une infortune, c'est une expiation et l'on éprouve comme un remords de ne pas mériter ce bonheur dont tant d'autres jouissent sans le comprendre souvent et sans avoir rien fait pour en être dignes. » [21]

Souffre-t-il toujours de la déception de son aventure amoureuse de 1874 ? Mais comment pouvait-il songer au mariage ? Il était toujours gueux et les minces recettes que lui rapportaient ses chroniques, soit cinq dollars par semaine, plus quelques petites rentes familiales, n'auraient pas suffi à entretenir un foyer. Enfin, la rencontre du curé Labelle offre encore assez d'intérêt pour Buies du côté pécuniaire. Ce grand colonisateur menait rondement ses hommes mais il savait les récompenser. Lors de la mission au Témiscamingue, dont

19 *Id.*, 27 février 1888.

20 *Id.*, 7 mai 1888.

21 Buies, *Chroniques canadiennes*, 337.

l'a chargé le curé, Buies s'arrête à Ottawa pour y consulter sur place quelques documents ; et voyez ce qu'il lui arrive, à 47 ans : « Je partis et j'échouai en route pendant six semaines. Je me fiançai dans l'intervalle, ce qui n'était pas du tout dans le programme et ce qui n'avait pas été prévu. Le plus surpris, ce fut moi-même de me trouver dans cet état. Je m'y étais jeté tête baisssée, les yeux fermés avec une détermination effrayante, sans balancer et sans peser quoi que ce soit et c'est fort heureux car, autrement, je n'aurais jamais osé et je n'aurais pas eu la meilleure des femmes. Après avoir accompli ce préliminaire indispensable au sacrifice mutuel, et seulement alors, je m'élançai vers le Témiscamingue » . . . [22]

Lundi, le 8 août 1887, à six heures du matin, il épouse à Québec, en la chapelle Saint-Louis, « la meilleure des femmes », Marie-Mila, fille de Ludger-Aimé Catellier, régistrateur général adjoint du Canada à Ottawa. La bénédiction nuptiale est donnée par l'abbé Mayrand, vicaire à la basilique. On s'en doute bien, le voyage de noces se fait au Saguenay, en chemin de fer presque tout neuf, dans ce pays de prédilection où s'étalent tant de beautés.

Le curé Labelle ne manque pas de féliciter son protégé ; c'est un « remède souverain (le mariage) pour faire de vous un homme tel que je le désire et tel que vous l'avez désiré vous-même ».[23] Mais cette union s'est-elle faite sans opposition de la part des parents de la jeune fille ? Il est bien permis de se le demander puisque le juge Bossé ne voulait pas confier

---

22 BUIES, *Au portique . . .*, 61.

23 Papiers Buies, Labelle à Buies, 27 février 1888.
De ce mariage naquirent :
1° Marie-Joseph-Antoine-Alphonse Buies né au Sault Montmorency le 16 août 1888, décédé à Québec le 31 mars 1889.
2° Marie-Victoria-Yvonne Buies, née à Québec le 14 octobre 1889. Épousa Me Auguste Côté de Rimouski. Mme Côté habite maintenant à Montréal.
3° Marie-Éléonore-Mathilde Buies, née à Québec le 27 décembre 1890. Décédée à Rimouski.
4° Marie-Joseph-Jules-Arthur Buies. Né à Québec le 30 avril 1892. Inspecteur des postes à Québec.
5° Marie-Corinne-Augusta Buies, née à Rimouski le 24 juillet 1897. Décédée à Québec le 11 janvier 1899.

sa fille à notre journaliste. Le sous-secrétaire d'État fut-il plus indulgent ? A-t-il consenti à fermer les yeux sur le passé de Buies ? L'auteur de la *Lanterne*, nouvellement réimprimée en 1884, le propriétaire et rédacteur du *Réveil*, le conférencier désinvolte de certains soirs, ce jeune libéral si avancé qu'il avait dépassé tous ses amis, qui n'occupait aucun emploi fixe et qui avait un temps cessé de pratiquer avait une réputation détestable. Serait-il un gendre de tout repos ?

C'est le curé Labelle, témoin intime de ce mariage, qui se charge encore de nous éclairer à ce sujet. Il se montre très satisfait de son disciple, de l'œuvre qu'il accomplit et l'encourage à entreprendre d'autres travaux de géographie : « C'est alors, ajoute-t-il, que les mauvaises langues garderont leur venin et que notre triomphe sera complet. Votre chère moitié jubilera de joie et ses parents verront qu'après tout, vous n'étiez point un si mauvais parti. » [24] Sous l'égide de sa douce compagne, Buies assagi se révèle le plus tendre des époux.

Les volumes se succèdent rapidement. En 1888, un ouvrage sur la langue canadienne : *Anglicismes et canadianismes*.[25] En 1889, *l'Outaouais supérieur*.[26] C'est la continuation d'une œuvre commencée en 1880 par l'histoire et la description du grand territoire du Saguenay et de la vallée du Lac-Saint-Jean. Il étudie ici le versant oriental du fleuve Saint-Laurent. C'est l'un des plus sérieux ouvrages de Buies ; travail sobre, bourré de documents empruntés aux explorateurs, aux trafiquants, aux minéralogistes, aux missionnaires ; étude des courants d'eau et des sols, de la population, des tracés de chemins de fer. Sa thèse est aussi claire que noble ; ouvrir de nouvelles terres à la colonisation afin d'empêcher l'émigration aux États-Unis.

Buies, dans ce livre, a eu le courage de répondre aux agitateurs anticléricaux de Toronto qui voulaient empêcher l'envahissement de leur province par les colons canadiens-français. Il s'attaque également aux marchands de bois qui pillent les

24 *Id.*, 29 février 1889.

25 BUIES, *Anglicismes et canadianismes* (Québec, 1888).

26 BUIES, *L'Outaouais supérieur* (Québec, 1889).

terres colonisables au détriment du défricheur privé du meilleur de son revenu. Le ton de l'auteur s'élève jusqu'à l'éloquence vibrante de nos tribuns populaires pour jeter l'éveil chez nos gouvernants et détourner le flot des émigrants vers des terres fertiles.

L'année suivante paraissent *Récits de voyages sur les grands lacs* et *Les comtés de Rimouski, Matane et Témiscouata,* ce dernier fait à la demande du Dr Fiset, député à la Législature provinciale. Ce rapport, qui étudie en somme toute la région bas-laurentienne jusqu'à Gaspé, a fait croire généralement que Buies occupait une situation sous le gouvernement Mercier. Il n'a pas travaillé une heure pour Mercier, affirme-t-il dans *La Patrie* du 16 novembre 1892. Selon lui, il ne relevait que du curé Labelle, alors sous-ministre de la colonisation, qui l'avait imposé et qui avait dû le prendre strictement à sa charge . . . « et qui avait exigé de pouvoir m'utiliser, comme une condition *sine qua non* de sa participation au gouvernement. » *La Région du lac Saint-Jean* paraît encore la même année. Tout va à merveille.

Mais il était dit que les seules heures de félicité qu'il devait goûter sur la terre lui étaient comptées. Son premier-né, le filleul du curé Labelle, est « emporté par une mort étrange avant qu'une année seulement eût passé sur sa tête . . . arraché du livre de vie comme je commençais tout juste à recueillir ses premiers sourires et à l'entendre essayer ses premiers accents. » [27] Éploré, il se remet courageusement à préparer ce qui devait être l'apologie de son grand ami : *Au portique des Laurentides,* lorsqu'il apprend la mort du curé Labelle le 4 janvier 1891.

Ce lui fut un rude coup : « En ce jour, en une heure, je perds le meilleur ami que j'ai eu en ce monde, un frère plus cher que si nous avions eu une même mère tous deux. Je perds celui dont, depuis dix ans, je suis le confident intime, un homme qui avait pour moi une affection profonde cent fois mise à l'épreuve, qui m'avait adopté pour compléter son œuvre, qui

---

27 BUIES, *Au Portique . . .*, 93.

s'ouvrait à moi dans le détail de tous ses grands projets, qui m'initiait à toutes ses conceptions . . . Je l'aimais de toute mon âme, encore plus que je ne l'admirais . . . Sans cesser de pleurer sa mémoire, sachons l'honorer et la consacrer de la seule manière digne de lui, par une existence virile et un labeur indomptable . . . » [28]

Buies ne se relèvera pas de ces malheurs. Il produira encore quelques œuvres mais il lui manquera désormais cet animateur qui avait si bien su le comprendre, l'attirer, lui tracer des projets exécutés avec enthousiasme, qui lui prodiguait toutes sortes de faveurs et de bontés. Tous deux communiaient ensemble dans l'amour du sol canadien, devant ces immenses forêts à conquérir et ces richesses hydrographiques à exploiter.

Robert Rumilly n'a pas compris cette union parfaite entre deux âmes, peut-être différentes mais rapprochées par les liens puissants de l'attachement à leur patrie, lorsqu'il les a peints en ridicule équipage : « Don Quichotte derrière Sancho Pança ».[29] Aux yeux des gens qui comprennent les luttes véritables que le curé Labelle et Buies ont livrées, la détresse immense où se trouvait notre peuple désertant les campagnes où il était réduit à la misère par suite de l'incurie du gouvernement et du pillage de nos forêts, les sacrifices surhumains que ces deux hommes se sont imposés pour venir à bout de l'apathie de leurs contemporains, pour organiser le mouvement de retour à la terre, pour visiter ces contrées encore sauvages, dépourvues de routes, logeant chez quelque colon miséreux, mangeant sur le bout du pouce, couchant à la belle étoile, cette épopée glorieuse du conquérant et du chantre du sol canadien prend un autre aspect que la folle équipée imaginée par Cervantès en vue de ridiculiser les chevaliers errants. Hélas ! notre « Don Quichotte derrière Sancho Pança » devait combattre des ennemis autrement plus redoutables que des moulins à vent !

---

28 *Id.*, 43 et suiv.

29 RUMILLY, Robert, *Histoire de la province de Québec*, III. 81.

N'allons pas non plus nous étonner, avec l'historien de la province de Québec, de voir siéger l'ancien garibaldien aux séances de la Société de colonisation dont les membres et les zélateurs jouissaient d'indulgences spéciales.[30] Buies fut sceptique sur la valeur des indulgences aux jours de la *Lanterne*, mais, en bonne mère, l'Église ouvre volontiers ses bras à l'enfant prodigue qui revient à elle, animé d'un sincère repentir. À partir de 1886, au contact du curé Labelle, le scepticisme plus ou moins frondeur de Buies s'est changé en une foi raisonnée et plus solide que celle de nombre de chrétiens plus assidus.

Ainsi, l'apôtre du Nord a exercé une influence décisive sur notre écrivain qu'il a définitivement orienté vers la vie canadienne et cette plume qui jusqu'ici avait servi avec plus ou moins d'assiduité une cause souvent compromise, il l'a dirigée vers l'édification d'une œuvre salvatrice et durable.

30 *Id.*, 190.

CHAPITRE XI

UNE LITTÉRATURE NATIONALE

On a dit [1] que Buies s'était embourgeoisé lorsque, délaissant le pamphlet, il se mit à faire de la géographie descriptive. C'était une sorte de déchéance.

Au contraire, il a été amené à ce genre d'ouvrage comme par vocation et il avait lui-même une haute idée de sa mission. « Sa plume, écrira l'abbé Élie Auclair, se fit plus sérieuse et moins folichonne. » [2]

Il refuse d'acepter que la chronique demeure « son seul refuge », de subir toujours « le préjugé si commun, si futile et si injuste qui fait de lui un écrivain bon tout au plus à amuser ».[3] Jusqu'ici, c'est le public qui a été le maître de Buies, qui a exigé de lui des écrits « légers ». Il veut changer désormais d'allégeance.

Va-t-il se livrer enfin à ces « longues études qui font les œuvres durables ? » Ce serait un luxe qu'il n'a pas les moyens de se payer. En effet, le public liseur est une élite composée d'une centaine de personnes à qui de pareils ouvrages pourraient offrir quelque intérêt. À quoi lui servirait donc d'étudier, de méditer longtemps une œuvre qui irait s'étaler sur les tablettes du libraire, se couvrir de poussière et disparaître dans l'oubli ? Le résultat ne saurait répondre à l'effort.

---

1 TRUDEL, Marcel, *L'Influence de Voltaire au Canada*, article sur Buies.

2 AUCLAIR (abbé) Émile, *Le curé Labelle*, 57.

3 BUIES, *Petites chroniques*, p. VII.

Notre civilisation, au reste, n'est pas assez avancée, les fortunes sont trop rares et trop modestes, les nécessités de la vie encore trop inflexibles, nos loisirs trop peu nombreux, l'instruction en sciences comme en arts pas assez poussée pour qu'il se crée chez nous une carrière des lettres lucrative.

Il manque encore l'atmosphère. L'écrivain, sur nos bords, n'est guère considéré ; aucune émulation sérieuse ne le pousse à des conceptions plus élevées ; personne n'attend son œuvre, personne ne la discute lorsqu'elle paraît ; il ne s'établit aucune sympathie entre l'intelligence, entre le cœur du public et les ambitions de l'auteur ; les idées n'ont aucun cours en notre pays où il faut faire souscrire d'avance à son ouvrage si l'on veut trouver des acheteurs.

Enfin, écrire pour écrire lui semble « peu d'affaires » ; présenter « un objet fait en caractère d'imprimerie, divisé en pages et couvert d'une reliure » l'embarrasserait. Il faut à l'auteur un but précis : « Une littérature qui n'est pas utile, qui n'enseigne point, est une littérature perdue. » [4]

L'écrivain doit, de plus, être de son milieu ; les œuvres fictives ou exotiques passeront, les produits du cru demeureront. De l'avis de Buies, l'homme de lettres canadien n'a qu'à regarder autour de lui et s'inspirer de cette nature merveilleuse où il vit, observer ces bonnes gens qui habitent surtout la campagne et ainsi, grâce à cette matière typique et à une langue originale mais correcte, il créera la littérature vraiment nationale que ses contemporains ont tant cherché à définir et qui aboutit en somme, selon ses prescriptions, à la littérature régionale des années 1900, « une littérature essentiellement du cru, rempli d'expressions locales et de locutions créées par nos besoins, qui ne dénatureront en rien le génie de la langue française, mais qui, au contraire, ajouteront beaucoup d'originalité et de piquant au langage de nos pères, conservé d'ailleurs intégralement dans son principe, dans ses règles et dans sa nature. » « Rajeunissons le génie de la France dans des pages canadiennes . . . Ne demandons à la

---

[4] *Le Soleil*, 30 janvier 1901, « Conseils aux écrivains ».

vieille Europe que son expérience et ses modèles ; quant au reste, prenons-le chez nous. » [5]

Pour Buies, donc, la description des paysages canadiens est une sorte de vocation intime, raisonnée, tardive aussi. D'autres circonstances ont en outre influencé son orientation pour ainsi dire géographique.

Lors de son second voyage à Paris, en 1867, on se rappelle qu'il a surtout fréquenté des géographes. En effet, après avoir vainement essayé d'entrer à la rédaction de divers journaux, il visite les directeurs de revues. On lui demande des articles sur le Canada. Buies fait ses premiers essais dans ce genre qui lui déplaît et il ne montre pas de dispositions d'une ténacité particulière. Quoi qu'il en soit, il est admis dans le cabinet des plus grands géographes du temps : Élisée et Onésime Reclus, Eugène et Richard Cortambert, Peyrat, Valbert Chevillard, avec lesquels il continue une correspondance assez suivie. Ils lui conseillent tous d'abandonner les pamphlets pour se livrer à des travaux plus utiles. Cortambert lui écrit : « Au lieu de m'adresser de la politique, faites donc quelque article sur le Canada, au point de vue descriptif, et adressez-le moi accompagné de photographies de vos merveilles naturelles et autres. Le placement en sera facile, soit dans *l'Illustration*, soit ailleurs. Commencez par un article court. » [6]

Voici un autre témoignage, celui-ci d'Onésime Reclus, qui a dû faire songer Buies sérieusement, et certainement l'empêcher de retomber dans la chronique, voire dans le pamphlet : « Essayez de me procurer . . . enfin la suite des chroniques de Buies dont vous m'avez envoyé le premier volume qui est fort intéressant à cause de la verve gouailleuse et des saillies inattendues de l'auteur. Qu'il a gagné depuis (*La Lanterne*) ! Alors, il était surtout spirituel et sceptique avec le défaut grave d'admirer les États-Unis, c'est-à-dire la force, le nombre, le bruit et l'argent. Peut-être les admire-t-il encore, mais chez

---

5 Buies, *Revue Nationale*, « Chronique » — Montréal, 1895 et *Nouvelles Soirées canadiennes*, 1885, 7.

6 Papiers Buies, Richard Cortambert à Buies, 1er mars 1868.

lui, le poète a pris le dessus sur le rieur et il a chanté la patrie, les eaux, les bois, le vent, le colon, son humble demeure, les villages commençants, les défrichements au bord du lac. Cela est à mille lieues au-dessus de la chronique boulevardière et des caquets parlementaires. Pourtant, vu les talents de Buies, j'attends non sans impatience le second tome des chroniques et surtout, très surtout, son livre sur les cantons du Nord. C'est ça qui sera du bon Buies, sans calembour. » [7]

Et Valbert Chevillard, ce grand ami du curé Labelle, lui tourne ce beau compliment : « Il a voulu simplement faire œuvre de propagande colonisatrice, le talent du lettré a passé à travers. » [8]

Une autre fois, c'est M. Louis Herbette, conseiller d'État, ancien ambassadeur de France à Berlin, qui écrit à Buies, « homme de lettres », une missive aussi chaleureuse qu'élogieuse, après avoir lu, à Paris, *Le Saguenay et le bassin du Lac-Saint-Jean* : « . . . ce cher livre français, si français d'allures, de vivacité, d'imagination, de gaieté, d'attendrissement, de poésie, de réflexion, de logique, de bon sens, d'entrain et de ténacité, d'aspiration artistique, de sentiments généreux et d'idées pénétrantes ; ce livre m'a produit l'effet d'une voix amie et chère venant d'un lointain qui se rapprocherait tout à coup, à travers les profondeurs de l'espace et du temps et ouvrant un immense avenir . . . » [9]

Ce style chargé de fleurs révèle un ami meilleur diplomate que critique littéraire, mais Buies pouvait se dire qu'il était lu et admiré en France, surtout par des gens qui préféraient aux pamphlets et aux chroniques, dont ils ne manquaient pas chez eux, des travaux propres à faire connaître les beautés de la Nouvelle-France. C'était pour eux une sorte de révélation ; ils se retrouvaient en ces Français canadiens à peu près oubliés.

---

7 *Id.*, Onésime Reclus au curé Labelle, avril 1890.

8 *Id.*, Valbert Chevillard au curé Labelle, mai 1890.

9 Reproduit dans *l'Enseignement primaire* (Revue) avril 1898.

Cette nouvelle manière, sorte de description géographique et poétique, qui lui attire tant d'éloges, nous a valu une quinzaine d'ouvrages entre 1880 et 1900.

Nous avons vu qu'il possède déjà quelques connaissances du métier acquises à Paris. Nous savons aussi que son grand désir c'est de faire mieux connaître notre pays en France et aux États-Unis, de mettre un frein à ce fléau de l'émigration chez nos voisins du sud où trente à quarante mille de nos compatriotes s'en vont chaque année servir de manœuvres dans les usines et les manufactures américaines : « Quel beau pays, quel beau pays que le nôtre, me suis-je écrié cent fois en savourant ce délicieux spectacle ! et comment se fait-il que tant de ses enfants aient fui des riantes et inépuisables campagnes, qui leur promettaient l'aisance et le bonheur, pour aller se renfermer dans les sombres usines et les ateliers homicides des états de la Nouvelle-Angleterre ? Hélas ! C'est là une de ces fantaisies inexplicables qui se rencontre dans la vie de chaque peuple, mais que l'on serait bien coupable de ne pas combattre dès qu'on en a découvert les causes et que les remèdes en sont à sa portée. » [10]

C'est donc par souci patriotique et probablement à l'instigation de « son » curé que Buies a entrepris sa campagne de propagande : il veut faire aimer son pays en décrivant ses beautés et les divers avantages qu'il offre à la colonisation. Il reprend ce cri d'alarme et d'espoir : « Emparons-nous du sol ! » C'est là qu'il voit l'avenir de notre race : « C'est dans la terre qu'est la force, que sont les ressources suprêmes ; c'est par elle que tout se renouvelle et se féconde ; les habitudes, l'éducation agricoles font les races viriles. » [11]

Plus tard, il trouvera un autre motif à son entreprise, un motif différent des deux premiers mais se rattachant à l'une de ses préoccupations constantes ; bien qu'éduqué en France, il ne s'est jamais détourné des sujets d'inspiration nationale. De tous nos écrivains du XIX[e] siècle, c'est le plus français par

---

10 BUIES, *La vallée de la Matapédia* (Québec 1895) 37.

11 *Id.*, 51.

sa formation mais c'est aussi le plus canadien par les manifestations de sa culture. Voici, en effet, ce qu'il se proposait dans ses monographies :

« . . . Je n'ai en vue que le but à atteindre qui est l'édification d'une littérature vraiment nationale. Je réussirai car je crois le public suffisamment dégoûté aujourd'hui des essais puérils, souvent louches, de toute une catégorie de soi-disant écrivains canadiens qui ont prétendu faire de la littérature nationale en suivant pas à pas les auteurs français, en les décalquant avec une extrême précision, en leur dérobant des pages, des chapitres entiers, en taillant avec de larges ciseaux dans leurs vêtements exotiques ou en confectionnant des livres entiers avec des citations. » [12]

C'est bien cette inspiration nationale que les critiques contemporains de l'auteur essaient de faire ressortir dans son œuvre géographique. Jean Badreux (pseudonyme de Hector Garneau) déclare que la méthode est toute nouvelle et originale : « faire aimer ou faire admirer son pays est une œuvre presque sainte. Buies, dès longtemps, s'est attaché à cette louable entreprise et a pleinement réussi. De la littérature nationale, Buies seul en fait et de la meilleure. » [13]

Ernest Chouinard n'est pas moins catégorique. Il affirme que Buies a changé « la formule de notre littérature nationale qui, autrefois, remontait vers les sources historiques de la nation, qui était impersonnelle, poussiéreuse, vieillotte mais qui, aujourd'hui, va chercher ses inspirations devant nos grands lacs, nos grands fleuves, nos grands bois. » [14]

Buies se sent très fier de ces appréciations et il s'applique avec plus d'ardeur à la réalisation de son dessein. Il prend soin de visiter les lieux qu'il décrit. Parfois, comme sur l'Outaouais, il se fait accompagner d'un photographe.

Si l'on jette un regard sur la carte de la province de Québec, on se rend compte que notre géographe a étudié toutes les

---

12 BUIES, *Le Saguenay et le bassin du Lac-Saint-Jean* (Québec 1896) 419.

13 *Le Monde*, 2 décembre 1895.

14 *L'Électeur*, 10 septembre 1896.

régions accessibles à son époque : le Lac-Saint-Jean, les vallées de la Matapédia, du Saint-Maurice et de l'Outaouais ; les Laurentides, le Témiscouata, le Témiscamingue ; il a poussé une pointe jusqu'en Ontario, les Mille-Îles, la baie Georgienne, le lac Huron, tout le territoire de Muskoka, Port-Arthur, Winnipeg. Dans l'Est, il parcourt la côte nord du Saint-Laurent jusqu'à Blanc-Sablon près du détroit de Belle-Île, la Gaspésie, la baie des Chaleurs, le Nouveau-Brunswick et il se rend même sur l'île Anticosti.

Tantôt ses études revêtent la forme d'un récit de voyage, rempli d'anecdotes plaisantes et d'observations pittoresques ; tantôt elles constituent un travail d'un caractère plus scientifique. Le procédé, cependant, reste à peu près le même et Buies nous l'expose en écrivant au curé Labelle, à propos de son *Outaouais supérieur* :

« J'ai conçu mon livre avec méthode et je l'exécute par divisions et sections. Le premier chapitre contient un exposé de la vallée de l'Outaouais, surtout au point de vue qui s'en suit : sol, productions, climat, développements progressifs et le reste. Le deuxième chapitre embrasse la question forestière, dont je fais une véritable étude économique et, par conséquent, jusqu'à un certain point philosophique. Le troisième chapitre renferme une hydrographie scientifique et détaillée de l'Outaouais et de ses principaux affluents, accompagné de considérations sur l'avenir qui attend une région si admirablement arrosée, au double point de vue agricole et industriel. Mais la pensée qui domine le tout . . . c'est l'établissement et l'expansion de notre race particulièrement dans tout le pays au nord du Saint-Laurent et des grands lacs. Le quatrième chapitre comprend une étude, jusqu'en 1886 inclusivement, des phosphates de l'Outaouais, leur histoire, leur étendue et leur exploitation. Le cinquième chapitre . . . est un exposé des développements du Nord surtout depuis une quinzaine d'années, dans lequel entre nécessairement, comme facteur principal, le réseau des chemins nouveaux. » [15]

---

15 Papiers Buies, Buies à Labelle, 27 décembre 1888.

Comme il est facile de le constater, notre géographe tente de toucher tous les domaines de la science où il vient de se lancer. Géographie physique : « sol, climat » . . . Géographie économique : « productions, développements progressifs, phosphates . . . » Géographie politique : « cultivateurs, Indiens, colons ». Géographie historique : « établissements, etc. » Il puise à même les données des sciences auxiliaires : minéralogie, géologie, hydrographie.

Cependant, nul besoin d'être grand clerc pour découvrir dans cet exposé une juxtaposition de la matière plutôt qu'un plan. Le géographe moderne traiterait d'abord des problèmes du relief : les époques de formation, les caractéristiques, les théories, la topographie ; puis il aborderait les diverses étapes du développement de la région : le défrichement, les voies de communication ; enfin, il étudierait les diverses manifestations de l'activité humaine : l'industrie, l'exploitation des mines, l'agriculture, les perspectives d'avenir. Ces idées générales ordonnées pourraient englober les cinq chapitres hétéroclites de cette monographie.

Il est d'ailleurs à noter qu'au point de vue de l'ordonnance, l'*Outaouais supérieur* n'est ni le pire ni le meilleur : il occupe un juste milieu entre *Le Saguenay et la vallée du Lac-Saint-Jean* qui est informe et *La province de Québec* qui est le mieux agencé de tous ces ouvrages. Il est vrai que le premier, paru en 1880, marque le début de la nouvelle carrière et que le second, publié en 1900, vient clore la série.

Il existait, en effet, un danger que l'auteur n'a pas toujours su éviter. Il se promenait dans les contrées qu'il allait décrire, prenait une foule de notes qui s'alignaient sans ordre dans son carnet, ou plutôt dans l'ordre où il visitait les lieux. Exemple : *Le Saguenay* ; à part l'effroyable abus des chiffres romains qui n'ont aucune espèce d'éloquence lorsqu'ils sont employés seuls et entremêlés à la tête des chapitres et des diverses sections, on constate que les chapitres II, IX, XI traitent d'hydrographie, que l'histoire de la colonisation suit l'échelonnement des cantons ou des villages de la région, que, dans le chapitre XII, il trouve moyen d'exposer sa désormais fameuse hypo-

thèse du cataclysme (*voir page 191*), de traiter de chemins et d'instruction publique.

Le dernier travail de Buies, *La province de Québec*, est beaucoup mieux ordonné. Le plan est plus clair, plus logique ; les chapitres distincts s'enchaînent mieux, mais l'auteur ne peut se départir de cette tendance à juxtaposer des sujets connexes qui relèvent d'une même idée générale et qui pourraient entrer dans le même chapitre au lieu d'en constituer deux ou trois différents.

Il laisse parfois trotter sa plume « la bride sur le cou » ; cette allure perd en rigidité scientifique ce qu'elle gagne en naturel. De même, il est amusant de relever, au cours d'un chapitre qui vise à la précision géographique, des anecdotes ou des descriptions colorées de la nature que le savant jugera sévèrement au nom de la disposition des matériaux. Les préoccupations de Buies n'étaient pas de cet ordre. Il voulait plaire au lecteur avant de l'instruire systématiquement.

C'est, à n'en pas douter, une vieille habitude de chroniqueur qui passe d'un sujet à un autre, d'un potin à une description de la nature, sans chercher à relier ses idées. Buies n'arrive donc pas à dominer sa matière, à organiser les diverses parties de son ouvrage de façon à édifier un tout harmonieux dans ses proportions, facile à embrasser d'un seul regard. On lui a reproché de ne pas avoir établi d'index à la fin de ses ouvrages. En effet, c'est un procédé fort commode au lecteur et courant de nos jours, mais il faut juger l'auteur sur le même pied que ses contemporains qui ne s'embarrassaient pas encore de ce long procédé de classement de la matière.

Il est une autre question beaucoup plus importante qui doit attirer notre attention. Quelles sources Buies a-t-il consulté ?

Il s'est donné beaucoup de peine à cet égard. Il va puiser abondamment à la bibliothèque des parlements fédéral et provincial. C'est là qu'il fouille ces fameux rapports d'arpenteurs, si vides d'intérêt véritable et de renseignements sérieux mais, par contre, remplis d'incidents futiles, de narrations banales, de détails d'intérêt personnel : « Aujourd'hui, ces messieurs campent à tel endroit : ils allument du feu, fument leur pipe,

jasent avec leur guide (ils ont soin de le dire au juste afin que nul n'en ignore). Si une corneille vient croasser près d'eux, ils le notent. Celui-ci remarque que le vent souffle du côté est ; le lendemain, il soufflera ouest, vite dans le rapport. Si le parti mange du jambon ou de la truite, ça y est ; et dans quel français, grands dieux ! On croirait lire un compte-rendu ou un fait divers dilué dans un de nos journaux d'aujourd'hui. Peut-on dire plus ? Celui-là vous apprendra que le pilote de son canot, un Indien qui s'appelle Karibabrufigounfourich, a donné à tel endroit un fier coup d'aviron, . . . Et voilà ! Voilà tout ce que l'on possédait pour se faire une idée d'un fragment immense de notre pays . . . » [16]

Sous les traits exagérés de cette petite satire, dont on pourrait faire une imitation de Voltaire si l'on ne songeait à Boileau ou à La Bruyère, il reste un grand fonds de vérité : c'est que le chercheur ne trouvait pas toujours les détails techniques qu'il désirait. La statistique n'était pas encore organisée en notre pays : rares étaient les documents publics ; il existait cependant quelques comptes rendus d'exploration ; des rapports de reconnaissance militaire du terrain et quelques nomenclatures. Il consulte les cartes même les plus anciennes, celles des premiers voyageurs et des Pères Jésuites. Il compile les détails d'archives et il étudie les origines, les tendances démographiques, les recensements, calcule les chances de colonisation.

Buies doit encore chercher des compléments essentiels à sa documentation. Il s'adresse aux directeurs des compagnies de chemins de fer, dont il consulte les dossiers. Et quand il a « cherché en vain tous les rapports des commissaires des terres », il a recours à son grand ami, le curé Labelle, qui lui communique toujours des détails intéressants. Il entasse ainsi chiffres, dates, noms propres, degrés de latitude et de longitude qu'il glisse ensuite entre deux descriptions.

Le citadin, habitué au confort de la vie montréalaise ou québécoise, ne recule d'ailleurs devant aucun sacrifice, pas

---

16 BUIES, *Le chemin de fer du Lac-Saint-Jean*, 12.

même celui de se plonger dans les forêts profondes du Témiscamingue, de la Matapédia jusqu'à Saint-Alexis, lotissement situé à quatre milles à l'intérieur des terres. Il parcourt, en voiture, par des chemins impraticables, d'énormes distances, à cette époque, pour aller visiter quelques villages éloignés du chemin de fer : Matane, Sainte-Angèle de Mérici, Cabano, ce dernier endroit distant de 75 milles de la voie ferrée. Il faut connaître la région pour comprendre les difficultés qu'il devait affronter : « Trois fois, je me suis mis en route pour visiter la partie supérieure du comté de Rimouski, en arrière des paroisses de Saint-Simon et de Saint-Fabien et trois fois j'ai dû revenir sur mes pas à cause de l'impraticabilité des chemins et de l'impossiblité où le mauvais temps me mettait de me rendre compte des lieux. » [17]

Aussi, quand on songe qu'il entreprend de visiter la vallée de la Matapédia à 55 ans, déjà perclus de rhumatismes, durant la dernière quinzaine de mai, sur des routes de colonisation, on est tenté de voir dans son œuvre un mérite étranger, peut-être, à la beauté littéraire du travail, mais qui nous fait admirer le dévouement de cet homme à la cause qu'il plaidait et le souci de véracité qui le poussait à compléter son information en des endroits aussi inaccessibles.

Au cours de ces randonnées, il visite les curés, les missionnaires, les plus vieux colons du hameau et il recueille, sur place, une documentation de première main qui lui permet d'édifier les bases de son plaidoyer en faveur de la colonisation. Son œil toujours ouvert, son esprit toujours en éveil, sa sensibilité toujours frémissante trouvent ensuite les ornements qui embellissent ce que la statistique et l'histoire auraient de trop austère.

L'auteur cite d'ordinaire ses sources, du moins les plus sérieuses : les rapports de l'arpenteur Benson Williams et les comptes rendus de l'explorateur Joseph Bureau, par exemple. Mais quand il s'agit de consigner des extraits de registres paroissiaux ou des détails glanés dans les presbytères qu'il

17 BUIES, *Les comtés de Rimouski, de Matane et de Témiscouata* (Québec 1890).

visite, il ne prend pas toujours cette peine. Le souci de l'exactitude de la documentation et la critique des sources n'étaient pas aussi poussés qu'aujourd'hui, surtout au Canada. C'est ainsi que le géographe a négligé de citer quelques petites monographies auxquelles il a emprunté des statistiques démographiques. Raoul Blanchard, dans son ouvrage si bien documenté, *L'Est du Canada français* [18] semble reprocher à Buies d'avoir emprunté des renseignements à un rapport sur les missions du diocèse de Québec et d'avoir pris des dates dans l'annuaire des comtés de Chicoutimi et du Lac-Saint-Jean. Il faut voir là un défaut de méthodologie historique, inexistante chez nous à l'époque, plutôt qu'un manque d'honnêteté. En effet, un écrivain qui, avant d'édifier une œuvre scientifique, songe à faire de la littérature, devait-il hésiter en 1880 à s'inspirer, même d'un peu près, de compilations aussi sèches que ce rapport sur les missions et cet annuaire ? C'est déjà une bonne note qu'il se soit donné la peine de les consulter !

Ainsi, le géographe a interrogé à peu près toutes les sources disponibles, surtout les arpenteurs qui avaient exploré scientiquement les régions qu'il visitait, lui, en observateur. Cependant, ces arpenteurs, espèce de coureurs des bois, un peu plus forts en calcul que les autres, étaient-ils dignes de confiance ? Inutile de dire que n'ayant passé par aucune école supérieure, leur science, leurs procédés techniques et même leurs instruments se sont montrés souvent défectueux. Buies, en particulier, n'a pas été très heureux dans le choix de son conseiller scientifique ; il était depuis longtemps lié d'amitié avec ce légendaire Horace Dumais, de patriarcale mémoire, arpenteur de l'un de ses métiers. Buies, du temps qu'il était chroniqueur, avait maintes fois parcouru le domaine du Lac-Saint-Jean en compagnie de ce bon « Horace, son ancien compagnon de collège, devenu arpenteur de presque toute la région qui s'étend du Saguenay à Betsiamis, sur une profondeur de cinquante lieues . . . Ermite, philosophe, arpenteur, Horace

---

18 Tome II, 67.

en cette triple qualité, a barbe longue de quinze pouces . . . Il possède les sciences par intuition ; seul dans une région sauvage, sans livres, pendant de longs mois de l'année, il a réfléchi et observé au milieu de la vaste nature ; il a questionné ce grand volume, toujours ouvert, où sans cesse s'ajoutent des pages nouvelles à des pages impérissables : aussi a-t-il découvert de nombreux secrets de géologie et explique-t-il, comme s'il l'avait vu se faire, la formation de cette étrange, gigantesque et fantastique région du Saguenay. » [19]

Ce texte écrit en 1873 éclaire d'une lumière significative une immense hérésie géologique sur laquelle quelques critiques se sont fondés pour juger de la valeur scientifique de l'œuvre géographique de Buies : l'hypothèse du cataclysme. Blanchard appelle cette théorie une « horreur sacrée » et personne aujourd'hui ne songe à en appeler de ce jugement. D'ailleurs, un contemporain de Buies se charge de dissiper tout mystère sur l'auteur de cette hypothèse qui a fait bondir ou s'esclaffer les savants, même de son époque. Ernest Gagnon nous parle en effet de « l'épouvantable cataclysme par Dumais inventé et par Buies raconté ».[20]

Or, il faut voir où peut conduire le don « des sciences par intuition ». Il s'agit de la formation géologique du Saguenay qui s'explique si bien aujourd'hui par la présence d'un fjord. Cette description ne ressemble en rien à du Blanchard : « Soudain la terre s'entrouvrit avec fracas depuis l'endroit où est l'embouchure de la rivière Saguenay jusqu'aux rivages actuels du lac Saint-Jean ; les montagnes se fendirent sous l'action de quelque terrible force intérieure, et toute cette mer de 90 lieues de tour se précipita dans la fissure béante. Les montagnes qu'elle tenait ensevelies sous ses eaux découvrirent leur tête baignée de vagues éperdues . . . et alors, de ces sommets subitement éclos dans l'espace, les torrents jaillirent. Ils s'élancèrent affolés, au milieu des précipices ou sur les cimes les plus altières, ne sachant ni où ni comment se frayer un

---

19 BUIES, *Chroniques canadiennes*, 399.

20 GAGNON, Ernest, *Pages choisies* (Québec 1917) 202.

passage, courant dans les ravins, puis tout à coup bondissant sur quelque gigantesque écueil, allant comme une force aveugle, lançant devant eux d'énormes masses d'argile, de sable, de détritus végétaux qui s'attachèrent aux flancs des monts et qui remplirent les gorges béantes . . . Quand ils rencontrèrent des obstacles invincibles, ils rebroussèrent chemin, se cherchant un lit plus facile, pendant qu'au loin les vallées émues et frémissantes retentissaient des échos de leur course furieuse » . . .[21]

Buies, d'ailleurs, n'endosse pas la responsabilité de cette théorie, aussi ancienne que la colonisation du Saguenay, mais il se contente de la rapporter en plus de trente pages ; il en tire une description remplie d'épouvante et de contrastes à la Hugo des *Travailleurs de la mer*. Il tenait si peu à s'en porter garant qu'un soir, faisant à Québec une conférence sur le Saguenay et comptant parmi ses auditeurs M^gr^ Laflamme, le premier géologue canadien, il ne cessait de regarder du côté du digne prélat pendant qu'il décrivait les horreurs de cette colère de la nature. Le savant souriait. Après la conférence, celui-ci vient féliciter Buies de cette émouvante description et il ajoute : « Tout de même, je ne crois pas à l'exactitude de votre théorie. » Et Buies de lui répondre sans sourciller : « Moi non plus, monseigneur. »[22]

Dumais y tenait davantage puisqu'il prit la peine d'exposer en détail la formation du Saguenay dans une revue fort respectable, *Le Naturaliste canadien*, en parlant au nom de la science; et l'abbé Narcisse Desgagné, professeur au Séminaire de Chicoutimi, trouve l'hypothèse « bien plausible ».[23]

Ce n'était pas le cas de Buies qui s'était emparé de cette croyance populaire et qui en avait rempli des pages où les images et l'abondance verbale remplacent la vérité scientifique. Encore ici, il s'est tenu plus près du peuple, auquel il

---

21 BUIES, *Le Saguenay* (Québec 1880) 262 et suiv.

22 Trait authentique rapporté par M. Alphonse Lemoine, 125 rue Osgoode, Ottawa, neveu de Buies, présent à l'entretien.

23 Vol. XXII, 151 et XXIII, 34 et *L'Oiseau-mouche* (Chicoutimi, 1896) 60.

s'adressait, que des savants trop rares chez nous, à cette époque, pour constituer un public. Il acceptait la théorie de ces derniers, quitte à rapporter l'autre, se prêtant mieux aux développements littéraires. Il écrira même plus tard que si Dumais, arpenteur et géologue, avait soutenu avec une véritable éloquence et une énergie passionnée la thèse du cataclysme, lui, Buies, n'avait essayé que de s'en faire « le peintre, le démonstrateur platonique ».[24]

Il ne saurait à cet égard éviter un reproche fondé. Il se devait, comme Blanchard l'a fait, de mentionner les deux théories ; celle du peuple, qu'il préférait sans doute, et celle de M^gr^ Laflamme, qu'il connaissait aussi bien que l'autre.

Cette sorte de mystification a grandement nui au géographe. On peut dire toutefois que c'est un accident volontaire et que Buies, d'ordinaire, est plus sérieux sans prétendre à la précision scientifique. Par exemple, lorsqu'il étudie les phosphates de l'Outaouais ou la valeur des sols, il ne s'écarte pas des données puisées aux rapports des divers ministères intéressés, seule source digne de confiance.

Il ne faut pas aller jusqu'à appeler Buies le « Reclus canadien » comme l'a fait Jean-Charles Magnan dans l'*Enseignement primaire* [25] ; il lui manque la véritable formation scientifique et l'esprit méthodique nécessaires au géographe de métier. En revanche, on ne peut nier qu'il ait réussi à faire connaître notre pays aussi bien au Canada qu'à l'étranger. Le gouvernement canadien a d'ailleurs reconnu ses services puisque c'est à lui qu'il demandait plusieurs monographies qu'il faisait ensuite distribuer en France, en Belgique, aux États-Unis et dans tous les pays où il recherchait des immigrants ; c'est encore lui qu'il chargeait d'écrire deux ouvrages destinés à nous faire connaître aux visiteurs de l'Exposition de Paris en 1900 : *Les poissons et les animaux à fourrure du Canada* et *La province de Québec*. Voilà un témoignage qui

---

24 Buies, « Chronique », *Le Soleil*, 17 décembre 1898.

25 Avril 1898, 384.

réfute celui de Claude-Henri Grignon : « . . . mais la patrie qui n'est pas si bête ne lui a rien donné . . . » [26]

Il est heureux que nos gouvernants, encouragés par le curé Labelle, aient soutenu cette œuvre de vulgarisation. L'auteur se trouvait chez lui dans ce genre mi-sérieux où il pouvait laisser libre cours à son patriotisme ardent, à ses nobles ambitions nationales, à ses fertiles ressources littéraires. Il a brossé à larges traits l'aspect si varié de tous les coins de son pays non pas en dillettante, à la façon d'un Chateaubriand par exemple, mais en Canadien qui veut « faire valoir les endroits où la colonisation peut se porter avec certitude de succès et de prospérité . . . de façon que défricheurs et colons sachent d'avance où se diriger et quel parti ils pourront tirer promptement des endroits qu'ils auront choisis pour créer des foyers nouveaux ».[27]

Voici un exemple de ces descriptions à thèse, pourrait-on dire, puisqu'elles tendent à mettre en valeur une leçon utile se dégageant des traits du tableau : « Puis ce sont des étendues désolées, dénudées où le feu a promené d'implacables ravages ; les arbres dépouillés de leurs branches, noircis mais restés debout, pourrissent lentement dans une atmosphère éclatante, et répandent un masque d'horreur sur la nature agonisant à leurs pieds. Cette forêt décharnée, grelottante, qui plonge dans ses propres cendres ses racines encore vivaces semble crépiter et craquer encore, comme si l'ardente flamme, réfugiée dans ses troncs, la dévorait mystérieusement ; on dirait de loin une armée confuse de squelettes restés debout dans la mort et brandissant sans relâche toute espèce de tronçons d'armes et de hampes de drapeaux déchiquetés. » [28]

À cet égard, il faudrait citer encore ses voyages aux Mille-Îles, à travers les Laurentides et au pays du Saguenay. On comprend alors que les descriptions de paysages faites par le géographe soient plus vivantes, plus soutenues, plus larges que

---

26 GRIGNON, *Ombres et clameurs*, 89.

27 BUIES, *La vallée de la Matapédia*, 7.

28 BUIES, *Récits de voyages* (Québec 1890), 86.

les spectacles décrits par le chroniqueur. L'auteur s'est ici rapproché de la nature ; il la connaît mieux dans ses aspects les plus variés et il l'aime davantage. Ce n'est plus le brillant villégiateur de nos places d'eau *fashionables* mais c'est le patriote convaincu qui veut faire partager à son lecteur l'admiration qu'il ressent à l'endroit de son pays.

Cet attachement se manifeste non seulement envers le sol mais encore à l'égard de ceux qui le défrichent, qui le cultivent et qui contribuent ainsi à la grandeur de la patrie. Gérin-Lajoie avec son *Jean Rivard* a ouvert la porte au « colon ». Buies l'a fait entrer à pleine stature dans notre domaine littéraire. On l'a dit avec justesse, les monographies de Buies constituent le poème du défricheur [29], et l'on songeait probablement à une page de ce genre :

« Que le soldat expose sa vie tous les jours s'il le faut, dans une longue campagne semée de périls, de privations, d'horreurs et de hasards tous plus effrayants les uns que les autres, c'est beau, c'est grand ; mais, au moins, lui, le soldat, est entouré de ses camarades ; ils s'encouragent et se soutiennent mutuellement, ils combattent ensemble ; ensemble, ils ont un même trépas, la même gloire ou la même récompense ; ils ont l'ambition, l'honneur, le patriotisme, tous ces admirables stimulants qui rendent l'homme capable de tout oser et de tout vouloir ; pour le soldat, du moins, la patrie est reconnaissante ; mais le défricheur, lui, il est seul, ou plutôt je me trompe, il a une femme que la misère et le travail accablent, et qui, tous les jours, recommence ; il a des enfants qui mangent on ne sait quoi et qui ne sont vêtus de rien, même au milieu des plus terribles hivers ; le défricheur, lui, est ignoré, souvent dédaigné ; personne ne le connaît, personne ne le voit, et, cependant, il marche en avant de nous tous ; il est le pionnier, il est le premier qui affronte l'énorme et impénétrable rangée en bataille de la forêt ; il marche sans que personne ne le suive, seul à lutter, seul à souffrir, seul à mourir ; il marche sans arrière-garde, si ce n'est celle qui le suivra dans les dix,

---

29 *L'Enseignement primaire*, avril 1898, 385.

quinze ou vingt ans, mais il aura montré le chemin et sa conquête sera sûre ; il aura donné à son pays de nouveaux espaces et ses sueurs auront été bien plus fécondes que le sang ! » [30]

À côté de ces humbles héros, Buies campe leurs compagnons inséparables, les missionnaires catholiques, notamment les Oblats, en des pages vibrantes d'émotions généreuses et touchantes.[31] Ne rachète-t-il pas, dans une certaine mesure, les sarcasmes qu'il lançait autrefois contre les Jésuites ? Sans hésitation, il faut préférer l'éloquence qu'il a mise à chanter le dévouement apostolique des uns aux traits d'esprit d'un goût plus ou moins douteux dont il accablait les autres.

Ainsi, l'œuvre publicitaire de Buies ne soutient pas la comparaison avec les travaux scientifiques beaucoup plus récents d'un Blanchard par exemple. Cependant, si on la place à son époque, en son milieu, dans le domaine propre de la géographie historique et descriptive, on doit admettre qu'elle constitue un document important relatif à l'histoire de la colonisation canadienne de la fin du siècle dernier : relations de voyages, descriptions des lieux, établissement de paroisses, de voies ferrées, routières et fluviales, historique de diverses industries, études de mœurs. Canadiens et Français ont été à peu près unanimes à reconnaître son mérite. Il ne manque pas d'éloges de ce genre : « Je comprends très bien l'enthousiasme de La Fontaine (à la lecture de la Bible) car je viens d'éprouver un peu ce sentiment en fermant un nouveau livre bien canadien, l'*Outaouais supérieur* d'Arthur Buies. » En effet, affirme le panégyriste, « Buies est le fondateur d'un nouveau genre, en Canada, de même que Élysée Reclus a opéré une véritable révolution dans la science en créant une géographie nouvelle transformée, exacte comme renseignements, précise dans ses détails et dont la couleur et le charme du style en rendent la lecture aussi attrayante qu'instructive . . . La poésie qui

---

30 BUIES, *Sur le parcours du chemin de fer du Lac-Saint-Jean*, 36. À rapprocher de *Jean Rivard* (4e éd.) 30.

31 BUIES, *L'Outaouais supérieur*, 242 : *Le Saguenay*, VI, 20.

parfume toutes ces pages nous fait aimer les solitudes du Nord . . . » [32]

De plus, ces ouvrages répondaient à un besoin : arrêter la désertion de nos campagnes, y ramener les anciens colons et trouver de nouveaux bras. Buies n'a pas reculé devant cette tâche patriotique qui lui a imposé de terribles sacrifices et qui a certainement contribué à compromettre sa santé. Cette partie importante de son œuvre constitue un vibrant plaidoyer en faveur du retour à la terre. Certes, le succès de cette campagne ne lui est pas entièrement attribuable, mais notre géographe mérite la part d'un ouvrier ardent qui a mis tous ses talents au service de la cause commune.

Il s'est montré un grand peintre de la nature ; les statistiques et les détails techniques perdent de leur austérité dans ce cadre d'images et de couleurs variées. Ses paysages ont une âme, et son style passe de la période oratoire aux traits descriptifs avec la plus grande facilité, tout en conservant cette correction si rare chez la plupart de ses contemporains.

Toutes ces monographies, sans être des productions transcendantes, s'imposant par la profondeur et la solidité de la science qu'elles diffusent, forment un tout homogène ; elles renferment des renseignements encore précieux et surtout de belles pages littéraires. C'est donc en même temps qu'une noble action, une contribution intéressante à ce qu'on peut appeler la section du terroir de la littérature canadienne-française. Cela fait un peu de vert sur le gris si uniforme de nos lettres d'autrefois.

---

32 LESAGE, J. S., *Propos littéraire*, 105. Cite l'article de Léon Ledieu paru dans le *Monde Illustré* 1890. À lire également : *L'Enseignement primaire*, avril 1898.

CHAPITRE XII

COUPS DE BOUTOIR ET D'ENCENSOIR

Ces randonnées, ces recherches et ces productions ne réussissaient pourtant pas à absorber l'activité fébrile de Buies. Géographe, il l'a été par vocation de raison ; il est resté au fond et avant tout homme de lettres. C'est plutôt parce qu'il a été homme de lettres qu'il a pu être géographe. À ce titre il ne peut sûrement pas s'arrêter aux manifestations politiques, sociales et économiques de son pays ; il lui faudra aussi scruter l'un des aspects les plus importants de l'âme nationale : la littérature.

Il a donc été géographe et critique littéraire concurremment. C'est entre ses monographies qu'il a écrit son étude sur *La Presse canadienne-française* (1875), sa préface aux *Petites Chroniques* (1878), ses *Anglicismes et Canadianismes* (1888) et surtout ses *Réminiscences — les jeunes barbares* (1892) ; c'est dans ces études que nous retrouvons sa doctrine ou, du moins, ses idées maîtresses touchant les écrivains et les œuvres de chez nous. Buies qui vivait de littérature, qui, dès son jeune âge, avait sacrifié son avenir par goût pour elle, qui, depuis son retour d'Europe, s'était lancé à la tête du mouvement canadien de réforme intellectuelle, a prononcé des jugements définitifs en matière de critique et de préceptes littéraires.

On peut toutefois se demander si un auteur aussi léger, aussi touche-à-tout, offre toutes les garanties nécessaires, toutes les

qualités requises pour se permettre de juger sérieusement les autres. Il est incontestable qu'il a reçu en France une formation supérieure à celle de la majorité de ses confrères. Il a étudié plus à fond les auteurs français, il connaît mieux leur œuvre et il a profité des progrès que, sous l'égide de Sainte-Beuve, la critique littéraire a réalisés ainsi que de l'enseignement plus méthodique de professeurs mieux préparés.

De plus s'il suffit d'avoir beaucoup voyagé pour avoir beaucoup appris, Buies possède à cet égard, un bagage de connaissances hors du commun. Il se rend bien compte lui-même de ce précieux avantage : « Je connais tout le prix des voyages ; je sais combien ils développent l'intelligence et perfectionnent l'éducation. » [1]

À ce point de vue, c'est un privilégié. On sait qu'il a fréquenté plusieurs collèges, qu'il a visité tous les coins et recoins de sa vaste province ; il est allé à la Guyane anglaise, a séjourné en Irlande, puis à Paris ; il a en outre visité Brest, Le Havre, Cherbourg et Marseille ; il a erré en Sicile et en Italie ; il a franchi les États-Unis jusqu'au Mexique. Il a parcouru le Canada, de l'île d'Anticosti à Winnipeg. Ses aventures et son tempérament communicatif l'ont conduit à se mêler à une foule de gens ; son esprit observateur et inquisiteur s'est enrichi, s'est élargi, a acquis ce don des nuances si rare chez la plupart des critiques canadiens de son époque. Il a acquis une sorte de philosophie éclectique, à la Montaigne, sans outrance, généreuse même : « Il n'y a rien dans ce monde d'absolument louable ni de blâmable ; il se mêle à la plupart des choses une forte dose de pour et de contre, qui explique tant de discussions oiseuses et interminables, parce que les hommes ne regardent jamais guère qu'un seul côté des événements ou des questions. Savoir distinguer est le fait des esprits d'élite. » [2]

Et puis, il se rend bien compte des difficultés de la tâche. Pour juger une œuvre, il faut l'étudier de façon indépendante, approfondie, sérieuse. Il ne s'agit pas simplement de qualifier

---

1 Buies, *La Lanterne* (1884) 207.

2 *Id.*, *Chroniques canadiennes*, 128.

l'écrivain de « talent incomparable, auteur prodigieux », il faut motiver son jugement. Selon Buies, l'art est moins difficile que la critique. À la condition d'avoir un peu d'imagination, de connaître sa langue et de savoir observer, on peut entreprendre un ouvrage et le mener à bonne fin. Mais « la critique, la vraie, est très difficile ; . . . elle exige, outre des études extrêmement variées, un goût pour ainsi dire infaillible, tant de qualités et de talents divers qu'on peut la regarder à bon droit comme le plus redoutable des travaux de l'esprit. » [3]

Cependant, la culture, l'intelligence et la prudence ne suffisent pas au critique ; il lui faut être impartial. Buies l'a-t-il été ? Voici à cet égard une mise en garde sérieuse de la part d'un écrivain qui possède une certaine autorité en la matière. En effet, Claude-Henri Grignon lui reproche d'avoir cherché à régner, de pontifier sans cesse, d'éloigner de lui les écrivains de talent, d'écrire toujours sous l'impulsion de la jalousie et de la rancune.[4]

Voilà bien des défauts qui engendrent des préventions, des préjugés et toutes sortes de jugements erronés aussi bien en histoire qu'en littérature. Cependant, trouvons-nous dans notre chroniqueur ce parti-pris d'éloigner de lui « les écrivains de talent » ou ces sentiments de « jalousie et de rancune » ? C'est là que réside toute la question. Si Buies dénigre les auteurs capables de rivaliser avec lui, dont la gloire et le succès pourraient éclipser sa renommée, nous aurons raison d'accepter cette condamnation.

Nous savons que Fabre, le célèbre rédacteur de *l'Événement*, auteur de chroniques spirituelles très goûtées de ses contemporains, plus tard nommé commissaire canadien en France, aurait pu exciter la jalousie de Buies par son talent et la renommée qu'il s'était acquise. Or Buies, chaque fois qu'il en a l'occasion, fait les éloges les plus flatteurs de son confrère rival. Voici parmi tant d'autres un texte irrécusable : « Fabre qui est un esprit vraiment incomparable, sensible aux impres-

---

[3] *Id., Petites chroniques*, XI.

[4] GRIGNON, C.-H., *Ombres et clameurs*, 89.

sions les plus délicates et sachant les rendre dans un langage merveilleusement précis, d'une finesse telle qu'on n'en saisit pas toujours l'aiguillon et que la portée en échappe au commun des lecteurs, Fabre dont le sarcasme atteint souvent l'éloquence, qui trouve au besoin des accents chaleureux et des notes profondément touchantes . . » [5]

Il place Provencher, Dansereau, de Celles, Alfred Garneau, Couetteux-Prévost, Chapais, bien au-dessus de « certains gens de lettres de fer-blanc qui possèdent un nombre étonnant de titres à défaut de mérite et de savoir ».

Est-il besoin d'ajouter qu'il a loué d'autres écrivains de son temps chez lesquels il discernait quelque talent : Henri Taschereau et Jacques Auger à qui il reproche gentiment de ne pas assez produire ; Lucien Turcotte, à qui il reconnaît tous les dons de l'esprit et du cœur et qu'il a pleuré en des accents d'une sincérité touchante au moment de sa mort prématurée ; Oscar Dunn qu'il place aux premiers rangs de nos journalistes ; l'abbé Casgrain qu'il cite et qu'il appelle « un vrai poète qui fait plus de prose que de vers », non pas certes pour sa qualité d'abbé : Louis Fréchette qu'il admire tout en lui reprochant certains défauts par trop visibles ; « l'historien Garneau et le publiciste Parent qu'on n'a pas remplacés encore et qui ont laissé une empreinte à leur époque ». Il loue même des ultramontains comme Chauveau (P.-J.-O.) à qui il reconnaît un « style châtié », une « facilité élégante », l'art dans la construction de sa phrase et l'harmonie » ; le docteur Hubert Larue qui a montré d'excellentes qualités d'observateur et une vigueur incontestable d'idées et d'expressions ; le goût et les instincts littéraires » ; . . . « Alfred Garneau, poète autant que fin lettré . . . » [6]

Évidemment tous nos littérateurs ne sont pas irréprochables ; bon nombre manquent de la formation nécessaire, ignorent leur langue, la déforment par des anglicismes et des canadianismes ou n'ont pas acquis l'expérience indispensable

---

5 BUIES, *Petites chroniques*, XXI.

6 *Id.*, *La Revue Nationale*, 1895, I, 23, *Petites chroniques*, Prologue, *passim*. *Anglicismes et Canadianismes*, 100.

avant de se mêler d'écrire. Mais lorsqu'il s'applique à louer les qualités des auteurs dignes de rivaliser avec lui, se montre-t-il vraiment jaloux ?

Il en veut par contre aux mauvais écrivains. C'est dans les journaux surtout qu'on affiche l'ignorance la plus notoire ; ces productions se rendent à l'étranger, en France ou chez nos compatriotes anglais et contribuent à répandre cette légende voulant que les Canadiens français soient des êtres dépourvus, inférieurs. Buies s'emporte contre cette fausseté qui est en même temps une injustice, mais il exige, cela va de soi, que nos écrivains se réforment. Il trouve bien rares les journalistes qui ont conservé l'indépendance de leurs opinions et surtout ceux qui ont du métier : « Je me suis souvent demandé pourquoi les trois quarts des journalistes canadiens ne rechaussaient pas des patates au lieu de tenir une plume. À force de les lire, je suis arrivé à en découvrir la raison : c'est que ces écrivains ne font pas la moindre différence entre une plume et une pioche. » [7]

Il s'amuse à relever les erreurs de géographie, les fautes de traduction dans les dépêches, le manque de clarté des phrases, les insignifiances et même les barbarismes dont fourmillent les journaux. Il déplore le manque de tenue dans les discussions et les controverses qui tournent à peu près invariablement à l'injure, à l'invective, à la chamaillerie, que réprouvent les plus simples notions de la politesse.

« Veuillez jeter les yeux tout autour de vous ; vous voyez des avocats, des médecins, des notaires, des prêtres et des arpenteurs ; voilà pour ce qu'on appelle les professions libérales ; mais le journalisme, cette autre carrière si vaste qu'elle embrasse pour ainsi dire toutes les autres et qu'elle exige, chez celui qui l'exerce, au moins les éléments de toutes les connaissances humaines, cette carrière qui n'est faite que pour les apôtres et qui a la plus haute des missions à remplir, carrière où l'on ne devrait entrer qu'en tremblant et armé de toutes pièces pour les luttes de la pensée et l'exercice de la

---

[7] *Id., Chroniques canadiennes*, 233.

langue, qui s'adresse à tous, qui a pour premier objectif l'intelligence de tous les hommes, quels qu'ils soient, qui cherche avant tout le besoin le plus noble, à contenter ce qu'il y a de plus digne en l'homme, l'avidité de connaître, carrière qui, par cela même qu'elle a en vue l'humanité entière, et que chaque homme, fût-ce le dernier de tout un peuple, a droit de lui faire appel contre un abus, une iniquité ou un vice quelconque des institutions, de la société ou des lois, ne devrait être accessible qu'aux hommes du plus grand mérite, joignant au talent et aux connaissances un esprit élevé, une conscience ferme et un caractère impervertible, carrière qui, par cela seul qu'elle est une mission, exige au moins un noviciat préalable et une consécration qui en autorise l'exercice, cette carrière enfin, le journalisme, n'est guère autre chose chez nous que le pis-aller des avortons de l'intelligence et des fruits secs de toute nature. » [8]

On peut dire que les aptitudes que Buies exige du journaliste s'appliquent aussi bien à l'écrivain en général. Ce noviciat auquel il veut l'astreindre, c'est l'apprentissage de son métier. Chacun apporte en naissant certaines dispositions qui peuvent conduire à la carrière d'écrivain mais il faut apprendre les règles de l'art et du style ; il faut acquérir les connaissances voulues, grâce à l'étude et à la pratique assidues, à la soumission à une direction éclairée ; et quand on possède cette maîtrise, il faut encore douter de soi pour éviter de commettre des bévues ; et surtout se corriger. Buies rejoint ici assez visiblement le législateur du Parnasse en reprenant en somme son précepte favori :

« Avant donc que d'écrire, apprenez à penser. »

Un autre conseil cher à Boileau et dispensé par Buies : « Appliquez-vous, avant tout, à avoir du bon sens ; c'est la qualité par excellence du français. » [9]

---

8 *Id., La Presse canadienne-française*, 5.

9 *Id., Réminiscences, Les jeunes barbares* (Québec 1892) 105.

Il ne propose pas d'autre règle que l'imitation lorsqu'il demande de se pénétrer « de la clarté lumineuse du génie français, de la méthode et des procédés des maîtres ». [10]

Comme l'auteur de l'*Art poétique*, il recommande la simplicité, mais en y ajoutant une variante plus moderne ; c'est un Boileau qui aurait vécu après l'époque romantique ! « Soyez simples. Cela n'exclut ni le coloris, ni l'abondance d'images, ni l'éclat du style. Je vous assure que vous pouvez être très simples et très brillants à la fois. » [11]

Horace adressait ses préceptes littéraires aux Pisons ; Boileau, aux auteurs qui croient « de l'art des vers atteindre la hauteur », et Buies, aux jeunes Visigoths de son pays qu'il veut discipliner et il intitule curieusement son art poétique *Les jeunes barbares* ; « étudiez non pas les « décadents » comme vous en avez évidemment l'habitude . . . mais étudiez les maîtres. » [12]

Ces conseils aux jeunes écrivains canadiens sont donc tout ce qu'il y a de plus classique. Mais qu'à cela ne tienne ! Buies s'est inspiré des romantiques de si bonne grâce dans ses *Chroniques* qu'on ne peut le soupçonner de tourner le dos à ses premières amours. N'allons pas oublier que, d'après lui, la simplicité n'exclut pas l'abondance d'images ! C'est déjà un compromis sérieux ! Il serait intéressant de savoir s'il s'est prononcé plus explicitement. On n'ignore pas, depuis les études très poussées de M. Séraphin Marion en cette matière, que la querelle des classiques et des romantiques au Canada, a été longue et violente à certaines époques de notre histoire littéraire de la seconde moitié du siècle dernier. Offensives et contre-offensives se sont succédées à intervalles plus ou moins réguliers et la forteresse classique a repoussé victorieusement nombre d'assauts avant d'être forcée de composer avec l'armée romantique toujours croissante. Buies a-t-il, lui aussi, fait le coup de feu, et de quel côté ?

---

10 *Id.*, 105.
11 *Id.*, 106.
12 *Id.*, 104.

Il avoue qu'il a beaucoup lu Bossuet, qu'il est un de ses auteurs favoris.[13] Il admire Pascal. Mais il est également certain qu'il aime les grands poètes romantiques. C'est donc un subterfuge ? Voilà ! Ce qui est le plus honteux déshonneur sur les champs de bataille devient, dans le domaine des lettres, une action d'éclat, une victoire du goût sur l'étroitesse d'esprit et le jugement aveuglé par les préjugés d'école. Cependant Buies n'admire pas ses maîtres sans restriction ; il n'aime pas les romans romantiques qu'il appelle de la littérature secondaire « qui abonde en livres délicatement pensés, écrits en un style où l'art exquis des nuances donne d'innombrables aspects à l'analyse de tous les sentiments humains. Cette littérature est séduisante, nous en convenons. Elle captive et absorbe ; mais il en est d'elle comme des desserts, qui ne constituent pas un repas, et qui empêcheront toujours ceux qui s'en nourrissent de pouvoir donner à un livre de la chair et du sang. » [14]

Quelques esprits modernes ont voulu voir, en cette condamnation du roman par nos pères, des restes de jansénisme. Il est facile d'établir que le jansénisme doctrinal n'a jamais existé au Canada, que les seuls adeptes connus, monsieur Michel de Villermaula, l'abbé Dominique Marie Varlet, dom Poulet, ont été chassés aussitôt que déclarés. Il s'agit plutôt d'une attitude peut-être importée de France au temps de La Fontaine qui condamne fort sévèrement les romans, « peste des républiques » et de Boileau qui recommande d'en fuir « les petitesses ». Au Canada, M^gr^ Bourget classe la lecture des romans parmi les péchés de luxe, blasphèmes, faux serments, paroles obscènes, oisiveté, mauvaises fréquentations et « autres monstres semblables ».[15] On dira : c'est un évêque, il était très sévère ! Que non pas ! Des laïques et même contemporains de Buies, Faucher de Saint-Maurice, par exem-

---

13 *Id., La lanterne* (1884), 150.

14 *Id., Petites chroniques*, IX.

15 *Mandements, Lettres pastorales, circulaires et autres documents dans le diocèse de Montréal depuis son érection*, 15 vol. (Montréal, 1869-1919) II, 274.

ple, professent à l'égard du roman une aussi sainte horreur.[16] C'est plutôt un fonds de sévérité chrétienne qui tend à réprouver toutes œuvres frivoles que l'on comparait un temps aux champignons tous réputés poison.

De là vient que, avant 1900, notre littérature compte tout au plus une dizaine de romans et aucun de valeur. Ce sont plutôt des sortes de mémoires, des récits, de belles histoires. Aucune étude de mœurs, aucune analyse psychologique comme en font l'abbé Prévost, Balzac, Sand, Zola. Ces sortes de fictions sont jugées trop dangereuses par les auteurs et le public canadiens. Aussi, rien d'étonnant que Buies ne songe même pas à en écrire et qu'il aille jusqu'à conseiller aux jeunes écrivains de se détourner de cette lecture.

Ce Canadien n'est donc pas tout à fait en ligne avec la production littéraire de son époque en France. S'il englobe dans son admiration Pascal, Boileau, Bossuet, Voltaire, Chateaubriand et Hugo, il ne tolère cependant pas l'abus de la liberté, les licences dont se rendent coupables les disciples des grands romantiques, que la critique commence à appeler les « décadents ». Au reste, la littérature même moderne doit respecter les règles de la modération et ce n'est pas parce qu'elle s'est affranchie du classique qu'elle ne doit « garder aucune retenue et se gaver de tout ce qu'on lui apporte ».[17]

L'écrivain donc ne doit se servir de sa plume que pour exprimer une pensée ; il a horreur des niaiseries et de la camelotte que quotidiens et hebdomadaires livrent au public, des louanges incohérentes et soufflées à l'adresse d'auteurs qui adorent ces coups d'encensoir sans les mériter.

Ainsi, J.-M. Lemoine, auteur de l'*Album du Touriste*, se mêle d'écrire un volume de 250 pages ; il est président d'une société littéraire ; « c'est un homme dont le nom paraît à tout bout de champ dans les journaux, comme auteur tantôt d'un livre, tantôt d'un mémoire, tantôt d'une brochure », qui a été appelé « charmant écrivain par M. Gaillardet ».

---

16 Cité par GAUVREAU, *Au Bord du Saint-Laurent* (Rivière-du-Loup 1923), 12

17 BUIES, *Petites chroniques*, XVII.

C'est donc une personnalité. Or, « il écrit dans les deux langues, française et anglaise, c'est-à-dire qu'il a trouvé le moyen d'écrire l'anglais avec des mots français et le français avec des mots anglais . . . » C'est justement parce que Lemoine occupe une place dans le monde des lettres que Buies est sévère pour lui. Sévère ? Pas excessivement, certes, pas au point de laisser percer de la rancune parmi ses exigences : « Le moins que nous puissions réclamer de ceux qui prennent une plume, c'est qu'ils aient quelque notion de grammaire jointe à un peu de sens commun . . . Le moins que nous puissions réclamer de lui (Lemoine) serait, bien modestement, de connaître la signification des mots les plus ordinaires et ne pas les entasser pêle-mêle, sans construction, sans raison, sans à-propos ni convenance, comme s'il en était le maître et qu'il pût les arranger à sa guise. » [18]

Le critique littéraire doit donc débarrasser la littérature de ces œuvres funestes qui faussent le goût du lecteur, qui nuisent à la diffusion d'ouvrages mieux faits et qui donnent une piètre idée de notre littérature au pays et à l'étranger ; il doit encore établir une différence entre le bon écrivain et le « faiseur de phrases ampoulées », le « barbouilleur pâteux » et le « bourreau de langue ». Le public non averti ne peut faire la distinction lui-même si on le trompe : « Quand il lit dans les journaux des paragraphes, et même des articles entiers bouffis d'encens à l'adresse du premier venu qui a fait éclore un objet fait en caractères d'imprimerie, divisé en pages et couvert d'une reliure, il ne sait que penser, il repousse tout instinct qui l'éclairerait et il se dit que ce qu'il voit doit être très beau, puisque des gens compétents le déclarent tel et l'offrent à son admiration. » [19]

Donc au critique de savoir discerner la production de valeur et de la recommander au lecteur. Mais le public est, lui aussi, astreint à certains devoirs. Il faut qu'il sache lire. Buies estime à quelques centaines les intellectuels canadiens

---

18 *Id.*, 83 et 122.

19 *Id.*, XX et XXI.

qui s'intéressent à des productions sérieuses. Il en résulte des conséquences néfastes pour nos lettres. Certes, il n'est pas de ceux qui nient l'existence de notre littérature ; il la croit bien vivante, trop vivante même puisqu'on cherche beaucoup plus à se faire imprimer qu'à élever des monuments durables ; en 1877, il reconnaît qu'on écrit beaucoup plus qu'en 1840 ; mais il veut que le public se multiplie ; ainsi les arts et les sciences se développeraient ; il se créerait une noble émulation parmi les écrivains qui devraient, par la suite, présenter des œuvres plus réfléchies, mieux remplies, plus dignes de survivre.

Le goût des lecteurs compte donc pour beaucoup dans l'orientation de la production littéraire. Un public peu instruit laisse les ouvrages sérieux se couvrir de poussière chez le libraire ; le lecteur demande, il exige même des « jouets littéraires ». des chroniques, de légères fantaisies mais rien de vraiment grand qui consacre la renommée d'un auteur. Il faut bien vivre et, de la sorte, l'écrivain sacrifie ses talents et son nom au goût et aux caprices de son audience.

Pourtant Buies sait expliquer cette apathie intellectuelle par des raisons qu'on a fréquemment reprises après lui : notre pauvreté matérielle, nos préoccupations toutes pratiques en vue de gagner avant tout le pain quotidien, l'absence de formation sérieuse dans nos écoles et nos collèges ; la population clairsemée de notre immense province ; notre éloignement de la France et les dangers que présentent, au point de vue linguistique, le voisinage quotidien des gens de langue anglaise ; la lecture d'ouvrages et de textes anglais, notamment dans le cas des hommes d'affaires, des avocats et des traducteurs de dépêches.[20]

C'est ainsi que nous avons perdu peu à peu le génie de la langue, que notre vocabulaire s'est appauvri, s'est renfermé dans un cadre restreint, que nos phrases tendent à revêtir toujours la même forme, que, ne trouvant plus le mot français pour désigner tel objet, nous avons adopté le mot anglais plus

20 *Id., La Presse canadienne-française et les améliorations de Québec,* (Québec 1875).

souvent entendu ou nous en avons fabriqué un vocable inacceptable. Pourtant, c'est une incurie coupable qu'il faut combattre à tout prix si l'on veut conserver intacte cette langue française tant aimée mais si peu respectée. Dans cet esprit, Buies lance une série d'articles destinés à relever et à corriger ces fautes si coupables qui font perdre presque entièrement toute physionomie française à notre style.

Faisait-il en cela œuvre nouvelle? *Le Bulletin des Recherches historiques*[21] cite 9 ouvrages du genre parus avant *Anglicismes et Canadianismes* en 1888, entre autres des travaux de Hubert Larue, Tardivel, Oscar Dunn. Cependant, Buies les a tous précédés puisque, dès 1865, ces études paraissent dans le *Pays*, sous le titre de *Barbarismes et Canadianismes*.[22] Seuls trois ouvrages du genre, fort rudimentaires d'ailleurs, auraient ainsi précédé les articles de Buies.[23] Il reste que c'est un jeune homme de 25 ans qui se mêle de faire de vigoureuses leçons aux écrivains de son pays et qui trouve moyen d'avoir raison ! On peut dire que Buies s'était proposé cette tâche dès son séjour au lycée. On se souvient d'une lettre à sa sœur Victoria où il expose ses préceptes littéraires. Cette question de langue le préoccupait déjà, lui tenait à cœur à 18 ans ; quoi d'étonnant alors qu'il lui ait consacré plus tard une bonne partie de sa vie, le meilleur de son âme et de son esprit.

Mais c'est une rude tâche que d'essayer d'en remontrer à ses contemporains, surtout à des auteurs consacrés. Ici encore, Buies n'agit certainement pas sous l'impulsion de la jalousie ni de la rancune. Ce serait une bien mince satis-

---

21 Vol. VIII, 1902, 84.

22 Ces articles ne sont pas signés mais on peut facilement y reconnaître l'auteur ; au reste, Oscar Dunn confirme qu'ils sont de Buies Préf. XXIV *Glossaire franco-canadien et vocabulaire des locutions vicieuses usitées au Canada* (Montréal 1880).

23 MAGUIRE, l'abbé Thomas, *Manuel des difficultés les plus communes de la langue française adapté au jeune âge et suivi d'un recueil de locutions vicieuses* (Québec 1841).

BOUCHER-BELLEVILLE, J.-P., *Dictionnaire des barbarismes et des solécismes les plus ordinaires en ce pays avec le mot propre ou leur signification* (Québec 1855).

Un membre de la Société typographique de Québec, *Recueil des expressions vicieuses et des anglicismes les plus fréquents*. (Québec 1861).

faction qui ne compenserait pas l'amertume des ripostes qu'il s'attire. Reconnaissons-lui plutôt une grande abnégation : « Il faut porter à son pays un dévouement intense comme l'est le mien pour entreprendre cette campagne qui, après tout, ne me rapportera que des récriminations, des protestations, peut-être même des invectives, et, à coup sûr, de l'ingratitude ; mais j'ai appris, dans le cours d'une carrière qui compte déjà par quelques états de service, à ne jamais me laisser détourner d'un but à atteindre, quand ce but est légitime, louable, et mérite les efforts qu'on fait pour l'atteindre. » [24]

Plusieurs fois, il a réitéré cette détermination de travailler à corriger ces fautes abominables qu'il relève tantôt d'un ton enjoué, tantôt avec les accents de la plus chaude éloquence. Au premier rang, paraît l'anglicisme qui « nous déborde, nous inonde, nous défigure et nous dénature » ; nous employons des tours de phrase « qui sont purement anglais, et que nous croyons français parce que les mots qui les composent sont français, parce que nous appliquons aux mots des terminaisons françaises. » Viennent ensuite l'emploi incorrect des majuscules, du féminin, des prépositions, des négations, de la ponctuation, l'abus de la forme passive, les fautes de concordance des temps. Il déplore la pauvreté de notre vocabulaire, l'obscurité de nos phrases. Et pas moyen de se récuser : les exemples fourmillent à l'appui de ses observations. Il démasque les « grands ennemis de notre langue » : les journaux, les traductions, les textes de loi, le milieu où nous vivons, notre paresse, notre insouciance et même notre prétention ; il admet que ce serait miracle que nous résistions à toutes ces influences néfastes.

Cependant, il prêche la lutte contre ce courant ; il indique les moyens à prendre pour nous corriger : « La lecture des maîtres et l'étude sérieuse d'une langue que nous avons pour mission, non seulement de conserver, mais encore de propager sur ce vaste continent américain » . . .[25]

---

24 BUIES, *Anglicismes et Canadianismes*, 9.

25 *Id.*, 18 *et passim*.

Ces leçons de langue, notre Vaugelas les donne dans le meilleur esprit possible, tâchant d'adoucir par quelque badinage l'amertume de ses remontrances.

Quant au théâtre, il n'en a guère parlé que pour louer les fines comédies de Marchand ou le jeu admirable d'artistes français en tournée au Canada. Nos acteurs indigènes ne l'ont jamais enchanté.

De même, il se moqua avec une méchanceté complètement dépourvue d'envie de notre Académie canadienne et de ses Immortels. « C'est dans le sein doux et somnifère de la Société royale . . . Oh ! Que je voudrais finir mes jours dans cette oasis exquise où fleurit le style indigène et où les membres fondateurs coulent, depuis une dizaine d'années, une existence asiatique, en se contemplant le nombril du matin au soir, dans une extase et une admiration que rien ne trouble, ni n'altère et dont rien ne détourne, si ce n'est l'admiration pour le nombril de son cher collègue voisin qui, lui, est en train d'escalader le quatorzième ciel, dans le ravissement de son bonheur. » [26] C'est une irrévérence dont nos Académiciens ont été les premiers à rire, et le président de la Société ira même jusqu'à prononcer, quelques années plus tard, l'éloge posthume de l'auteur de cette petite malice.[27]

Ainsi, en étudiant la production de nos journalistes et de nos écrivains, en y cherchant les qualités et les défauts, en signalant les maux dont elle est atteinte, Buies nous peint le vrai visage de la littérature de son temps et il distribue à bon escient coups d'encensoir et coups de boutoir.

---

26 *La Revue Nationale*, 1895, 581.

27 *Mémoires de la Société royale du Canada*, VII, 145-147. Article de Léon Gérin.

CHAPITRE XIII

UN ÉCRIVAIN SUCCESSIF

Les actions humaines, disait Montaigne, « se contredisent communément de si étrange façon qu'il semble impossible qu'elles soient parties de même boutique ».[1] Tout notre écrivain est là.

Cependant, bon nombre de contradictions qu'on relève dans la vie de Buies s'expliquent d'elles-mêmes lorsqu'on étudie de plus près son œuvre.

Faut-il laisser de côté les pamphlets de l'auteur où certains critiques ne voient qu'un péché de jeunesse, qu'une partie malsaine de ses écrits, bref des pages peu sérieuses, fugitives, qui ne méritent pas l'attention du lecteur moderne ? Faut-il, comme d'autres le prétendent, négliger les travaux géographiques, dédaigner ces monographies de chaque coin de notre vaste province, ces plaidoyers en faveur de la colonisation, de l'établissement des voies de communications, ces réquisitoires contre l'émigration aux États-Unis, parce que ces ouvrages constituent, en quelque sorte, des pensums imposés à Buies par le gouvernement provincial ou le curé Labelle ? Et ses chroniques méritent-elles un si grand intérêt puisque l'époque, les personnages, les endroits étudiés par l'auteur sont disparus ou transformés et qu'il est difficile aujourd'hui de comprendre les allusions qu'on y relève ?

---

1 *Essais* II, 1.

L'œuvre, prise dans son ensemble, offre donc des dimensions imposantes, mais on ne peut se défendre de constater que l'édifice a l'air un peu vieillot. Il appartient à celui qui entreprendra la préparation d'une anthologie de tirer de cet amoncellement de pages sérieuses ou fantaisistes celles qui sont dignes de survivre.

Nous essayerons plutôt de donner une idée de l'écrivain en étudiant les formes caractéristiques de son talent, son style, sa phrase et sa langue.

Buies possède des dons naturels au-dessus de la moyenne au Canada. Son intelligence, avide de connaître, a touché tous les sujets. Rien de ce qui est humain ne lui est étranger. Ses études, hélas ! sont restées incomplètes mais il n'a pas fermé ses livres au sortir du lycée ; ses œuvres révèlent, en effet, une culture littéraire étendue ; il connaît aussi bien les romantiques que les classiques ; il a aussi de saines notions de littératures étrangères. Sa carrière journalistique a sans doute favorisé ce développement intellectuel. Il devait à lui seul rédiger l'article principal qui lui demandait déjà bien des recherches, puis choisir les textes d'ordre littéraire ou politique à reproduire. Cette gymnastique de l'esprit lui fut salutaire, car elle a contribué pour une bonne part à élargir ses horizons. Grâce aussi à ces incursions intellectuelles poussées dans tous les domaines, il s'est acquis des connaissances étrangères à bon nombre de ses contemporains. C'était un esprit bien doué, qualité naturelle fort utile, et un esprit bien orné, qualité acquise fort méritoire surtout chez un homme qui, abandonné très jeune à lui-même, aurait pu s'intéresser à d'autres sujets plus rémunérateurs que les lettres ou se contenter d'une situation médiocre mais plus sûre que le métier d'écrivain.

Cette intelligence ouverte était secondée par une sensibilité toujours en émoi. Tout ce qu'il touche tourne au drame ou à l'élégie. Il serait vrai de dire qu'il écrit toujours sous l'impulsion d'une émotion. S'attaque-t-il aux mauvais journalistes ou aux écrivains maladroits ? Sa fierté professionnelle est blessée, sa pitié est acquise à ces pauvres tâcherons. Plaide-t-il la cause de la langue française, de l'éducation, du

retour à la terre, du colon ? Il écoute alors son patriotisme ou sa générosité. Décrit-il nos montagnes, nos lacs et nos fleuves ? Il nous fait partager son admiration toujours vive lorsqu'il s'agit de sa patrie. S'insurge-t-il contre nos travers, les vices des politiciens, notre apathie, il écrit sous le coup de la colère ou de l'indignation. Chante-t-il le bonheur de la vie familiale, la grandeur de la souffrance, de l'amitié, la douceur du souvenir, sa plume se ralentit et il perce dans ces pages une sincérité de sentiment où entrent comme éléments la délicatesse, la grandeur et la richesse d'une âme sensible. Même lorsqu'il raisonne, c'est qu'il a été touché au préalable par une impression et c'est par là que la lecture de ses pamphlets offre quelque danger au lecteur non averti ; il est si facile de se laisser prendre à ces sentiments indignés ou à ces gémissements qui, en provoquant notre émotion, distrayent notre jugement. Et quand Buies a recommencé à croire, c'est qu'il a vu la grandeur de la création ; il a senti la présence de Dieu, l'immortalité de l'âme, l'action de la Providence, l'inanité de la doctrine matérialiste, beaucoup mieux qu'il ne les a comprises. Voilà bien Dieu sensible au cœur, comme le voulait Chateaubriand, après Pascal. Et puis, notre sceptique a versé bien des larmes sur ses jeunes années, sur l'insanité de son existence, sur les malheurs de sa vie ; lui aussi, il a pleuré et il a cru.

Ainsi, on pourrait étudier chacune des actions de cet homme et l'on verrait que le sentiment a joué une grande part dans les diverses décisions qu'il a prises : c'est l'ennui qui le chasse de nos collèges et de Dublin ; c'est l'admiration de l'esprit et du verbe français qui le conduit à Paris ; c'est l'enthousiasme si primesautier à vingt ans qui l'attire dans les rangs des libérateurs de l'Italie, des soi-disant défenseurs de la liberté au Canada, qui le range aux côtés du curé Labelle. C'est l'amour de sa patrie et de sa race qui le soutient dans ses randonnées interminables autant que pénibles à travers notre pays. Il a donc plus souvent écouté son cœur que sa raison ; c'est ce qui explique peut-être le désordre de la première partie de sa vie, mais sûrement la beauté de la dernière partie de son œuvre.

Et quand les impressions venaient à lui manquer, Buies les créait, car il était doué d'une imagination puissante. L'abbé Frédéric Baillargé a bien fait ressortir ce trait caractéristique en établissant un parallèle entre le juge Routhier et Buies : « M. Buies arrive en général à l'idée par l'image tandis que le juge Routhier semble arriver plus souvent à l'image par l'idée. La puissance d'idées est très considérable chez l'auteur des *Grands drames*, la puissance d'images est extraordinaire chez M. Buies. S'il y a plus de peinture à l'huile chez le juge Routhier, il y a plus grande efflorаison de dessins chez l'auteur de *Récits de voyages*.[2]

Le procédé est facilement explicable. Le polémiste ou le conférencier qui tente d'établir une thèse se prend d'abord à réfléchir, à ordonner sa matière, à ranger ses arguments en formation de combat. Le travail d'invention et de composition porte avant tout sur des idées ; les images viennent ensuite éclairer la pensée, lui donner de la couleur et de l'éclat. Dans ses polémiques ou ses conférences, c'est-à-dire dans un travail où la raison a plus de part que l'imagination, Buies retourne surtout des idées. Les images, plutôt rares, ne servent que d'auxiliaires. Voici, entre mille, un exemple où c'est l'idée qui, chez Buies, précède l'image et la domine : « Le Canadien se distingue en ce sens qu'il conserve un attachement inaliénable à son ancienne mère-patrie, qu'il en est ici comme le prolongement et la continuation, et qu'il l'est jusqu'au cœur même des États-Unis où, tout en se faisant naturaliser citoyen américain, il conserve sa nationalité. Il y opère un déplacement de la France, voilà tout ; il reste attaché à ce flambeau qui a éclairé la civilisation et il veut continuer d'en être un des rayons, d'autant plus vivace, d'autant plus puissant qu'il éclaire un plus vaste espace. » [3]

Mais dans les œuvres où l'imagination a plus de part que la raison, on rencontre fréquemment l'inverse. C'est l'image qui enveloppe la pensée, comme le corps renferme l'âme, tout

---

2 BAILLARGÉ, l'abbé Frédéric, *La Littérature au Canada en 90*, (Joliette 1891) 267-268.

3 BUIES, *La province de Québec*, 85.

en continuant de lui être assujettie. Buies veut exprimer l'idée que le cours d'une rivière est sinueux. Voyez comment il s'y prend : « La belle rivière ne savait où aller. Prise à l'improviste au milieu des monceaux de terre balayés et jetés au hasard par les torrents, elle se débattit au milieu d'eux, creusa un jour un lit, le changea le lendemain, revint sur elle-même, aperçut une issue, s'y enfonça, puis fut arrêtée net par quelque amoncellement de rochers ; alors elle essaya de passer au-dessus : impossible. Elle dut encore rebrousser chemin, recommencer, faire de nouveaux détours, et enfin elle finit par se caser tant bien que mal, comme un serpent exténué qui n'a pas la force de redresser ses membres après une course furieuse. » [4]

Buies a vu cette rivière ; il l'a observée. Jusque là, le premier venu peut en faire autant : il s'agit simplement de s'ouvrir les yeux et de suivre le cours d'eau. Mais, quand il faut décrire le spectacle, c'est là que l'imagination intervient et c'est là qu'on pourra distinguer l'artiste de valeur de l'apprenti maladroit. Celui-ci voit le cours d'eau qui serpente à droite ou à gauche, roule ses flots plus ou moins impétueusement, mesure tant de pieds de profondeur et de largeur ; il indique la hauteur des rives, la source, l'embouchure, enfin il n'oublie aucun détail perceptible. C'est une description fidèle mais non pas artistique. Il existe, en effet, des particularités manifestes qu'il faut laisser de côté parce qu'elles n'offrent guère d'intérêt dans un tableau ; par contre, les détails ordinaires, reproduits tels quels, n'attirent pas l'œil ; il faut les agrandir, les exagérer même pour les faire ressortir. Voilà bien le rôle de l'imagination : elle s'empare d'un trait simple, perçu par les yeux ; elle le développe, l'embellit, l'anime d'un souffle plus puissant.

Le peintre suit le cours d'eau ; il néglige quelques détails insignifiants mais il exagère les particularités significatives ; sa rivière prend corps, se personnifie, elle vient à ressembler à un être animé ; dès le début, il la campe dans une attitude

---

[4] *Id., Le Saguenay* (1880), 269.

vivante : elle ne sait où aller ; puis, elle se débat, creuse, revient sur elle-même, s'enfonce, s'arrête, accomplit de vains efforts, rebrousse chemin, recommence, fait de nouveaux détours, se case. Cette accumulation de verbes, moyen par excellence de peindre un mouvement, ne donne-t-elle pas l'impression qu'il se trouve devant nous un animal quelconque luttant contre les éléments pour se frayer un chemin ? Mais quel animal ? On l'ignore et il importe peu de le savoir. L'imagination de l'auteur vient de créer un être vivant ; c'est à l'imagination du lecteur de le revêtir de la peau qu'il voudra. À la fin, cependant, une comparaison très juste vient suggérer un motif plus précis qui peut servir à compléter l'image : le serpent. Mais ce détail n'ajoute rien ; on l'a deviné.

Cette imagination puissante, variée, explique le succès des descriptions de la nature chez Buies. Il faudrait aussi ajouter que c'est son amour du sol canadien qui l'a poussé à observer et à orner tous ses traits : rivières, montagnes, lacs, forêts, vallées, ainsi que les divers aspects qu'ils représentent, selon les saisons, l'heure du jour, sous le soleil, dans la grisaille.

« C'était l'heure où, à cette époque de l'année, les premières voiles du crépuscule, encore indécises, descendent sur la terre, l'une après l'autre, toujours de plus en plus épaisses, comme pour l'endormir doucement et graduellement. Un ciel d'automne, sans couleur et sans chaleur, jetait sur la terre dénudée des torrents de mélancolie et l'inondait de reflets ternes et mats, comme l'atmosphère d'un astre mourant. Les bois dépouillés n'avaient plus ni voix ni ombrages, ni asiles pour les oiseaux depuis longtemps envolés sous des cieux plus riants ; seuls les sapins et les épinettes dressaient leurs silhouettes raides et droites, comme des flèches que le sol eût lancées vers la nue ; seuls ils donnaient à la forêt ce qui lui restait d'ombre et cette ombre était silencieuse, immobile et noire comme la nuit sur les tombeaux . . . l'espace muet était déserté de tous ses hôtes, si ce n'est par le sinistre corbeau, dont l'aile noire passait comme une raie, aussitôt effacée que découpée sur la nue immobile ; les petites rivières, çà et là,

tiraient péniblement leurs eaux dejà pesantes et engourdies ; partout le silence, une atmosphère regorgeant de tristesse, une sorte de saisissement de la nature entière, dans lequel toute vie s'était arrêtée soudain, et le crépuscule épaissi, donnant à tous les objets d'alentour des formes de spectres et de fantômes . . . » [5]

C'est une sorte de peinture en camaïeu, faite uniquement de tons sombres, d'ombres, d'immobilité. Mais veut-on des couleurs plus vives, plus de lumière et de mouvement ? Contemplons les Mille-Îles : « Il est impossible d'imaginer rien d'aussi pittoresque que ce goupement, fait comme au hasard et cent fois répété d'îlots de toutes formes et de toutes grandeurs, qui émergent à travers les flots dorés, comme des nids remplis de mousse et de sapinage, ruisselants de fraîcheur et de verdeur, sous un ciel d'azur et de pourpre. C'est une féerie continuelle, un changement à vue et incessant de décors, toujours de plus en plus surprenants. » [6]

Jusqu'ici, cependant, ce ne sont que des choses vues et animées que nous présente l'artiste : c'est une sorte de reproduction à la manière d'un tableau ou d'un bas-relief. Mais, Buies, profitant de l'avantage que lui donne la plume sur le pinceau ou le ciseau, a poussé plus loin ses personnifications. Comme La Fontaine, il a prêté un langage aux choses ; chez Buies, toutefois, et en cela encore il se rapproche des romantiques, il ne s'agit pas de cet anthropomorphisme un peu grêle où devait se renfermer le fabuliste. L'imagination se donne plus libre cours. Songeons à la célèbre prosopopée de la nature dans *La maison du berger* de Vigny : « Je suis l'implacable nature . . . » Chez Buies, le thème et le ton sont toutefois exempts de pessimisme ; c'est plutôt un cri d'amour, de détresse et de supplication que lance la patrie :

« Ne me fuyez pas ; au moins ne quittez pas le pays de vos pères sans demander si je ne puis faire pour vous ce que vous voulez chercher loin de vos foyers ; formez des groupes, de

---

5 *Id.*, *Récits de voyages*, 173.

6 *Id.*, 12.

petites colonies, et venez sur ma vaste poitrine ouverte pour vous recevoir ; venez ; mes forêts sont tendres et s'abattent aisément ; mon sol, las de son repos séculaire, attend impatiemment la fécondation, et vous n'aurez pas encore essuyé les sueurs de la première année de labeur que déjà je tiendrai prête votre récompense, et, d'année en année, je la ferai pour vous plus belle, plus riche, et je multiplierai mes dons à mesure que je vous demanderai moins de travail. » [7]

C'est ainsi que l'imagination de Buies a servi à faire vivre, à faire parler ces êtres inanimés à qui il a prêté une âme. Mais, quand il s'agit de pénétrer dans le domaine plus secret du monde intérieur, d'analyser et de décrire les sentiments de l'âme, la sensibilité vient aider l'imagination qui reste impuissante, si elle est privée du secours des sens. L'animal qui est sensible mais dépourvu d'imagination ne ressent que le mal présent et plus ou moins intense selon la gravité même de la blessure. Il est à l'abri de ces souvenirs douloureux, de ces appréhensions inquiétantes, de ces souffrances morales que l'homme cherche volontiers à rendre plus cuisantes : « Chez les natures élastiques, douées d'une sensibilité et d'une mobilité telles que les impressions de toutes sortes s'y succèdent comme autant de coups de foudre non interrompus, la souffrance et le bonheur ne peuvent jamais être calmes ; les transports de l'un élèvent jusqu'aux nues, les abattements de l'autre précipitent dans des abîmes pleins de ténèbres. » [8]

Buies ne pouvait mieux se peindre lui-même. Sensibilité qui ressent la douleur, imagination qui la grandit, l'enjolive, l'entretient et, même quand elle a disparu :

« Il reste le souvenir. Oh ! l'horrible expiation, l'implacable retour du passé qu'on croyait pour toujours disparu ! Qui a jamais voulu mesurer cet océan sans fond et sans bornes, le souvenir ! Jamais, nulle part, on ne peut y échapper ; il n'est pas de plage sur terre où l'on puisse trouver l'oubli, ni d'années ajoutées les unes aux autres qui effacent une seule

---

7 *Id., Le Saguenay* (XII).

8 *Id., Chroniques, voyages, etc.*, 245.

heure de félicité. Dieu a été injuste envers l'homme ; il lui a donné des espérances bornées, et des regrets infinis. Partout, la douleur l'accompagne, tandis que ses joies se mesurent à la durée du songe. Il n'est heureux que le temps d'y croire, mais il est malheureux toute sa vie du bonheur perdu. » [9]

Ainsi, l'imagination et la sensibilité, bien loin de s'exclure, se complètent, et, en agrandissant les impressions ordinaires, en les exagérant même, elles favorisent l'éclosion de sentiments personnels éminemment lyriques.

Cependant, si ces deux facultés dominent dans une âme, sans entraves ni retenue, il y a danger qu'il se produise de ces débordements effrénés où l'auteur étale sottement toutes les turpitudes de sa vie et de son âme. Buies a toujours su s'arrêter au bord de cet abîme parce qu'il avait de l'esprit. Il dévoile un coin de son âme sans le mettre complètement à nu. Une boutade, un mot d'esprit ou un brusque changement de sujet vient détourner le cours mélancolique de ses pensées.

De l'esprit, il en a de toutes les formes et de toutes les qualités.

Tantôt, il se contente du simple comique de mot. Après avoir expliqué que nous avons la passion de nous encourager les uns les autres, il s'empare de ce mot pour en indiquer une application assez bizarre :

« Ce mot *encourager* reçoit parfois de curieuses applications. J'ai connu des gens fort à l'aise qui s'étaient abonnés à des journaux, qui les avaient reçus des années de suite, qui n'avaient jamais répondu aux lettres pressantes, je dirai presque suppliantes, des éditeurs aux abois, et qui, en fin de compte, lorsqu'ils étaient mis en demeure de s'exécuter par l'entremise de ce personnage rébarbatif qui n'a pas de compatriotes et qui s'appelle huissier, vous arrivaient tombant des nues de surprise, et accablant l'éditeur de protestations furibondes : « Mais, monsieur, mais, monsieur, s'écriaient-ils, nous n'avons reçu

---

9 *Id., Petites chroniques*, 155.

votre journal que pour vous encourager, c'est parce que vous êtres un Canadien, etc. ». »[10]

Tantôt, il se sert de paradoxes : « Tadoussac a cela d'agréable qu'il est très ennuyeux. » Ennuyeux ? Parce que la vie y est tranquille, calme. Agréable ? C'est l'endroit idéal pour se reposer.

Parfois, il ne cherche à provoquer que le fin sourire du connaisseur par des allusions discrètes et bien à-propos :

« Il faut descendre et monter des côtes alpestres. Impossible de se tenir en voiture : hommes, femmes, enfants, tous descendent ; on marche dans le sable jusqu'aux genoux, on est couvert de sueurs et de poussière, éreinté, abîmé, disloqué. C'est le chemin le plus difficile après celui du ciel, et cependant, allez-y n'importe quel jour de la belle saison, vous y verrez toujours des suites interminables de voitures, remplies de femmes qui veulent se donner la nouveauté d'un peu de misère, peut-être afin d'enlever aux hommes l'idée qu'ils l'ont toute en partage dans cette vallée de larmes. »[11]

Parfois, il adopte le ton, les gestes, l'allure du monologue comique :

« C'est le trois janvier enfin ! . . . On a fini de serrer et de resserrer ma pauvre main tout ampoulée. On a fini d'avoir du bonheur par-dessus la tête et de s'en souhaiter mutuellement à s'en rendre malade . . . De braves gens, mes compatriotes, que je ne vois pas une heure toute l'année durant, ont voulu rattraper le temps perdu ; ils se sont précipités sur ma main comme sur des étrennes, et l'ont engloutie dans leurs transports ; il me semble qu'ils la tiennent encore . . . Pendant deux jours, elle a été à tout le monde, excepté à moi, et j'ai peine à la reconnaître maintenant qu'elle m'est revenue.

« Je regarde cette pauvre main qui essaie de reprendre la plume, et j'ai envie de lui souhaiter la bonne année. Si je me la serrais ! . . . C'est une vraie frénésie. »[12]

---

10 *Id., Chroniques, voyages*, 62.

11 *Id., Chroniques canadiennes*, 185.

12 *Id.*, 334.

Quelquefois, une simple substitution de mots lui suffit. Il aperçoit un lion dans une cage dont l'ouverture grillée donne du côté du soleil ; cela devient un « lion condamné au soleil forcé ».[13] Tout lui sert de prétextes : *Les apparences !* « Voilà la grande erreur, et cependant, c'est ce qu'on cherche à sauver le plus. Je crois qu'il y a là une faute de langage. Ce n'est pas nous qui sauvons les apparences, ce sont les apparences qui nous sauvent. Et dire que toute la société repose ainsi sur un aphorisme mal tourné ! » [14]

La pendaison « n'est plus guère aujourd'hui qu'un accident et les hommes de la meilleure volonté possible ne trouveraient pas à gagner leur vie là où d'autres la perdent ».[15]

La politique : « Il faisait noir comme dans les comptes publics de la province, lesquels présentent toujours un excédent de recettes invisibles. » [16]

Le fromage : « Le fromage ayant été donné à l'homme pour déguiser son haleine comme la parole pour déguiser sa pensée, il est manifeste que, sous le rapport moral comme au point de vue commercial, nous sommes devenus extrêmement *raffinés*. » [17]

Le castor : « Le castor, ce précieux quadrupède qui nous donne des capots inusables, mais pas d'huile, quoiqu'on le dise, même dans les meilleurs ménages (il ne donne cette huile-là qu'en anglais). » [18]

Nous n'en finirions pas d'énumérer les bons mots que Buies dispensait dans ses chroniques ou ses conférences.

Intelligence alerte, sensibilité discrète, imagination vive, esprit humoristique, parfois même gaulois et boulevardier ; gai jusqu'à la cabriole, original jusqu'au paradoxe ; un peu superficiel dans sa douleur autant que dans sa joie ; souvent léger ; plus Canadien que Français dans son inspiration mais

---

13 *Id., Chroniques, voyages, etc.*, 186.

14 *Id., Chroniques canadiennes*, 9P.

15 *Id.*, 171.

16 *Id.*, 309.

17 *Id.*, 314.

18 *Id., Sur le parcours du chemin de fer du Lac-Saint-Jean*, 1re conférence, 14.

plus Français que Canadien par sa formation et sa tournure d'esprit. Voilà en bref, la forme caractéristique de son talent. Qu'il n'ait pas toujours su éviter l'emphase et l'exagération romantiques, nul ne saurait le contester. Chateaubriand, Hugo et Musset sont tombés dans ces défauts où les entraînaient les excès d'une sensibilité ou d'une imagination débordantes et qu'on leur pardonne en vertu des pages sublimes qu'ils ont laissées. Faut-il être plus sévère pour Buies et ne tenir compte que des exagérations ?

« Il réussit à merveille le style romantique, surchargé d'épithètes, de métaphores incohérentes, de verbes boiteux, de fautes de langue et toujours cette touchante imprécision, chère aux lâcheurs. Rien de clair, rien de classiquement imagé ; jamais rien qui approche de la sincérité ou de la vérité ! » [19]

Ce jugement est trop catégorique, trop absolu pour être juste.

Il faut admettre chez Buies un manque de composition qui lui vient de sa nervosité, défaut surtout apparent dans les longs ouvrages ; certaines négligences de style explicables par la hâte avec laquelle il devait écrire la plupart de ses articles ; de la prolixité ; certaines images d'un goût douteux. Ces réserves faites, nous pouvons maintenant rechercher les qualités de son style.

L'une des premières est sans contredit le réalisme de ses descriptions. Il ne réussit pas à ordonner la matière d'un livre mais il excelle à disposer les éléments d'un tableau. N'y a-t-il rien de clair, rien de vrai dans la description suivante presque aussi réaliste qu'une scène de Zola : le train d'émigrants allemands :

« . . . Déjà, quelques-uns ronflaient, d'autres étaient littéralement encaissés dans des échafaudages de paquets, de boîtes et de paniers de provisions. Ils fumaient, ils crachaient ; ils suaient, ce qui était bien pire. Ces bons Allemands étaient tous vêtus, sous une température de cent degrés,

---

19 GRIGNON, *Ombres et clameurs*, 90.

comme nous le sommes en hiver, avec des pantalons, des vestes et des gilets de grosse laine, et jusqu'à des cache-nez roulés deux ou trois fois autour du cou . . . Tout cet amas de laine, entassé sur des corps fondants, s'en était rapidement pénétré et se dissolvait dans l'atmosphère du *car* avec une liberté que rien ne gênait, si ce n'est la concurrence que faisaient les émanations de bottes, de saucissons et de jambons presque confondus ensemble. Il y avait là un parfum que Dante n'eût pas dédaigné pour un des cercles de son enfer . . . » [20]

Aucune surcharge dans ce tableau, aucune intempérance d'images ou de couleurs, aucune métaphore incohérente, et pas trop de verbes boiteux. Et les exemples de cette sorte ne manquent pas dans l'œuvre de Buies.

Cependant, on peut se demander si l'auteur ne savait que peindre des spectacles de la nature ou des tranches de vie. Pouvait-il aussi fixer les traits humains ? Il s'y est fréquemment essayé. Il nous a laissé des portraits de l'Américain, de l'Anglais, de divers types canadiens : le rentier, le prêteur, le politicien, le colon et bien d'autres encore. Mais ce ne sont là que des types, une réunion de caractéristiques générales, genre moins difficile que le portrait particulier où il a pourtant également réussi. Notre La Bruyère n'a jamais fait profession d'écrire des *Caractères* mais il peint de façon intéressante quelques-uns de ses amis ou compagnons dans *Une Évocation* et ses *Réminiscences* ; entre autres Laurier, Geoffrion, les Doutre et Blanchet, dernier rédacteur de l'*Avenir* : « Sa nature, son essence même, c'était l'invariabilité. Il avait toujours la même allure, la même maintien, le même regard, le même geste et le même habit. Je ne l'ai pas vu un seul jour habillé différemment et se tenant autrement que je ne l'avais vu cent fois et que j'étais certain de le voir cent autres fois. » [21]

Buies possède un style plein de ressources, dont la variété et le mouvement semblent constituer les particularités. Il

---

20 BUIES, *Chroniques, voyages, etc.*, 211.

21 *Id., Une évocation*, 6.

recourt à tous les procédés connus : l'énumération, l'interrogation, l'interpellation :

« Ah ! penser, espérer, aimer, dévouer toute sa vie à un objet ou à une affection, jeter les germes de choses qui dureront des siècles, avoir des aspirations infinies, rêver constamment des cieux, de l'éternité, de l'immensité, quand on est un pauvre petit être qui ne peut seulement pas s'élever à un pied de terre, sentir le monde comme trop petit pour le bonheur qu'on peut avoir dans une minute de ravissement, avoir des désirs qui, réalisés, feraient de chaque homme un dieu éternel, omniscient, omnipotent ; tout concevoir, tout embrasser, tout vouloir, tout espérer, et savoir qu'un jour on sera sous six pieds de terre, pourrissant, et de sa mort même donnant la vie à des milliers de vers hideux ! . . . Allez donc maintenant, tristes mortels, allez vous embrasser, vous serrer l'un à l'autre les mains, vous faire tous les souhaits possibles de succès, de félicité et de longue vie . . . malheureux ! vous avez déjà sur les traits les reflets anticipés de la tombe. » [22]

De plus, dans ses descriptions notamment, Buies s'est fréquemment servi du contraste et de l'antithèse ; on l'a déjà noté dans certains exemples précités ; une idée appelle son contraire ; une montagne fait penser, par opposition, à un précipice ; les coteaux riants et fleuris s'opposent aux rochers abrupts et dénudés. C'est un procédé qui sent la rhétorique, mais que les meilleurs auteurs n'ont pas dédaigné, en particulier Victor Hugo et Chateaubriand.

Pour donner encore plus de vie à ce style déjà si animé, l'auteur emprunte au drame ses modes d'expression : le monologue et le dialogue. Nous avons déjà cité un exemple du premier cas, on en trouve du second, un peu partout dans l'œuvre de Buies, surtout dans ses chroniques « *Allez, mes jeunes années* »[23] et « *Le dernier mot* ».[24]

Ajoutons que ce style possède une grâce qu'on ne retrouve chez aucun auteur canadien contemporain de Buies, sauf

22 *Id., Chroniques, voyages, etc.*, 329.

23 Buies, *Chroniques canadiennes*, 75.

24 *Id., Chroniques, voyages, etc.*, 325.

Fabre peut-être. C'est un mélange de pittoresque et d'émotion, d'esprit et de poésie, de naturel et d'élégance, style éminemment propre à la causerie, à la confidence, à la chronique, style encore imparfait sans doute mais presque toujours attachant parce qu'il révèle une âme richement douée, impressionnable, mobile, spirituelle qui s'intéresse à tout ce qui l'entoure et se livre discrètement en nous faisant part de ses observations, de ses désirs, de ses faiblesses et de ses enthousiasmes. Selon le mot de Pascal, on s'attendait de rencontrer un auteur et l'on est tout surpris de découvrir un homme. Cependant, ce style qui semble si naturel a coûté bien des sueurs. Buies a travaillé sa phrase, l'a ciselée, élaguée ; il a tâché de la faire différente de celle qui la précède et de celle qui la suit. Voilà une autre qualité qui distingue Buies de ses contemporains ; il leur manque cette abondance, cette variété de tours, cette souplesse et surtout cette verve pétillante et toujours renouvelée. Toujours ? Pas tout à fait. Buies, au début de sa carrière, surtout dans sa *Lanterne*, s'est parfois répété ; son esprit ne peut trouver sans cesse de nouvelles gentillesses ; et puis, l'article de journal est si vite envolé. Voici l'exemple le plus frappant. Tout le monde connaît le souhait séculaire : Voir Naples et mourir. Buies l'a trop exploité : Voir cette souscription . . . ceci ou cela et mourir. La première fois, on sourit, mais la troisième ou quatrième, holà !

Ce n'est pourtant qu'un défaut d'ordre secondaire, dans une œuvre assez délaissée. Le chroniqueur et le géographe savent atteindre la force et la puissance ; le souffle oratoire anime de nombreuses périodes :

« Il faut voir ces forêts s'étendant à perte de vue au milieu des pays montagneux, durs, en quelque sorte inhabitables, jusqu'à des limites encore inconnues ou que l'imagination ne se représente que dans un lointain inaccessible, pour se faire une idée de ce que c'est que l'homme seul, au milieu de cette immensité qui ne lui présente que des obstacles, des privations de tout genre, la lutte partout, un combat continuel contre la nature et pour la nature, des découragements semés à chaque pas, des travaux souvent rendus inutiles par des contretemps

et des accidents multipliés, de maigres récoltes perdues, des attentes de secours trompées, la misère prenant chaque jour figure nouvelle, et de consolation ni d'appui nulle part, ni d'aucun côté, ni jamais si ce n'est dans l'infinie bonté divine où s'abîme tout entier le malheureux, voilà ce que c'est que la vie du défricheur, de ce colon solitaire, infatigable, héroïque et inflexible à qui nous devons d'être ce que nous sommes, à qui le Canada tout entier doit son existence et cela depuis trois cents ans. » [25]

La phrase, par son amplitude, semble élargir l'étendue de la misère et l'héroïsme de ces pauvres colons. Ailleurs, Buies sait la couper, la rendre saccadée, l'adapter au ton de la narration, de la description ou de la polémique vivante : « Quelle étrange saison ! Ciel brillant, ciel qui invite et qui fait peur à la fois, qui échauffe et glace tour à tour dans la même journée, pur et limpide le matin, chaud à midi, brûlant à cinq heures, et froid à huit. » [26]

Ou encore cette phrase où l'on reconnaîtra une coupe chère à Hugo : « Cette cité prodigieuse (Chicago) qui toujours travaille, toujours fermente, toujours produit ».[27] Et cette autre : . . . Seul à lutter, seul à souffrir, seul à mourir. » [28]

Buies multiplie en outre les comparaisons en vue de donner à son récit ou à son tableau une ampleur qui en dépasse le cadre : « Je suis libre comme le coursier du désert. » — « Nous vivions comme les sauterelles au milieu des riches moissons. » — « L'été passe comme ces brises molles qui apparaissent tout à coup sur une mer calme, et s'enfuient avant que le navire ait pu leur livrer ses voiles. » — « Moisir comme des champignons sur les arbres frappés par la foudre » — « Le père Toussaint, le cabaretier, qui se démène comme un papillon autour d'une chandelle. »

Phrase oratoire, ample et agencée, phrase courte saccadée, possédant tous les rythmes intermédiaires, tel est bien

---

25 *Id., Au Portique des Laurentides*, 21 et 22.

26 *Id., Chroniques canadiennes*, 35.

27 *Id., Chroniques, voyages, etc.*, 241.

28 *Id., Sur le parcours du chemin de fer du Lac-Saint-Jean*, 38.

l'instrument que Buies s'est toujours efforcé de perfectionner et dont il a tiré des effets surprenants.

Toutefois, comme par mégarde, il s'est laissé entraîner, en de rares occasions, à suivre la mauvaise manière romantique, à multiplier les verbes ou les épithètes synonymes, se grisant de mots : « Au seuil de cette région s'élève la petite ville de Saint-Jérôme qui en est le chef-lieu, le foyer d'alimentation, le point d'où rayonnent tous les mouvements initiateurs, toutes les forces impulsives qui communiquent à cette vaste contrée, à peine sortie de l'embryon, la vie, l'activité, l'énergie et la détermination de croître, de grandir et d'atteindre sans défaillance jusqu'aux dernières limites de son développement. » [29]

Pour un admirateur de Victor Hugo, cette superfétation n'est tout de même pas des plus graves. Par contre, elle indique chez l'auteur, une richesse de vocabulaire rare en son temps. C'est un luxe que seul Buies pouvait se permettre.

L'abbé Baillargé [30] affirme qu'au point de vue correction de langage et propriété des termes, Buies est l'un des écrivains les plus remarquables. Un critique anglais parle à peu près dans le même sens : « Arthur Buies one of the most brilliant stylists . . . » [31] Ajoutons ce témoignage d'un critique plus moderne : « Parmi nos écrivains canadiens, Arthur Buies, dont la figure expressive et la manière originale tranchaient d'ailleurs sur celles de ses contemporains, est un de ceux qui ont manié le verbe français avec le plus d'habileté et une sorte de vivacité endiablée. » [32]

Il faut reconnaître ici que son séjour en France, ses études au lycée, sa vie à peu près exclusivement consacrée aux lettres ont grandement profité à l'écrivain. Il a rencontré des hommes de toutes les classes, de toutes les cultures, de tous les métiers : professeurs, militaires, géographes, avocats, arpenteurs, cultivateurs, colons, journalistes ; il a fréquenté tous

---

29 *Id., Au Portique des Laurentides*, 9.

30. BAILLARGÉ, *La Littérature au Canada en 90*, 268.

31 PIERCE, Lorne, *An Outline of Canadian Literature* (Montréal 1927), 180.

32 LESAGE, *Notes biographiques – Propos littéraires*, 62.

les milieux : Spencer Wood (aujourd'hui Bois de Coulonge), résidence du lieutenant-gouverneur de Québec, cabarets, chaumières, grands et petits hôtels. Et partout, il se présente aux gens, s'entretient avec eux, les interroge, se renseigne. Voilà pourquoi il a pu toucher tant de sujets : philosophie, littérature, éducation, géographie, politique, colonisation.

Mais l'auteur reste très prudent sur la formation de mots nouveaux ou sur l'emploi de mots étrangers ; quand il s'y hasarde, il accompagne toujours son texte d'une note explicative ; ainsi en est-il chaque fois qu'il utilise un canadianisme. Il ne faut donc pas trop se fier à cette déclaration désinvolte : « Je ferai remarquer encore en passant qu'anglicisation n'est point dans le dictionnaire ; mais puisque « francisation » est français, les mêmes raisons existent pour que « anglicisation » le soit. Si ce mot n'est pas français, qu'il le devienne ; je le crée. » [33]

Il n'a pas créé souvent ; il s'en est prudemment tenu au dictionnaire et surtout à l'usage français ; par exemple, le mot « passation » qui figure dans tous les lexiques, il ne l'accepte pas en dehors des actes notariaux et encore ! C'est un mot qu'on n'emploie pas en France. Et sur quoi se fonde-t-il pour le bannir ? Sur son expérience personnelle ; ce mot lui ayant un jour échappé au cours d'un exercice d'élocution, au lycée, maître et élèves se sont esclaffés.[34] C'est une façon infaillible de corriger une faute et Buies s'en est souvenu toute sa vie.

Si son vocabulaire est plus étendu que celui de ses contemporains, est-ce à dire qu'il soit impeccable ? Il a donné de nombreuses et justes leçons à ses confrères mais pouvait-il vraiment échapper à l'influence néfaste du milieu ? Ce serait miracle si l'on ne retrouvait sous sa plume aucune incorrection, aucune impropriété, surtout lorsqu'il en avait tous les jours sous les yeux aussi bien dans la presse que dans les productions dites littéraires. C'est ainsi qu'on peut relever quelques

---

33 BUIES, *Anglicismes et canadianismes*, 42.

34 *Id.*, *Ibid.*, 99.

négligences : « Il n'y a plus que deux alternatives. » — « En autant que. » — « De façon à ce que. » — « Vous vous épargnez ainsi beaucoup de trouble, de dépenses et de temps. » — « Un dinde. » — « La poursuite d'un but. » — « De suite » pour tout de suite. Mais ces fautes sont rares et plutôt attribuables à l'inattention qu'à l'ignorance car Buies a relevé lui-même, *ex professo*, l'incorrection de la plupart de ces mots ou expressions.

Buies reste donc, chez nous, l'écrivain qui a le mieux représenté l'esprit français, prime-sautier, caustique, malin, mais aussi capable d'émotion et de tendresse ; l'écrivain qui a aimé la langue française jusqu'à la folie presque, en tout cas jusqu'à lui sacrifier son bonheur et sa tranquillité par les ennemis qu'il s'est créés en prenant sa défense ; l'écrivain qui connaissait sa langue sans doute encore imparfaitement, car qui peut se vanter d'avoir atteint la perfection en ce domaine, mais certainement, à tout prendre, mieux que n'importe quel de ses contemporains ; l'écrivain le plus varié, le plus souple, le plus attachant de son siècle. Son œuvre ne peut subsister tout entière, mais le temps en a épargné une partie importante qui constituerait une anthologie vraiment digne de figurer au premier rayon de nos bibliothèques canadiennes.

CHAPITRE XIV

CYRANO OU FIGARO?

Mais quel est donc cet homme qui trouve moyen d'être concurremment ou successivement pamphlétaire, chroniqueur, géographe, publiciste, critique littéraire ou linguiste ; qui, durant toute sa carrière, n'a pas réussi à acquérir cet élément de fixité, fondement indispensables des grandes œuvres ? Plusieurs de ses contemporains nous en ont laissé un portrait fort avantageux.

Il était grand, maigre et toujours en mouvement. Il portait la tête haute « à la façon de nos rennes » dit le curé Labelle ; ses cheveux crépus, ondulés, blanchis précocement, lui donnaient un air crâne et digne à la fois. Rien n'égalait, cependant, l'éclat de sa physionomie : teint clair ; visage mince aux traits nets, ordonnés, posés ; bouche sérieuse ; nez relevé, inquisiteur ; front large et dégagé, front de penseur. Pourtant, ce qui attire en lui, c'est avant tout la vivacité de ses yeux qui pénètrent tout ce qu'ils touchent, des yeux ardents, fureteurs, qui trahissent avant la bouche l'étincelle de la pensée jaillissant toujours de source et qui donnent à ce visage cette extrême mobilité, reflet de l'âme buienne. Il gesticule, parfois même quand il est seul, tant l'idée bouillonne en lui et cherche à se manifester ; il est comme possédé par elle ; son cerveau en est rempli ; quand il veut la dompter, il cherche « de l'oxygène », comme il dit, et s'élance au dehors. Dans les rues de Québec, il reste tout surpris de se voir salué

par une foule de gens qu'il ne connaît pas et qui chuchotent son nom. À Rimouski, il descend sur la grève, par le vent, par la pluie, vêtu de sa large mante française qui flotte au vent comme une voile, récitant des vers de Victor Hugo.

Il avait aussi l'âme haute, noble et généreuse. Est-il en effet beaucoup d'écrivains qui, sur la fin de leur carrière, alors qu'ils ont connu les faveurs du public, renonceraient à leur vie tranquille et facile pour se mettre à parcourir, dans les circonstances les plus difficiles, d'immenses régions à peine habitées, en vue de retenir ou de ramener au sol leurs compatriotes ? Que lui rapportaient ces randonnées ? Certes, pas plus que des chroniques ou des articles de rédaction ! On dira peut-être qu'il voulait laisser des œuvres plus durables que des « jouets littéraires » ? Sans doute, mais n'est-ce pas l'ambition légitime de l'écrivain qui a la fierté de sa profession ?

Cette conscience professionnelle constitue justement l'une des plus grandes qualités de Buies, celle qui domine toute sa carrière. Lui, trois fois gueux, il n'hésite pas à payer les frais de réimpression de sa *Lanterne* en rappelant à trois reprises les premiers numéros de son journal où il s'est glissé de nombreuses fautes de typographie. Il en est de même de son *Saguenay* qu'il remet sous presse après avoir corrigé bien des coquilles et des erreurs de détail.

C'est qu'il aimait son travail éperdument. Il s'y jetait corps et âme :

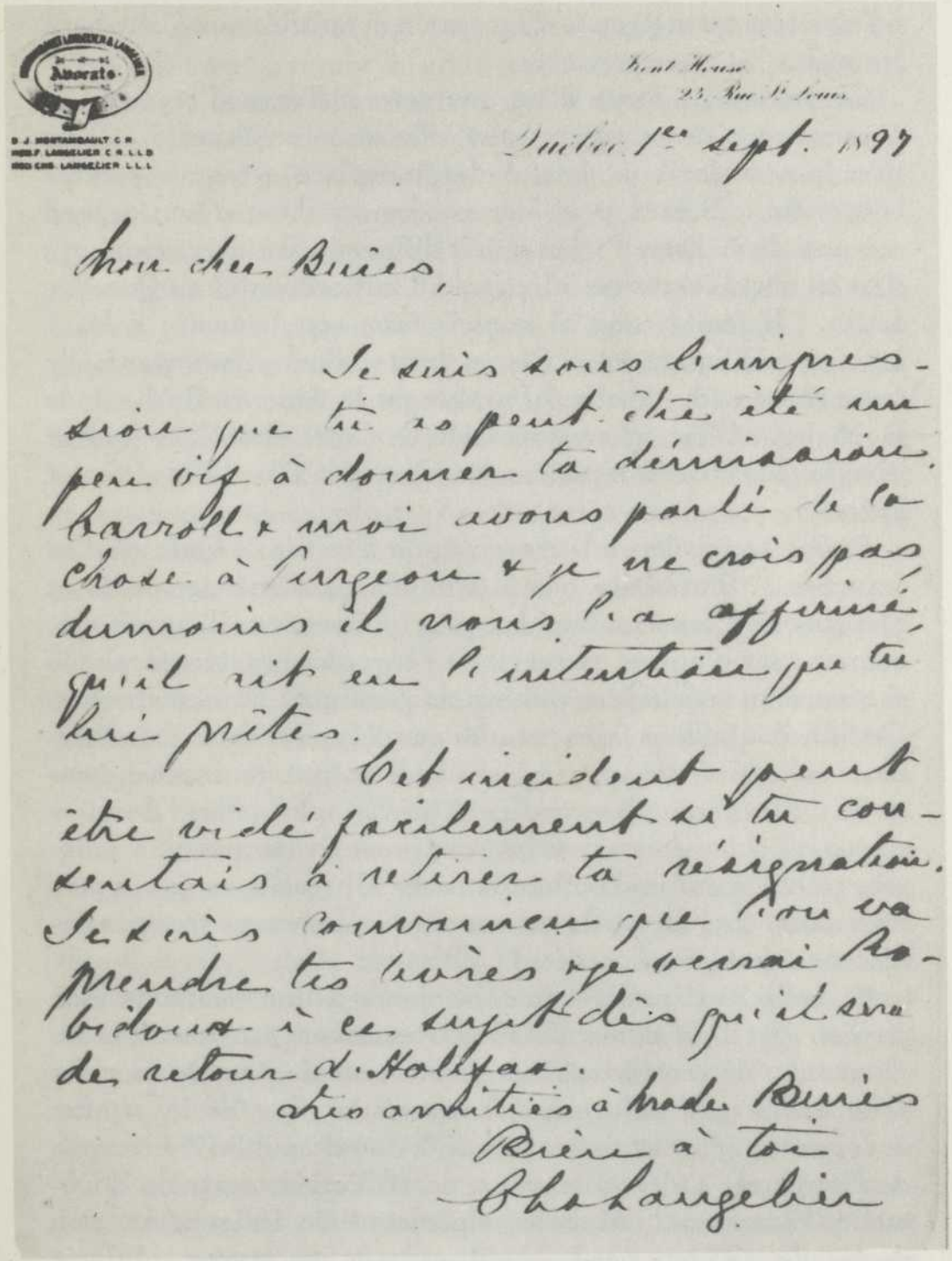
« Le rédacteur en chef du *Réveil*, répond-il un jour, est un piocheur, un bourreau de travail, et il a la tête aux trois quarts blanche, à un âge *relativement* peu avancé, rien que pour avoir passé la moitié de sa vie à pester contre la paresse de ses compatriotes » . . .[1] Et le sénateur Chapais rapporte lui avoir entendu dire « qu'une demi-page lui avait coûté quatre ou cinq heures d'un labeur acharné ».[2]

C'est aussi au nom de la dignité de sa profession qu'il attaque ces barbouilleurs de papier qui se croient écrivains

---

1 Buies, *Le Réveil*, 51, 1re col.

2 *Le Courrier du Canada*, 28 juin 1901.



Réponse de l'honorable Charles Langelier à la démission de Buies.

parce qu'ils tiennent une plume et qui contribuent à répandre à l'étranger cette légende d'ignorance si nuisible aux Canadiens français.

Ce sentiment élevé n'est pas sans mélange d'orgueil. Il a conscience de sa valeur sans afficher sa supériorité. Il ne pose pas mais il se défend des moindres attaques portées contre lui. Il faut peut-être encore attribuer à son orgueil son anticléricalisme. Il revenait d'Europe, il était quelqu'un ; il avait acquis certaines idées tout à fait courantes au Quartier Latin. Il était jeune, il voulait faire son homme ; il les a lancées publiquement. On le traite alors d'incroyant, de franc-maçon, de rebelle. Partout on le dénonce du haut de la chaire. C'est assez pour rebuter cette âme fière qui se révolte et persiste à répandre des idées qu'au fond elle n'aimait guère.

Enfin, son indépendance de caractère n'a d'égale que sa franchise. Il n'hésite pas à attaquer sans ménagements et presque seul les hommes les plus puissants. Il aurait pu, comme tant d'autres, se servir de l'encensoir, mettre sa plume si vivace au service des puissances politiques ou industrielles. De fait, il a failli se faire prendre au piège, une fois, quand son parti est arrivé au pouvoir ; ses amis le font venir mais, lorsqu'ils lui exposent les conditions de l'emploi offert, Buies se ressaisit : « imbéciles, crétins, me prenez-vous pour un amuseur public, pour un bouffon du roi ? Croyez-vous que je puis faire jaillir de l'esprit de ma cervelle comme vous pompez des discours idiots dans vos têtes ? » [3]

Et voilà ! Il préfère l'indépendance à une servitude bien payée. Qu'il ait demandé au gouvernement, surtout à la fin de sa vie, de rembourser ses frais de déplacements lors des randonnées qu'il entreprend à travers le pays, de lui confier la correction de certains textes de loi ou de publicité et même de l'employer à divers travaux de rédaction, certains documents l'attestent. Mais les « placets » de Buies n'ont rien de servile ; il reste fier lorsqu'il aspire à une faveur. Jamais

---

3 *La Presse*, 16 février 1901.

il ne s'est départi de cette dignité, même quand il vend ses livres à ses amis. Il faut se rendre compte que Buies est notre premier écrivain à vivre exclusivement de sa plume, qu'il avait femme et enfants à qui il devait fournir la subsistance actuelle et future. Buies tentait chez nous un tour de force à peu près impossible, vu le nombre trop restreint de lecteurs. Dans ces circonstances, peut-on lui chercher grief d'avoir noblement demandé l'aide de l'État ? Est-ce qu'on reproche à Corneille d'avoir imploré la protection du roi et à Racine d'avoir accepté le poste d'historiographe ? Tout gouvernement soucieux du progrès des lettres doit, au contraire, s'efforcer de protéger les écrivains de talent. Buies a mérité cette sollicitude et il l'a quelquefois obtenue. Mais, toute sa vie, sa fierté, son indépendance et le témoignage de ses contemporains protestent contre cette médisance zoïlienne : « Ambitieux et craintif, il eût vendu les siens et la *Lanterne*, pourvu qu'on le nommât ministre perpétuel de la colonisation . . . Toute sa vie, il chercha les honneurs, toute sa vie, il convoita les glorioles. » [4]

Ambitieux ? Oui, mais de faire œuvre utile : réformes de l'éducation, développement de son pays, progrès des lettres canadiennes, épuration de la langue, appels en faveur de la culture littéraire. Craintif ? Serait-ce lorsqu'il attaque les plus solides institutions du pays, le clergé tout puissant ou nos hommes d'État les plus en vue ou les journaux les plus grassement nourris ? Plusieurs ne voient là que de la hardiesse et même de la témérité. Et puis, il n'a jamais cherché à être ministre. Sa plus grande ambition, à cet égard, était de recevoir « un traitement de $1500 par année » afin de pouvoir écrire en paix ses monographies. Quant aux honneurs et aux glorioles, il aurait au moins pu tenter de poser sa candidature à l'Institut royal d'Ottawa ou accepter de faire partie de plusieurs sociétés littéraires de son temps. Au contraire, les coteries, les petits cénacles d'admiration mutuelle l'ont toujours rebuté, au témoignage du sénateur Chapais. Buies

4 GRIGNON, *Ombres et clameurs*, 89.

ne s'allie à aucun groupe et il occupe une place bien à part dans notre littérature.

D'autres journalistes canadiens ont essayé de reprendre sa plume tombée : Jules Fournier, mort trop jeune hélas ! Olivar Asselin, presque égal au chef de file, l'un des plus grands noms de notre journalisme. Jean-Charles Harvey, fier Sicambre qui a courbé la tête. Buies les a tous précédés ; nul ne l'a même rattrapé. Aujourd'hui, ce type de frondeur spirituel a disparu. La presse actuelle, entièrement entre les mains de capitalistes prudents, s'est transformée en une entreprise plus commerciale que littéraire. La domination du clergé au temps de Buies semble fort douce comparée à la tyrannie actuelle des puissances industrielles ou politiques.

« Qu'on dise : il osa trop ; mais l'audace était belle », écrivait Sainte-Beuve à propos de Ronsard. Ce vers célèbre s'appliquerait tout aussi bien à notre auteur. C'est bien pour cette audace que Ulric Barthe le comparait à Cyrano de Bergerac « dédaigneux des basses intrigues, des coups d'encensoir, des tours de souplesse dorsale ».[5] Un autre critique, de France celui-là, préfère le rapprocher de Figaro, « un Figaro canadien, aussi peu respectueux que le barbier de Séville... »[6] Il est probablement l'un et l'autre. Il a la crânerie et le déhanchement de l'un ; il a la souplesse et la désinvolture de l'autre. Il porte farouchement l'épée de l'un et malignement le rasoir de l'autre.

On pourrait aller jusqu'à en faire non pas peut-être un révolutionnaire comme Figaro, mais sûrement un révolté. Il se révolte contre son père qui n'a pas su lui assurer une existence heureuse, qui l'a forcé d'aller dans une institution qu'il n'aime pas. Il se révolte contre le clergé qui n'a pas réussi à lui dispenser une instruction suffisante et qui a écrasé sa liberté. Il se révolte contre l'Angleterre qui se fait prier pour accorder à son pays l'indépendance nécessaire à son plein

---

5 *Le Soleil*, 28 janvier 1901.

6 HALDEN, Charles ab der, *Nouvelles études de littérature canadienne française*, 50.

épanouissement. Il se révolte contre les mauvais écrivains qui déshonorent notre littérature.

Cette révolte provient donc d'un manque de sécurité morale, familiale, sociale, littéraire. Lui qui n'avait jamais connu la stabilité, il cherche à la créer autour de lui grâce au progrès des arts et des lettres, à une réforme de la religion et à un enseignement mieux équilibré de la philosophie, des sciences et de l'histoire. Psychologiquement, c'est un outrancier qui, lui-même privé d'équilibre, le recherche pour les autres. Il se fait réformateur par besoin plus que par goût personnel.

Il existe une autre explication vraisemblable de l'outrance de certaines de ses attitudes : tension, anxiété, hostilité. Depuis son jeune âge, Buies n'avait subi aucun frein. À Paris, déjà, il fréquentait les brasseries. Il était à peu près seul au monde, abandonné de son père et morigéné par ses tantes ; il se sentait inférieur à ses camarades, brillants causeurs. Or, le vin dissipe la tristesse et donne de l'aplomb. En Sicile et en Italie, il se régale des meilleurs crus. De retour au Canada, à l'Institut, on fait des vers qui riment « le plus souvent en *rye* », whisky plus dangereux que le madère.

Ce jeune homme de vingt-deux ans n'est pas adapté à un régime de vie normale. Il a des soucis d'argent. Il n'a aucun emploi fixe, aucune profession. Sa situation actuelle ne lui permet pas d'espérer le brillant avenir qu'il s'était imaginé. Lui qui se croit à juste titre mieux préparé que la plupart de ses camarades, il se sent frustré. Aucun de ses rêves ne semble se réaliser. Il se décourage et il cherche à s'étourdir dans les plaisirs.

La disparition de l'Institut et la rencontre du curé Labelle contribuent un temps à le remettre sur pied. Il se réconcilie avec la société. Il oublie ses ressentiments pour vanter nos qualités ethniques et nos ressources matérielles.

Hélas ! vers 1880, il retombe dans ses vieilles habitudes. Et l'on entend le curé Labelle lui reprocher d'avoir oublié ses « bonnes résolutions ». Pour l'aider à pratiquer la tempérance

il lui conseille de fuir les occasions.[7] La remontrance n'est d'aucun effet et Buies perd bientôt son emploi.

Les chimères du vin dissipées, il se trouve en face d'une sombre réalité et il se révolte de nouveau contre les circonstances qui l'ont rejeté sur le pavé. Il s'aigrit. Il reprend la défense de l'Institut, il publie une édition augmentée de sa *Lanterne*.

L'emprise renouvelée du curé Labelle, un mariage commencé sous les plus heureux augures le ramènent à une vie mieux adaptée. Cependant, la mort de son premier enfant, puis du curé Labelle le désempare. Il ne résiste pas toujours à la tentation de noyer ses chagrins.

Les occasions ne manquaient sûrement pas à cette époque. Même une petite agglomération comme Rimouski comptait quatre buvettes. Vous entriez chez le coiffeur qui vous demandait : « C'est pour un whisky ou pour les cheveux ? » Toutes les soirées, toutes les réunions comportaient de généreuses libations. C'était avant la vaste campagne de tempérance entreprise par l'abbé (plus tard M^gr^) Paul-Eugène Roy en 1901 dans la province de Québec.

Le médecin de Buies, le D^r^ Joseph Gauvreau, témoigne avoir soigné à plusieurs reprises son patient indisposé par de fortes indigestions.

Tous ces malaises : rhumatisme, dyspepsie, hernie, érésipèle l'inquiètent et l'aigrissent. Il reste habituellement gai dans la douleur. Cependant, la souffrance morale et physique exerce sur un écrivain des influences qui ne sont pas toujours manifestes.

Ce mélange d'aigreur et d'exubérance fait que Buies reste un type éminemment difficile à fixer et les critiques se montrent fort embarrassés devant lui. Voilà sans aucun doute pourquoi ils évoquent tant de noms pour tâcher de le rattacher à quelqu'un de connu. Ils ont presque tous mentionné Voltaire, moins souvent Victor Hugo. On l'a rapproché de bien d'autres : Rochefort, Paul-Louis Courier, Alphonse Karr, Michelet

---

7 Papiers Buies, Lettre Labelle à Buies, 6 décembre 1882.

et surtout Chateaubriand et encore Jean-Jacques Rousseau. On va même jusqu'à l'appeler « pauvre petit Renan » ![8]

Une particularité nouvelle chez nous à son époque, c'est que Buies reste toujours très près de son public. Il est une sorte de pasteur des lettres. Et, s'il ne s'est pas adonné à l'histoire, comme à peu près tous ses confrères, ou au roman, comme bon nombre d'entre eux, c'est sans doute par souci du public avec lequel il a l'impression de causer dans un article de journal, une chronique ou une description géographique. Il a une âme de prosélyte, jamais indifférente ; une âme de maître d'école beaucoup plus que de chef d'école, car toutes ses œuvres visent à enseigner.

Buies est tout cela : de Cyrano à Renan. Comme eux, il a le goût et le besoin de la vie multiple. Comme eux, il réunit en lui bien des contraires sans chercher à les réduire. Ce mariage intime de l'anarchie et de l'ordre, du romantisme et du classicisme, de la politique et de la littérature, de la religion et de l'anticléricalisme, Buies s'en accommode très bien.

Mais s'il fallait opter pour l'un des types mentionnés, il semble bien qu'on doive revenir à Cyrano, car, pour Buies, il s'agit de prendre le temps comme il vient, les occasions comme elles s'offrent et de se consoler de l'infortune en la narguant ou en triomphant d'elle.

S'il avait été plus régulier, plus conformiste, il aurait probablement produit des écrits plus durables mais il aurait sûrement perdu en originalité.

À un concours littéraire visant à établir lequel de nos auteurs a écrit les plus belles pages de la littérature canadienne en son temps, Buies se classerait sans contredit le premier. Malheureusement, cet esprit supérieur n'a pas reçu la nourriture nécessaire à son plein épanouissement. Nous avons eu un grand talent ; nous avons manqué notre génie !

---

8 *Le Pays*, 1er janvier 1869, « Réponse à Buies » signée Lumen.

CHAPITRE XV

LE CHANT DU CYGNE

Lorsque Buies a perdu son grand ami, le curé Labelle, « frappé en pleine carrière et les mains encore pleines d'œuvres », il est resté complètement désemparé. Il pleure en lui un généreux bienfaiteur qui l'a bien des fois sauvé de la misère. Maintenant, il devra se débattre seul. Cette affection, désormais sans objet, il la reporte sur ses chers enfants, sa seule préoccupation. Déjà deux petits se sont aussi envolés et il tremble pour les trois qui demeurent : Yvonne, Éléonore et Arthur. Comme pour les protéger et consacrer leur mémoire, il fait à la mort cette émouvante prière :

« Ô mort, quand donc t'arrêteras-tu ? Quand cesseras-tu de frapper, abattant de ta faux meurtrière les êtres que nous aimons ? Nous voilà courbés devant toi, demandant grâce ! Épargne ceux qui nous restent, et donne à notre douleur le temps de pleurer les aimés que tu nous a ravis, avant de faire de nouvelles victimes dans nos rangs.

« Que faut-il faire pour désarmer ton courroux, cruelle qui n'a jamais connu la pitié, et qui se rit de nos larmes, la bouche tordue dans un affreux rictus, pendant que résonne à nos oreilles le sifflet strident de ton rire horrible ? Éloigne-toi, ne profane pas nos tombes de cadavres nouveaux ; laisse-nous pleurer en paix tes irrévocables décisions, les bras enlacés aux mausolées que tu viens d'élever. » [1]

---

1 *Le Temps*, 2 février 1891, « Chronique ».

Non seulement il doit disputer à la mort les êtres chers qui lui restent, mais encore lui faut-il lutter pour leur vie, assurer leurs subsistance. Le ministre Turgeon l'emploie à écrire encore quelques monographies, mais il lui refuse un jour d'acheter ses livres. Et Buies, vexé, trop fier pour supporter ce refus, tend sa lettre de démission. Heureusement, Charles Langelier, celui-là même qui servait de témoin à son mariage, répare le malentendu ; tout s'arrange.[2]

L'année suivante, Buies apprend que le poste de trésorier provincial est vacant et, le 1er octobre 1894, il écrit au premier ministre, l'honorable Louis-Olivier Taillon, la lettre suivante :

« Ayant vu dans l'*Électeur* de samedi dernier que vous aviez besoin d'un trésorier pour administrer les finances de la Province, et qu'il fallait s'adresser à vous pour être nommé à cet emploi, j'ai l'honneur de vous adresser une demande officielle pour qu'il vous plaise de jeter les yeux sur moi dans les circonstances ennuyeuses où vous vous trouvez placé.

« Inutile de vous dire combien je suis qualifié à remplir les fonctions que vous voudriez bien me confier.

« Depuis nombre d'années j'ai l'habitude d'administrer des affaires en déconfiture et de trouver toute espèce de moyens de faire face aux plus redoutables éventualités.

« Sauver la province ne serait qu'un jeu pour moi.

« J'ai toutes les qualités et les ressources d'un homme providentiel. Vous pouvez me regarder dès aujourd'hui comme un véritable Sauveur.

« Il ne faut pas que la question des émoluments vous embarrasse. Ce serait faire preuve de mauvais goût . . . Je suis prêt à accepter le traitement de mon prédécesseur et même à le voir augmenter, et je m'engage même à ne pas faire naître de crise ministérielle avant un laps de temps que je déterminerai moi-même.

« Je crois vous avoir exposé suffisamment, M. le Premier, dans les quelques lignes qui précèdent, les raisons de ma demande, et surtout les conclusions qui sont claires comme le jour.

---

2 Papiers Buies, Langelier à Buies, 1 septembre 1897.

« Quoique la clarté ne soit pas absolument une recommandation chez un trésorier essentiellement provincial, j'ose tout de même m'en prévaloir pour le cas où vous croiriez pouvoir en tirer parti dans des circonstances inattendues.

« Je compte bien, M. le Premier, que vous vous ferez le plaisir de me faire une réponse conforme en même temps que prompte et agréable. Et veuillez me croire le plus dévoué de tous les trésoriers futurs » . . .[3]

Le premier ministre a sans doute jugé que Buies en avait assez d'administrer ses propres affaires sans y ajouter celles de la province. Pourtant, on lui commande quelques brochures, mais on lui paye maigrement ses services et sa pauvreté reste voisine de la misère. Il a beau multiplier les conférences, les chroniques, les monographies, préparer un nouveau tirage de quelques-uns de ses livres, la vente de ces menus travaux ne réussit pas à nourrir sa famille ni à faire taire ses créanciers. Alors, il se rend à Montréal, ses chroniques sous le bras ou bien l'*Outaouais supérieur* ou encore *Au portique des Laurentides*, et il colporte sa marchandise, entrant chez les marchands de nouveautés, les épiciers, les avocats des rues Notre-Dame et Saint-Jacques. Accueilli avec des exclamations joyeuses chez les anciens amis, il se heurte souvent à des gens plutôt indifférents ; ailleurs, on lui fait absolument grise mine. Passant par-dessus toutes les rebuffades, il poursuit sa course, oubliant qu'il n'a pas déjeuné. « Tu feras mieux, lui dit un ami, de vendre des gâteaux plutôt que des livres, attendu que pour gagner de l'argent il vaut mieux s'adresser à l'estomac qu'à l'intelligence des gens. »[4]

Parfois, il recourt directement à ses amis, à M. Alfred de Celles par exemple, bibliothécaire au parlement d'Ottawa : . . . « J'attends un mot de toi depuis un mois. Il me semble toujours voir arriver une commande urgente de 25 *Saguenay*, de 25 *Outaouais*, de 25 *Portique des Laurentides*, de 25 n'importe quoi, et chaque malle qui m'arrive est muette à cet égard, si

---

3 Citée dans *La Canadienne*, novembre 1921.

4 *La Vigie* (Québec) 11 novembre 1905. Art. d'A. de Celles.

j'ose m'exprimer ainsi. Pourquoi m'abandonnes-tu, Alfred ? Il faut que je parte avec mes descendants pour la baie des Chaleurs la semaine prochaine. Ne pourrais-tu me donner un coup de main *illico* pour faciliter le transport ? Voyons, tâche de . . . m'envoyer une commande que j'exécuterai avec une promptitude dont tu ne te fais pas l'idée . . . » [5]

À cette pauvreté vient s'ajouter la maladie qui le fait tant grogner contre la méchanceté de notre vent de nord-est et contre la rigueur de nos hivers. En 1896, il décide d'aller demeurer à Rimouski où il s'installe avec sa famille. Mais il a perdu sa gaieté si courageuse qui le faisait rire des plus grandes difficultés. Il est « affligé tous les hivers, depuis plusieurs années d'une véritable ankylose des bras et des genoux qui le met dans une véritable torpeur pendant les grands froids et qui dure généralement de 4 à 5 semaines ».[6]

Il trouve quand même le courage de travailler encore de longues heures, parfois à genoux près de sa table, posture plus commode et moins douloureuse. Il prépare ainsi, pour le compte du ministère fédéral de l'Agriculture, sa brochure publicitaire sur *Les Poissons et les animaux à fourrure du Canada.*[7]

Il avait commencé sa vie littéraire par vanter notre pays à la France, dans ses *Lettres sur le Canada* ; il la finira de même. Son chant du cygne est un hymne à la petite patrie, *La Province de Québec,* destiné à la France.[8]

Sa première œuvre avait été un pamphlet social, la dernière était une histoire. Par l'une, il avait voulu étonner la France ; par l'autre, il visait à la renseigner. Autant les *Lettres* étaient désinvoltes, légères, scandaleuses, autant *La Province* est sereine, sérieuse, orthodoxe. À vingt-deux ans, il observait notre ignorance et l'attribuait à notre régime scolaire défectueux, momifié, assujetti complètement au joug clérical. À soixante ans, il rend un beau témoignage à nos collèges qui,

---

5 *Id.*

6 Papiers Buies, Buies à Louis Herbette, 22 mars 1898.

7 Ottawa, 1900.

8 Québec, 1900.

« dirigés par le clergé canadien, ont contribué dans une grande mesure au maintien, au développement et à l'élévation de la nationalité franco-canadienne . . . » [9] Le jeune homme est toujours présent dans *Les Lettres* ; il attaque, il charge même ; l'homme d'âge mûr s'est refroidi ; il s'efface et constate objectivement. La composition ici est beaucoup mieux ordonnée que dans tous les ouvrages précédents. Buies avait enfin appris à arranger sa matière, peut-être parce qu'il avait cessé de l'informer lui-même.

En pleine possession de ses moyens, dégagé d'une foule de préjugés qui entachent une grande partie de ses écrits, ayant pris définitivement la résolution de faire autre chose que d'amuser le public, ayant été mêlé à tous les événements politiques, littéraires, religieux et sociaux de son temps, il était prêt à écrire ses *Mémoires* qu'il avait promis à ses amis. La maladie empêcha ce projet et, de ce fait, cette vie, pourtant si remplie, est comme restée inachevée.

Ainsi, à l'école de la souffrance, aussi bien que sous la douce tutelle du bon curé Labelle et de la sainte femme qui le guidait tendrement, Buies avait appris à revenir à l'église et ceux qui l'ont connu sur la fin de sa vie l'ont vu souvent au temple dans une attitude de prière respectueuse. « L'heure de la Providence avait sonné pour ce frondeur comme elle a sonné pour tant d'autres, et l'on vit un jour avec joie le chroniqueur assagi faire acte public de catholicisme. » [10]

En 1900, Buies se fait bâtir une maison sur les bords du Saint-Laurent, à la sortie est de Rimouski, dans ce coin de pays qu'il aimait tant. Cependant, repris par la maladie, il doit abandonner le projet à peine commencé et, dès l'automne, il émigre de nouveau à Québec.

« Je suis bien malade, ce temps-ci, écrit-il le 15 janvier. Depuis un mois, je n'ai pas quitté la maison. Ma faiblesse est très grande, les ressorts plient et cèdent de tous côtés. Tout effort m'est interdit ; je me couche à neuf heures tous les

---

9 *La Province de Québec*, 332.

10 CHAPAIS, Thomas, *Le Courrier du Canada*, 28 janvier 1901.

soirs et je vois se dessiner le spectral bonnet de coton que je trouverai quelque bonne nuit posé de lui-même sur ma tête . . . J'aime à penser à cette ombre que je fus pendant soixante ans et à cette poussière que je serai bientôt . . . Par moments, je voudrais me dégager entièrement les pieds de cette terre de boue où je suis enlisé depuis si longtemps. » [11]

Jusqu'au dernier instant, il tient sa plume, comme le soldat son fusil . . . Ses forces physiques l'abandonnent, il le sent bien, mais sa pensée, comme dégagée de la matière, s'élève à des hauteurs où elle n'a pas encore plané ; jour et nuit presque, il couvre des pages :

« Dix heures ! Pendule fatale, cesseras-tu enfin de sonner ! Que sont les heures pour celui qui ne compte plus que les minutes, que les instants, comme l'oiseau qui fuit à tire-d'aile devant l'ombre épaisse de la tempête ? . . . Dix heures ! C'était jadis le commencement du plaisir. Maintenant, c'est le commencement de la nuit. La nuit, c'est le repos, c'est le néant qui ne dure pas, qui s'évanouit devant la première aube, comme le nuage fuit devant le rayon. Oh ! que ne puis-je ressaisir quelques-unes de ces jeunes années où je ne voyais jamais le soleil descendre, mais où je le voyais toujours monter, monter sans cesse, jusqu'au Zénith de l'espérance !

« . . . Mon Dieu ! Si l'homme n'était pas fait à votre image, que serait-il ? Une bête furieuse, un fauve affamé, préoccupé uniquement de la satisfaction de son appétit et ne cherchant dans tout ce qui existe que des proies à atteindre et à dévorer. Quand bien même je ne laisserais à mes enfants que le sentiment profond, irrécusable, indestructible de cette vérité, ma mission serait remplie sur la terre. »

En une supplication touchante il implore ensuite le « Dieu éternel, redoutable et miséricordieux » de prendre cette semence qui sera tout ce qui reste de lui et de la lancer à tous les vents, afin que les naufragés de l'âme de tous les pays, les athées, les incrédules, les sceptiques, la recueillent et la sèment

---

11 *La Revue Canadienne*, 1905, vol. 2, 245.

à leur tour dans tous les terrains. L'âme humaine, ainsi, sera sauvée « des naufrages où la conduit l'oubli de la loi fondamentale, de la loi suprême qui, seule, peut mettre à l'abri de toutes les catastrophes ».

« Dieu ! Voilà le terme dernier et suprême auquel tout doit aboutir. Ils me font pitié et peine surtout ceux qui veulent l'exclure d'une œuvre humaine, quelle qu'elle soit. Étudiez toutes les œuvres psychologiques, vous aboutirez au néant des conclusions, si ce but suprême n'est pas indiqué. Que sommes-nous, en vérité, dans le vaste ensemble de la création, et que pouvons-nous prétendre en nous éloignant de la source même dont toutes les existences, avec leurs passions, leurs erreurs, leurs écarts, leurs déviations, leurs révoltes et leurs puériles tentatives d'affranchissement découlent ? Dieu est une vérité simple, qui existe au fond de toutes les âmes mais on ne l'entrevoit dans sa splendeur souveraine que lorsque l'âge des passions a fait place à celui où la vision claire et providentielle des choses d'ici-bas, dégagée des aberrations et des nuages dont l'enveloppent les chimères de notre raison et les entraînements de notre nature, nous le montre à la fois comme une impérieuse nécessité et une consolation. Dans mes plus grands débordements, cette vérité claire, refoulée derrière des amas de sophismes et de négations que je croyais péremptoires, réapparaissait toujours menaçante et grondante, comme ces pics élevés et lumineux que submerge en vain l'écume des flots et que bat la tempête de ces emportements furieux. » [12]

Puis la plume lui tombe des mains. Ces feuillets restent épars sur sa table. Quelques heures de demi-repos et l'aube le surprend encore dans sa chaise en train de continuer sa méditation sur la mort, si près de l'au-delà. L'esprit demeure lucide, vigoureux. Il a encore le cœur de plaisanter avec ses médecins. Le docteur Catellier s'inquiétait de certaines rougeurs apparaissant sur la figure du patient. Celui-ci, se réveillant, se moque de ses craintes : « Mon nez vous inquiète,

---

12 *Le Soleil*, 2 février 1901.

hein ? Ah ! ne m'en parlez pas : je n'ai jamais pu compter sur lui. Une journée rouge, le lendemain bleu ! Il n'y a jamais eu moyen de s'y fier. » [13]

Plus tard, c'est M^gr Faguy, le curé de la cathédrale, qui vient lui faire visite. Naturellement, la conversation s'engage sur les grandes vérités de foi. Sans gratter trop profondément dans cette conscience encore tourmentée, le prêtre constate que le pénitent est resté chrétien de conviction et qu'il mérite l'absolution du Maître qui a tant recherché la brebis égarée. Buies se confesse et reçoit une bénédiction particulière de son archevêque, M^gr Bégin.[14]

Il sent une peine infinie à se séparer de cette épouse tendre, fidèle, compréhensive et si dévouée, à quitter ses trois petits qu'il adore. D'autant plus que lui-même il n'a jamais connu les joies enfantines. Il n'a jamais vu sa mère et il n'a rencontré son père qu'une fois et ce fut pour rompre à jamais avec lui. Et ces souvenirs qui l'assaillent comme des remords : sa vie qui, à certaines époques, aurait pu être plus utile, moins frivole.

Il se lève une dernière fois et parcourt la chambre de son grand pas devenu chancelant. Il revient vite pourtant à sa fenêtre ; les forces lui manquent. Il s'assoit avec peine. C'est la fin. Bravement, pieusement, il attend la mort qui vient libérer son âme régénérée. C'était le soir du 26 janvier 1901.

Le matin du 29 janvier, le convoi funèbre qui se forme en face de la résidence de la rue d'Aiguillon est des plus imposants et les plus grands représentants du monde religieux, littéraire et politique se pressent dans la cathédrale. Les villes de Trois-Rivières, Nicolet, Rimouski y comptent des délégués, [15] C'est un triomphe posthume. C'est la revanche du gueux.

Au cimetière Belmont, une simple croix rappelle son souvenir !

---

13 *Id.*

14 CHAPAIS, Thomas, *L'Événement*, 28 janvier 1901.

15 *Le Soleil*, 29 janvier, 1901.

BIBLIOGRAPHIE

I. — Œuvres de Buies

1. *Lettres sur le Canada.* 1re et 2e lettres (Montréal 1864). 3e lettre (Montréal, *Le Pays*, 9 février 1867).
2. *a*) *Chroniques, Humeurs et Caprices* (Québec, Darveau 1873).
   b) *Chroniques canadiennes, Humeurs et Caprices* (Montréal, Sénécal fils, 1884).
3. *La Lanterne* (Montréal, 24 septembre 1868 au 18 mars 1869). Quatre éditions dont la dernière en 1884. Journal.
4. *L'Indépendant* (Québec 1870). Journal. Une cinquantaine de numéros.
5. *Chroniques, Voyages, etc.* (Québec, Darveau, 1875).
6. *La presse canadienne-française et les améliorations de Québec* (Québec, Darveau, 1875). Conférence, version anglaise.
7. *L'ancien et le futur Québec* (Québec, Darveau, 1876). Conférence.
8. *Le Réveil* (Québec, 27 mai au 23 septembre ; Montréal, 23 septembre au 23 décembre 1876). Journal.
9. *Question franco-canadienne* (Montréal 1877). Brochure.
10. *Petites chroniques pour 1877* (Québec, Darveau, 1878).
11. *a*) *Le Saguenay et la vallée du Lac-Saint-Jean* (Québec, Côté Cie, 1880), 2e éd.
    b) *Le Saguenay et le bassin du Lac-Saint-Jean* (Québec, Brousseau, 1896), 3e éd. du précédent.
12. *Une évocation* (1883). Conférence.
13. *Sur le parcours du chemin de fer du Lac-Saint-Jean* (Québec, Côté Cie, 1886). 1re conférence.
14. *Sur le parcours du chemin de fer du Lac-Saint-Jean* (Québec, Darveau, 1887). 2e conférence.
15. *Anglicismes et Canadianismes* (Québec, Darveau, 1888).
16. *L'Outaouais supérieur* (Québec, Darveau, 1889).
17. *La région du Lac-Saint-Jean* (Québec, *Morning Chronicle*, 1890). Version anglaise.

18. *Récits de voyages* (Québec, Darveau, 1890).
19. *Rapports sur les comtés de Rimouski, de Matane et de Témiscouata* (Québec, Belleau Cie, 1890). Version anglaise.
20. *Au portique des Laurentides, Une paroisse moderne, Le curé Labelle* (Québec, Darveau, 1891).
21. *Réminiscences, Les jeunes barbares* (Québec, *l'Électeur*, 1892).
22. *Québec en 1900* (Québec, Brousseau, 1893). Conférence.
23. *La vallée de la Matapédia* (Québec, Brousseau, 1895).
24. *Le chemin de fer du Lac-Saint-Jean* (Québec, Brousseau, 1895).
25. *Les poissons et les animaux à fourrure du Canada* (Ottawa, ministère de l'agriculture, 1900). Version anglaise.
26. *La Province de Québec* (Québec, ministère de l'agriculture, 1900).
27. S'ajoutent à cette liste de nombreuses contributions à diverses revues ; notamment *Les Nouvelles Soirées canadiennes* (1882-1888) ; *Le Monde Illustré* (1884-1902) ; *Canada-Revue* (1889) ; *La Revue Nationale* (1895-1896) et à différents journaux dont les principaux sont : *La Minerve* (Montréal 1826-1899) ; *Le Pays* (Montréal 1852-1871) ; *L'Opinion publique* (Montréal 1870) ; *Le National* (Montréal 1872) ; *L'Électeur* (Québec 1879-96). Ces articles ont été classés par M^lle^ Rachel Tessier ; *Bio-bibliographie d'Arthur Buies 1840-1901, avocat et journaliste* (Montréal 1943).
28. La correspondance de Buies, qui a servi abondamment à la préparation du présent ouvrage, est malheureusement en partie disparue lors du désastreux incendie de Rimouski en mai 1950. Il en reste quelques pièces dispersées, souvent recopiées, qu'il est impossible de classer avec continuité.

II. — Principales sources à consulter

Arnould, L., *Nos amis les Canadiens* (Paris, 1913).

Baillargé, abbé Frédéric-Alexandre, *La littérature au Canada en 90* (Joliette, 1891).

Barthe, J.-G., *Le Canada reconquis par la France* (Paris, 1855).

Barthe, Ulric, *Le Soleil*, 28 janvier 1901.

Baudoncourt, J., *Le curé Labelle* (Bar-le-Duc, 1892).

Beckles, William, *Québec, the Laurentian Province* (Toronto, 1912).

Bédier, Joseph et Hazard, Paul, *Histoire de la littérature française illustrée* (Paris, 1949) II, 489.

Bienville, Louyse de, *Figures et Paysages* (Montréal).

Bouquet, H.-L., *L'ancien collège d'Harcourt et le lycée Saint-Louis* (Paris, 1891).

Bracq, Jean-Charlemagne, *L'évolution du Canada français* (Montréal, 1927).

Canada and its Provinces, vol. 12. Article Buies.

CHAPAIS, Thomas, *Le Courrier du Canada*, 28 janvier 1901.

CHARBONNEAU, Jean, *Des influences françaises au Canada* (Montréal, 1918).

CHARPENTIER, Fulgence, *Les heures littéraires* (Ottawa, 1929).

CLAPIN, Sylva, *La France transatlantique* (Paris, 1885).

DANDURAND, abbé Albert, *Littérature canadienne-française* (Montréal, 1935).

DAVID, Louis-Olivier, *Le clergé canadien — Sa mission, son œuvre* (Montréal, 1886) ; *Histoire du Canada* (Montréal, 1867-1887) ; *Mes contemporains* (Montréal, 1884).

DECELLES, Alfred, *La Presse*, 16 février 1901 et *Le Soleil*, 28 octobre 1903.

DIONNE, N.-E., *Inventaire chronologique* (Québec, 1764-1905) ; *Vie de C.-F. Painchaud*, (Québec, 1894).

DOUTRE, Joseph, *Ruines cléricales* (Montréal, 1893).

DOUVILLE, Raymond, *La vie aventureuse d'Arthur Buies* (Montréal, 1933).

DUMAIS, Horace. *Le naturaliste canadien* (vol. XXII, n° 10 et XXIII, n° 3).

DUNN, Oscar *Glossaire franco-canadien et vocabulaire des locutions vicieuses usitées au Canada* (Montréal, 1880).

Encyclopædia Britannica (14th ed. London, 1928), vol. 4. Art. Buies.

FABRE, Hector, *Littérature canadienne* (Québec, 1866).

Faucher de SAINT-MAURICE, *Le Canada pendant la guerre franco-prussienne* (Québec, 1888). *Loin du Pays* (Québec, 1889).

FONVIELLE, Ulric de, *Souvenirs d'une chemise rouge* (Paris, 1861).

FOURNIER, Jules *Mon encrier* (2 vol.), (Montréal, 1922).

FRÉCHETTE, Louis, *Lettres à Basile* (Lévis, 1871).

LÉOPOLD, Frère (Éc. chrétiennes) *À travers la littérature canadienne-française* (Montréal, 1928).

GAGNON, Ernest, *Pages choisies*, (Québec, 1917).

GAGNON, Philéas, *Essais de bibliographie canadienne* (Québec, 1895-1913).

GARIBALDI, Guiseppe, *Les Mille* (Paris, 1875).

GÉRIN, Léon, « Ceux que nous venons de perdre ». *Proceedings and Transactions of the Royal Society of Canada*. Vol. VII, 1901.

GRIGNON, Claude-Henri, *Ombres et clameurs* (Montréal, 1933).

HALDEN, Charles ab der :

a) *Nouvelles études de littérature canadienne-française* (Paris, 1907) ;

b) *Revue canadienne*, vol. II, 1900.

HERTEL, François, « La littérature canadienne-française ». *L'Action nationale*, vol. 5, numéro 5, mai 1935.

HUGUENIN, Madeleine Gleason, *Revue canadienne*, vol. II, 1905.

HUOT, L., *Le rougisme au Canada* (Québec, 1864).

LAREAU, Edmond, *Histoire de la littérature canadienne* (Montréal, 1874).

Larousse. Dictionnaire complet illustré de la langue française (Montréal, 1932). Art. Buies.

LEFAIVRE, A., *Conférence sur la littérature canadienne* (Versailles, 1877).
Le JEUNE (R.P.) L., *Dictionnaire général de biographie* (Ottawa, 1931).
LEMAÎTRE, Jules *Les Contemporains*, III, 294 (Rochefort).
LESAGE, Jules-S., *Notes biographiques, Propos littéraires*, (Montréal, 1931).
LESPÉRANCE, John, M. A., « The Literature of French Canada » *Transactions Royal Society of Canada*, 1883.
MAGNAN, C.-J., *L'Enseignement primaire*, tome XIX.
MARMETTE, Joseph, *Récits et Souvenirs* (Québec, 1891).
NANTEL, Alphonse, *Notre Nord-Ouest provincial* (Montréal, 1887).
PIERCE, Lorne Albert, *An Outline of Canadian Literature* (Montréal, 1927).
PROULX, l'abbé Jean-Baptiste, *Le Canada, le curé Labelle et la colonisation* (Paris, 1885).
ROCHEFORT, Henri de,
a) *La Lanterne* (Paris, 1886) ;
b) *Les Aventures de ma vie* (Paris, 1896).
ROSSEL, Virgile, *Histoire de la littérature française hors de France*, (Lausanne, 1895).
ROY, Mgr Camille, *Histoire de la littérature canadienne* (Québec, 1930).
ROY, Pierre-Georges,
a) *La Famille d'Estimauville de Beaumouchel* (Lévis, 1903) ;
b) *Bulletin des recherches historiques*, Vol. VII, 1901 et Vol. XXXVII.
RUMILLY, Robert *Histoire de la province de Québec* (Montréal, 1940) ; *Papineau* (Montréal 1944).
SAINT-PIERRE, A., *Catalogue d'articles parus dans diverses revues canadiennes* (1912).
SIEGFRIED, André, *Le Canada, les deux races* (Paris, 1906).
SULTE, Benjamin, *Histoire des Canadiens français*, (Ottawa, 1882-1884).
TACHÉ, Joseph, *Canadiens de l'Ouest*, (Montréal, 1878).
TACHÉ, Joseph-Charles, *Esquisse sur le Canada* (Québec, 1855).
TARDIVEL, Jules, *Mélanges*, tome III (Québec, 1903).
TRUDEL, Marcel, *L'Influence de Voltaire au Canada* (2 vol.) (Montréal, 1945).
VIATTE, Auguste, *Histoire littéraire de l'Amérique française*, (Paris-Québec, 1954).
VIBERT, Paul, *La Nouvelle France catholique* (Paris, 1908).
ZEVAES, Alexandre, *Henri Rochefort, le pamphlétaire* (Paris, 1946).

TABLE DES MATIÈRES

AVANT-PROPOS

Complexité du personnage. Détermination des grands courants de son existence. Influences : *a*) son séjour en France ; *b*) l'Institut Canadien de Montréal ; *c*) le curé Labelle..... 7

CHAPITRE I

ARTHUR BUIES

NAISSANCE – ENFANCE – ADOLESCENCE

Naissance le 24 janvier 1840. Abandonné par son père ; élevé par des tantes à Rimouski et à Québec. Cours classique au collège de Sainte-Anne de la Pocatière, au séminaire de Nicolet et au séminaire de Québec. Départ pour la Guyane en janvier 1856 ; remis à son père qui l'envoie à l'université de Dublin à l'automne. S'enfuit en France en janvier 1857. Déshérité par son père..... 13

CHAPITRE II

LES ÉTUDES

1. PARIS 2. SICILE ET ITALIE 3. PARIS

Admis au lycée impérial Saint-Louis en octobre 1857. Échec au baccalauréat en juillet 1859. Nouvel échec à la reprise d'automne. En juin 1860, départ pour l'Italie où il s'enrôle dans les armées de Garibaldi. Sert jusqu'en septembre. Revient en France. En juillet et novembre 1861, nouveaux échecs au baccalauréat. Rentrée au Canada en 1862..... 25

CHAPITRE III

DE PARIS À MONTRÉAL

Climat de la France et du Canada à cette époque. Ère d'inquiétudes, de querelles entre républicains et royalistes, entre libéraux et ultra-

montains. Dupanloup, de Gaume, Veuillot. Époque de matérialisme, de socialisme. Exaltation du Progrès, de la science. Les Salons. Contraste avec la vie au Canada. Soumission au clergé. Réserve ultramontaine. Institut Canadien, foyer du libéralisme. Esquisse historique de cette institution..... 43

CHAPITRE IV

COUPS DE FUSIL ET DE CANON

Vie militante de Buies. Conférence sur Garibaldi, sur l'enseignement libre, sur l'influence du clergé. Lutte de l'Institut contre l'évêque de Montréal. *Lettres sur le Canada* (Buies), un manifeste libéral. Cléricature. Avocat en 1866. Lieutenant de milice la même année..... 55

CHAPITRE V

UN CANADIEN ERRANT

Second voyage à Paris en mai 1867. Difficultés de l'époque. Aventures. Succès et revers. Rentrée au Canada en janvier 1868..... 79

CHAPITRE VI

LA CRISE RADICALE : *LA LANTERNE*

Retour à l'Institut Canadien, en brouille de plus en plus sérieuse avec l'Ordinaire. Débats et conférence. Parallèle entre *La Lanterne* de Rochefort et celle de Buies. Examen du voltairianisme de Buies... 89

CHAPITRE VII

L'ÉVASION : LES CHRONIQUES

L'Institut est condamné par Rome et se meurt. Buies lance un nouveau journal : *l'Indépendant* (juin 1870) qui vit un an. Ensuite Buies voyage et prépare des reportages politiques, puis des chroniques. Étude du genre. Les idées. *Chroniques, Humeurs et Caprices* (1873) 107

CHAPITRE VIII

LA GRANDE DOULEUR

Déception amoureuse. Départ pour San Francisco en juin 1874. Récit du voyage. D'autres chroniques et les thèmes qu'elles utilisent. Aspect romantique du talent de Buies. *Chroniques et Voyages* (1875)..... 129

CHAPITRE IX

LE RÉVEIL DE *LA LANTERNE*

En mai 1876, Buies fonde un nouvel hebdomadaire : *Le Réveil,* consacré « aux réformes et à l'éducation publique ». Le journal, organe du parti radical est interdit et disparaît en décembre. *Petites Chroniques* (1878)..... 141

CHAPITRE X

LA CROISÉE DES CHEMINS. LE CURÉ LABELLE

Après la disparition du *Réveil,* nouvelles chroniques. Belles descriptions de la nature canadienne. Le curé Labelle commence sa lutte contre l'émigration et en faveur de la colonisation. Les deux hommes se rencontrent et se comprennent. L'un complètera l'autre. Œuvres géographiques de Buies. *Le Saguenay et la Vallée du Lac-Saint-Jean* (1880). Retombe dans ses erreurs. *Une Évocation* (1883). Réédition de *La Lanterne* (1884). Retour à la vocation géographique: *Sur le parcours du chemin de fer du Lac-Saint-Jean* (1886 et 1887). Mariage (1888). *L'Outaouais supérieur* (1889). *La Région du Lac-Saint-Jean* (1890). *Récits de voyages* (1890). *Rapports sur les comtés de Rimouski,* etc. (1890). *Au Portique des Laurentides* (1891)... 155

CHAPITRE XI

UNE LITTÉRATURE NATIONALE

Pour qu'une littérature survive, il faut qu'elle soit utile. Essai de définition d'une littérature nationale, œuvre « du cru ». Chanter son pays. Vocation « géographique » de Buies. Ses conseillers français et canadiens-français. Sa méthode : valeur et faiblesse. Son but : arrêter l'émigration aux États-Unis ; prêcher le retour à la terre. Littérature du terroir..... 179

CHAPITRE XII

COUPS DE BOUTOIR ET D'ENCENSOIR

Son œuvre de critique littéraire. Qualités requises du critique. Jugements sur divers écrivains du Canada. Qualités et défauts. Sévérité à l'égard de la presse. Conseils aux écrivains. Est-il classique ou romantique? Conditions particulières de la langue française au Canada. Fautes à corriger : anglicismes et canadianismes..... 199

CHAPITRE XIII

UN ÉCRIVAIN SUCCESSIF

Étude d'ensemble de l'œuvre. Formes caractéristiques du talent de Buies. Intelligence, sensibilité, imagination, esprit. Défauts : manque de composition, prolixité, emphase. Son style : réalisme, variété, mouvement, grâce. Procédés. La phrase : souplesse, verve, force et puissance. Comparaisons. Correction. Vocabulaire 213

CHAPITRE XIV

CYRANO OU FIGARO?

Portrait physique et moral de l'auteur. Conscience professionnelle, amour de son métier ; orgueil et indépendance ; audace 233

CHAPITRE XV

LE CHANT DU CYGNE

Deuils et pauvreté des dernières années. Maladies. Dernières œuvres. Souffrance et soumission. Mort le 26 janvier 1901 243

BIBLIOGRAPHIE 251

I. Œuvres de Buies 251

II. Principales sources à consulter 252

ACHEVÉ D'IMPRIMER
À QUÉBEC
POUR LES
PRESSES UNIVERSITAIRES LAVAL
LE QUINZIÈME JOUR
DU MOIS DE MAI
MIL NEUF CENT CINQUANTE-SEPT

BNQ
000 415 252